Suomalais-u... seuran aikakauskirja

Suomalais-ugrilai... Seura





SUOMALAIS-UGRILAISEN SEURAN

AIKAKAUSKIRJA.

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ FINNO-OUGRIENNE.

XIV.

HELSINGISSÄ,
SUOMAL. KIRJALLIS. SEURAN KIRJAPAINON OSAKEYHTIÖ,
1896.

Sisällys. Table des matières.

SUR L'ORIGINE

DE

L'ALPHABET TURC

DU NORD DE L'ASIE

PAR

O. DONNER.



Dans la publication „Inscriptions de l'Orkhon", rédigée par M. le D:r A. Heikel et moi, où j'étais spécialement chargé du texte typographique d'après les copies et les photographies des textes originaux faites par M. Heikel, j'ai présenté (p. XLII ss.) l'observation que l'écriture de l'Asie du nord „présente en général une grande conformité avec les systèmes d'écriture de la Grèce et de l'Asie-Mineure", et plus loin je me suis exprimé dans les termes suivants: „la conformité générale existant entre les caractères de l'Iénisseï et ceux qui dérivent des alphabets du système d'écriture grecque en Asie-Mineure, notamment ceux des Lyciens et des Cariens". La supposition concernant l'origine de l'écriture de l'Asie du nord que renfermaient ces mots, laquelle cependant plus tard a été reconnue fausse, ressortait, à la comparaison, de ce fait évident que „du nombre total des types il y en a environ 30 qui se rapportent aux systèmes graphiques de l'Asie-Mineure, tandis qu'une moindre partie (8—12) ont une autre origine".

En me permettant cette comparaison je ne pouvais cependant avoir en vue une solution définitive concernant l'origine du nouveau système d'écriture, c'est pourquoi je terminai mon exposé de ce système par les mots suivants: „On pourrait montrer des correspondances dans les alphabets araméens, hindous et congénères. *Mais avant que les valeurs phonétiques du système iénisseïen soient fixées par d'autres voies, les comparaisons isolées seraient de peu d'utilité*". (Inscript. de l'Orkhon p. XLIV).

L'exposition de la correspondance vraiment frappante d'une quantité de signes phoniques avec des lettres d'anciens alphabets européens et d'Asie-Mineure ne contenait aucune méthode de solution, qui fût vague ou incertaine. Car, supposé que ce nouveau système d'écriture se fût développé des alphabets grecs en Asie-Mineure, une solution du problème aurait sans doute pu s'obtenir par cette voie. Mais, le Professeur V. Thomsen ayant réussi, par son examen génial de l'écriture de l'Orkhon, de fixer directement la valeur des types et ensuite de déchiffrer l'écriture, la question de l'origine du nouveau système d'écriture s'est présenté sous un autre jour. La ressemblance trompeuse d'une quantité de types avec les signes phoniques des alphabets de l'Asie-Mineure s'explique par la source primitive, lointaine et commune, c. à. d. l'alphabet phénicien. La valeur de la combinaison provisoire dans la publication des inscriptions de l'Orkhon ressort des mots cités plus haut, qui correspondent avec l'opinion que Thomsen prononce dans les termes suivants: „C'est seulement après qu'on aura pu déterminer, par d'autres voies, la valeur des signes, qu'une comparaison avec d'autres alphabets présentera de l'intérêt pour élucider l'origine de l'écriture“. [1]

Dans ses recherches concernant l'origine de l'alphabet *vieux-turc* (Radloff: alttürkisch) ou plutôt *turc du nord,* Thomsen prétend avec raison qu'en faisant remarquer son „originalité, — savoir ses différentes séries de signes pour les mêmes consonnes d'après les différentes voyelles, on ne saurait douter que, considéré dans son ensemble, il n'a pu surgir que pour s'adopter précisément à une de ces langues turques si distinctement caractérisées par la nature de leur vocalisme. La source d'où est tirée l'origine de l'alphabet turc, sinon

[1] *V. Thomsen*, Déchiffrement des Inscriptions de l'Orkhon et de l'Iénisseï. Copenhague 1894 p. 7. — Comp. aussi Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées. Helsingfors 1894 p. 44.

immédiatement, du moins par intermédiaire, c'est la forme de l'alphabet sémitique qu'on appelle *araméenne*" (l. c. p. 47). Tout en rappelant l'extension que l'alphabet araméen a obtenue dans l'empire persan depuis le temps des Achemenides, et en disant qu'il est redevenu à son tour le prototype de divers autres alphabets, qui plus tard se sont développés dans la région iranienne et chez les peuples voisins, Thomsen ne peut cependant pas, à cause du peu de connaissance qu'on a de ceux-ci, voir „la possibilité d'établir avec certitude à laquelle de ces sources on doit plutôt rapporter la base de l'alphabet turc. Serait-ce directement à l'alphabet araméen même ou indirectement, par l'intermédiaire de l'un des alphabets iraniens qui en dérivent" (p. 49).

Comme „signes caractérisant spécialement l'alphabet araméen et ses dérivés", il met surtout en relief les 𐰺 r, 𐱁 s et 𐱅 t, et il dresse un tableau de 23 signes turcs, où, à l'aide des lettres hébraïques correspondantes, il fait indiquer les parallèles qui lui paraissent évidents ou, en tout cas, plus ou moins plausibles. Par l'addition de *a*, *p*, *s* il veut désigner que le caractère turc en question lui parait plutôt ressembler à la lettre correspondante de l'alphabet araméen, du pehlevi ou du sogdien, mais il a ajouté à plusieurs d'elles un point d'interrogation. Voici le tableau:

ב a p (s retourné)	= ∂
ד p	= ⪢
ה a p	= ⋲?
ו (a) p (comp. zend) s	= 〉
ז (a) p	= 𐰚 𐰜
	(additionné du trait vertical)
„ a	= ǀ?
ח	= ꓘ?
י p	= ᚴ?
כ a p	= ꞁ 𐰖

ל a p	= ⅃
מ p	= ≫
נ (a) p s	=)
ס p	= ∧, ⌑?, ϟ?
ע a (p)	= ⺁
„ p	= ♀, ɸ?
צ a	= ϟ?
„ p (au sens de č)	= Ψ?
ק p	= ↑ (↓)
ר a (p) s	= Ч
ש a (p)	= Y Ẏ (Ұ)
ת (ש) a p	= h

Quant aux autres caractères turcs, Thomsen indique la possibilité qu'ils se soient développés, les uns de l'emploi arbitraire de lettres superflues ou de doublets autres que ceux auxquels il a fait allusion dans son tableau, les autres peut-être par impulsion du dehors, surtout de l'alphabet grec, auquel les auteurs de l'alphabet turc auraient pu emprunter la forme extérieure de tel ou tel caractère, sans égard à sa valeur (comme B ⊙ | M ≯ Y × Y). Il regarde cependant toutes ces réflexions comme des „hypothèses dénuées de toute espèce de preuves" et arrive à la conclusion que tous les autres caractères du vieux-turc doivent être considérés comme „au fond des formations nouvelles indépendantes", n'ayant pas de modèle direct". Il croit spécialement „hors de doute que les trois caractères voyelles, ↾ ⇃ ↾, sont composés d'après un plan commun, soit qu'ils résultent tous d'une invention libre, soit que ↾ égale `. En ce dernier cas, les deux autres ont dû être formés par analogie à ↾, par l'addition arbitraire de traits accessoires diacritiques" (p. 51).

Bien qu'occupé de l'explication même du texte, Thomsen réussit cependant avec sa pénétration ordinaire de fixer directement les prototypes d'à peu près la moitié des caractères de l'alphabet. Parmi

les 13 types dont il croit la dérivation certaine, il n'y a qu'un seul, ዣ Ϥ, concernant lequel je suis d'un autre avis que lui; quant aux autres qu'il regarde comme douteux, mes recherches ont en général affermi ses suppositions. Les comparaisons de Thomsen prouvent d'une manière éclatante que sans avoir expliqué les textes et sans avoir fixé, à l'aide de cette explication, les sons phoniques, il est impossible de constater l'origine des types. Même après avoir trouvé la valeur des sons, ce n'est pas sans hésitation qu'il compare encore 9 caractères vieux-turcs avec les caractères correspondants de l'alphabet araméen et ceux du pehlevi. Mais il n'a pu constater la dérivation des plus compliqués, entre eux plusieurs qui ressemblent à des types des alphabets grec et de l'Asie-Mineure.

Dans les „Inscriptions de l'Orkhon“ nous avons signalé plusieurs changements qu'a subis l'écriture turque du nord, lorsqu'elle s'est répandue des environs de l'Iénisseï à la Mongolie orientale, c. à. d. les types originaux se présentent sur les monuments de l'Orkhon sous une forme modifiée et plus développée, surtout ceux des monuments III de Kara-Balgassoun qui sont tracés avec beaucoup d'élégance. Comparez:

Iéniss.	⩓	⩓	⊙	ß	Ұ	↑	ㅓ	>	६
Orkh. I, II,	Ջ	◇	ꙍ	ㅒ	Ұ	↓	ㅓ	>	६
„ III,	⩓	ô, ⩓	⊙	—	Ұ	—	ㅓ(	⊱, >	६

Thomsen et Radloff ont aussi remarqué ce développement de la forme des types [1], ce qui donne lieu à supposer premièrement que „l'extension de l'alphabet aux régions de l'Iénisseï a du avoir lieu au moins dans le VII[e] siècle, sinon déjà au VI[e], et qu'on peut présumer que dans ces régions lointaines cet alphabet s'est maintenu un peu plus longtemps que chez les Turcs et les Ouigours“. Il ne faut ce-

[1] *V. Thomsen,* Inscr. de l'Orkh. déchiffrées, p. 53.
W. Radloff, Die alttürkischen Inschr. der Mongolei, 1895, p. 291.

SUOMALAIS-UGRILAISEN SEURAN

AIKAKAUSKIRJA.

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ FINNO-OUGRIENNE.

XIV.



HELSINGISSÄ,
[illegible] SEURAN KIRJAPAINON OSAKEYHTIÖ.
1896.

pendant pas croire qu'en général dans la Mongolie orientale l'écriture ait cette forme développée. Les inscriptions que Radloff, dans son Atlas, a publiées de l'Ongin, de l'As-Chete, du Chanyn-gol et dernièrement les inscriptions de roche du Choito-Tamir, si mêmes ces dernières ne rendent pas exactement les types originaux, montrent toutes qu'on s'est servi dans ces contrées d'une ancienne écriture qui, à plusieurs égards, ressemble à celle de l'Iénisseï[1]. L'inscription de l'Ongin, qui se trouve à Taramel dans le bassin de l'Ongin, au sud de Kökschun-Orkhon, et qui est la plus méridionale de toutes les inscriptions trouvées jusqu'à présent dans la Mongolie orientale, nous montre les signes ⴵ ß Ⲩ ≶ ԿԴ, bien connus de l'Iénisseï, ⊙ qui forme un intermédiaire entre ⊙ de l'Iénisseï et ◡ de l'Orkhon (constaté à présent comme ⊙ dans une inscription trouvée par Oschurkoff à Begre)[2], ainsi que ጸ = ጰ, \ = ᛊ et ♂ lequel répond à ♁ de l'Orkhon III et à ◇ de l'Orkhon II avec un intermidiaire ♁ à Chanyn-gol. Parmi les anciens signes de forme constatée du Choito-Tamir, affluent de l'Orkhon, sont ⩓ et ↑, le dernier alternant avec ↓.

Le monument ouigoure, près de Kara-Balgassoun (= Orkh. III) avec triple inscription, c. à. d. en caractères vieux-turcs, ouigoures et en écriture chinoise, laquelle, dans la nouvelle publication de Radloff, a été déchiffrée par l'ambassadeur chinois à S:t Petersbourg, Shu-

[1] *Radloff*, est du même avis en parlant de l'inscription d'Ongin. Alttürk. Inschr. p. 245: „Alle diese buchstaben gehören offenbar einer älteren periode an, als die buchstaben der denkmäler von Kosho-Zaidam und bilden gleichsam mittelglieder zwischen diesen letzteren und den buchstaben der Ienissei-denkmäler. Ebenso wie die form der schriftzeichen deutet auch die viel weniger streng durchgeführte ortographie des denkmals von Ongin darauf hin, dass dasselbe älter sein muss, als die denkmäler von Kosho-Zaidam. So werden im ersteren denkmal häufig consonanten, die nur mit palatalen vocalen angewendet werden, zu gutturalen vocalen gesetzt".

[2] l. c. p. 315.

king-Cheng et commentée par l'académicien Wassilieff, mentionne dans ledit texte tous les khans ouigoures que connait l'histoire chinoise, en dernier lieu Gu-du-lu-khan (kutlug) qui a régné de 795 à 805. Vu que le monument décrit longuement les mérites de ce khan, Radloff suppose qu'il a été érigé dans la dernière moitié de son règne, c. à. d. environ 800—805 après J.-C[1]. Les deux autres monuments près de l'Orkhon, I et II, (Kosho Zaidam) sont érigés en 732 et en 735, et le monument près de l'Ongin, selon l'opinion de Radloff, en 692 à la mémoire du père de Bilgä-khan[2]. Nous avons donc selon toute probabilité des preuves coïncidentes de la physionomie de l'écriture turque orientale pendant un siècle au moins. La plus ancienne de ces inscriptions nous montre déjà le signe dérivé ♉, qu'on trouve aussi dans certaines inscriptions du Choito-Tamir, bien que, selon Radloff, d'une valeur différente, tandis que d'autres caractères ont conservé une forme plus antique. Cela étant, et puisque l'écriture vieux-turque s'est conservée à côté de l'écriture ouigoure sur le monument du Kara-Balgassoun (Orkh. III), il faut croire qu'elle avait été longtemps en usage chez les tribus turques orientales, et que peu à peu seulement elle avait cédé à l'écriture ouigoure. Car sur le monument bien connu de Singanfu, érigé en 781, nous en trouvons le modèle, l'estranghelo, qui par conséquent a dû être connu en Chine à peu près pendant un siècle et demi, puisque le nestorianisme y fut introduit déjà en 635 par le prêtre syrien Olopen. Ce prêtre fut nommé protecteur de l'empire par l'empereur Keo-tsoung (650—683) qui fit batir un grand nombre de temples dans plusieurs villes. Son prédécesseur Thai-tsoung, qui accueillit Olopen avec beaucoup de bienveillance en Chine, fit traduire les livres saints de la nouvelle doctrine, les étudia et publia ensuite, en 638, un édit impérial qui déclara cette doctrine bonne, tendant à la perfection, et fit

[1] *W. Radloff,* Die alttürk. Inschriften der Mongolei, p. 285.

[2] l. c. p. 247.

construire des temples chrétiens. Il est vrai qu'à la fin du VII^e siecle le bouddhisme reparut avec plus de force, mais une réaction s'étant opérée en 713, l'empereur Sou-tsoung (756—762) qui favorisa de toute manière la propagation du christianisme, fit de nouveau construire bien des églises chrétiennes. On comptait alors en Chine plusieurs milliers de temples et de couvents chrétiens [1]. C'est par cette voie que la connaissanre de l'écriture syrienne s'est répandue dans l'Asie orientale, et c'est sans doute à cause de pareilles influences que les Ouigoures adoptèrent l'écriture appelée ouigoure, développée de la syrienne, et que l'on peut voir sur le monument III de l'Orkhon. Après avoir détruit, en 745, l'empire turc oriental de cette contrée, les ouigours entrèrent en vives relations avec les Chinois, et c'est seulement avec leur secours que les Chinois purent triompher des rebelles qui, en 762, avaient pris Singanfu, capitale occidentale de la Chine [2].

En comparant maintenant le système d'écriture des inscriptions orientales de l'Ongin, de l'As-Chete et du Choito-Tamir, qui font voir sa forme la plus originale, avec celui des inscriptions occidentales autour de l'Iénisseï et de ses affluents, on voit qu'il n'y a que les signes ⋀ et ◻ ◇ qui appartiennent à l'écriture de l'Iénisseï, tandis que ⊲ (excepté dans N:o XXXVII où il figure comme ⊲), ne s'y trouve pas et se rencontre uniquement dans l'écriture de l'Orkhon et de l'Ongin. Or, on peut constater par la forme des types et de plus par l'état de l'écriture, qui est presque effacée sur plusieurs monuments à cause de la désagrégation de la pierre (ce qui dépend en partie aussi de l'espèce de la pierre), que les inscriptions de l'Iénisseï ont été faites pendant un long espace de temps. Et, en effet, il y a parmi ces derniers bien des monuments qui, sans contredit, doivent

[1] Comparez *G. Pauthier*, L'inscription Syro-chinoise de Si-ngan-fou, monument nestorien. Paris 1858, pp. 15, 19, 21, 35, 70 et ss.

[2] l. c. p. 39.

être considérés comme postérieurs aux autres, savoir: N:o XXXVI du Tchakoul et N:o XXXVII du Kemtchik, Djirgak [1], et sans doute aussi N:o II (Inscrip. de l'Iénisseï) de l'Ouioug-Archan, la seule inscription funéraire horizontale qu'on connaisse, mais qui malheureusement est à moitié détruite. Dans ces inscriptions on trouve les signes ♡, ⊕ et ⋈ (le dernier aussi dans N:o XXXI), qui autrement n'ont pas été en usage, puis ᛖ, qu'on ne voit ailleurs qu'à l'Orkhon, ɛ qui correspond à ɜ de l'Orkhon, ᚺ ᚺ ≻ = ᚲ de l'Orkhon et P (aussi dans N:o IX du Choito-Tamir [2]), équivalent au signe ordinaire 9. Quant à l'inscription de grotte de l'Akious (Inscrip. de l'Ién. N:o XXXI), aujourd'hui détruite, il faut noter que dans une reproduction de celle-ci, faite par Proskuriakoff, on trouve, à quelque distance du reste de l'inscription, les signes ⩓, ⊥ et là-dessous Y̲, dont les deux derniers n'ont été trouvés nulle part ailleurs; l'expédition finnoise ne les a pas non plus observés. N:o XXXVI et XXXVII nous montrent Ⅹ et N:o XVII Ⲭ, sans compter d'autres petites différences. Dans les inscriptions N:o V, XXV, XXVIII, XXXVI et celle du Barlyk II, on trouve p. ex. pour le son *k* avant et après *ö, ü,* le signe ↓ renversé comme dans l'écriture de l'Orkhon I et II, tandis que dans les autres inscriptions (même dans XXXVII) il a conservé sa position originale ↑. Ces inscriptions se trouvent donc, sous ce rapport, sur le même degré de transformation que celle du Choito-Tamir, où on voit aussi les deux formes ↓ et ↑. Quant à la notation des sons s, š, nous en parlerons plus bas. Pour le moment il faut seulement remarquer que dans l'écriture de l'Iénisseï ces sons sont notés par cinq à six signes bien différents: | ᛋ ᛘ ∧ ◇ □ (N:o III nous montre encore comme forme secondaire de ᛘ le signe Y, qui dans les inscriptions de l'Orkhon a la valeur de *ič*), tandis que l'écriture de l'Orkhon, de l'Ongin et de l'As-Chete n'en a que

[1] *Donner*, Wörterverzeichniss p. 66.
[2] *Radloff*, Alttürk. Inschrift, p. 266.

quatre: ᛍ | ᛋ ᛘ (ᛉ). Les inscriptions N:o XXXVI et XXXVII, qui sous plusieurs rapports sont différentes des autres, en ont aussi, cinq, mais le signe ᛘ n'est pas de ce nombre; voici la série: ⟩ᚺ | ᛃ (ᛟ) ⌑.

Dans quelles contrées et chez quels peuples ce système d'écriture si exceptionnel s'est-il formé? M. Castrén, qui a examiné avec attention les particularités ethnographiques autour de l'Iénisseï, soutient que dans les figures gravées sur les rochers et les monuments kourghans de ces contrées on peut facilement voir les traces de différentes nations. Une de ces nations sont les Kirghis, de qui viennent justement les inscriptions trouvées parfois sur des rochers, mais plus souvent sur des pierres funéraires. Parmi les signes qu'on y voit, il y a plusieurs qui sont reconnus par les Tatars pour d'anciens paraphes [1]. M. Castrén croyait aussi que les tumulus de date plus ancienne appartenaient aux Kirghis, et il en retira des squelettes, des outils de cuivre, des cruches d'argile cassées et plusieurs centaines de crânes [2]. Déjà plus tôt Klaproth a soutenu la même opinion [3], et Radloff arrive aussi au même résultat après avoir déchiffré les inscriptions vieux-turques dans le bassin de l'Iénisseï. Les Kirghis (Hakas), qui déjà avant notre ère demeuraient au nord du Tangnu-Ola, et qui, d'après les sources chinoises, avaient les cheveux blonds, le visage vermeil et les yeux bleus, n'étaient pas d'origine turque, mais probablement une tribu iénisseïenne, mêlée de Turcs, qui de bonne heure a été complètement turquisée. L'histoire de T'ang contient des mots kirghis qui prouvent qu'ils ont parlé turc déjà sous la règne de la dynastie de T'ang. A cause de la forme plus ancienne qu'ont les caractères de l'Iénisseï, il est peu probable que, dans la dernière période de l'empire turc, c. à. d. à la fin du VII[e] ou au commencement du VIII[e] siècle, l'écriture se soit propagée de la vallée de l'Orkhon

[1] *M. A. Castrén,* Reseminnen II, 319 ss.

[2] l. c. pp. 333–343.

[3] *Klaproth,* Mém. relatifs à l'Asie. Paris 1824, p. 166 ss.

aux Kirghis, d'autant moins qu'on n'a pu trouver aucune trace d'inscriptions entre Chanui et Tangnu-Ola. Mais en revanche on trouve de telles inscriptions à Kemtchik, qui est beaucoup plus près de l'Irtisch noir, où a sans doute été situé la résidence des princes turcs au IV° siècle. Radloff suppose par cette raison que *c'est de l'Irtisch que l'écriture turque a été importée aux Kirghis*[1]. Pour démontrer les relations des Kirghis avec les peuples voisins, Radloff fait observer que plusieurs épitaphes parlent d'ambassadeurs envoyés chez l'empereur de la Chine et à Tibet, ce qui correspond avec les faits de l'histoire chinoise du milieu et de la fin du VII° siècle[2].

Aussi la supposition est-elle tout près que le peuple qui par les Chinois, sous la dynastie de Han, deux siècles avant et après J. C., fut appelé *Kian-Kuen*, sous la dynastie de Thaug (618—907) *Hakas* (*Kia-kia-sze*) et plus tard *Kirghis*, n'ait pu développer l'écriture vieux-turque, du moins pas dans leur propre territoire, c. à. d. autour du cours supérieur de l'Iénisseï, ou Ouloug-Kem (chin. Kian) et Kemtchik, résidence de leurs principaux souverains; mais qu'ils l'ont reçue des contrées situées plus à l'ouest ou au sud-ouest. Une géographie chinoise du dixième siècle donne le nom de Kian-Kuen, ancien nom des Kirghis, à un peuple nomade au nord-ouest de Khang-Kiu (Bokhara), c. à. d. aux alentours du lac d'Aral, sans qu'on puisse savoir avec certitude, s'il était venu s'établir dans ces contrées à une époque plus récente, ou y avait demeuré plusieurs siècles[3]. On ne connait cependant rien de ce peuple. Avec les Turcs (Tou-kiou) c'est autre chose. L'histoire chinoise nous raconte de leurs ancêtres que cinq cents membres de la famille Assena, descendants des anciens Hiong-nou, sous la règne de l'empereur Thaï-wou (424—451), se sauvèrent à Iou-Iou et s'établirent au milieu des montagnes Kin-Chan (*Altaï* ou

[1] *W. Radloff,* Die alttürk. Inschriften der Mongolei, p. 300 ss.

[2] l. c. p. 302.

[3] *W. Schott,* Über die ächten Kirgisen. Berlin 1865, p. 472.

d'après d'autres au nord de Koukou-Nor) où ils fabriquèrent des armes de fer. Un de leurs descendants devint le premier souverain des Turcs [1]. Pendant les siècles suivants la puissance des Turcs allait toujours croissant, c'est pourquoi le gouvernement chinois commença à leur envoyer des ambassadeurs déjà en 545 [2]. Leur Khaqan Touman épousa, en 551, la fille de l'empereur Thai-tsou avec le secours duquel il battit le khaqan des Iouan-iouan, Teou-ping, et prit le titre de Ili-khan († 552). Un de ses fils, Mo-han-kan (Mokan) battit de nouveau les Iouan-iouan et conquit le pays de la mer Liao jusqu'à la mer de l'ouest (caspienne), y compris le désert de Gobi, en 554. Dans les pays autour de l'Iaxarte et de l'Oxus, les *Ephthalites* (*Ye-tha-ilito*, *Ye-tha*) ou les Huns blancs avaient regné plus d'un siècle, après avoir vaincu les *Yue-tchi*. Les Turcs, à leur tour, s'emparèrent de cet empire, passèrent le Térek et vainquirent le roi des Ephthalites, Ghatfer, près de Bokhara, où il avait établi son camp. De Soghd le khaqan turc envoya au roi persan Kosrou-Anoushirvan (531—579) une lettre, écrite *en chinois* par un savant chinois, sur du satin, où il parle de sa victoire sur les Ephthalites, disant que le sang des ennemis avait rougi les eaux du fleuve Djihoun. Kosrou, qui fit traduire la lettre par un prêtre, engagé chez lui comme scribe, envoya une réponse *en pehlevi*, écrite sur papier. Plus tard il demanda en mariage une des filles du khaqan turc, mais une dont la mère était elle-même princesse, ce qui lui fut accordé en 555. Un an après, Kosrou et le khaqan attaquèrent ensemble les Ephthalites, qui furent complètement battus. Kosrou s'empara alors de Tokharistan, Zaboulistan, Kaboul et Tcheganian (une partie de Trans-Oxana), tandis que Sindjibou, aussi appelé Silziboul, Dizaboul (= Mokan),

---

[1] *Stan. Julien*, Documents histor. sur les Tou-kiou (Turcs), Journ. Asiat. 6e série IV, 201; III, 348.

[2] l. c. III, p. 326.

garda pour sa part la plus grande partie de Trans-Oxana ou Shash, Ferghana, Samarkand, Kash, Naksheb jusqu'à Bokhara [1].

Ces notes historiques offrent un intérêt spécial au point de vue de la langue et de l'écriture. Depuis le commencement de notre ère, les Chinois ont eu une suzeraineté indirecte sur les pays occidentaux jusqu'à l'Oxus et Samarkand, et les Kushans, les Ephthalites et les Turcs leur ont payé un tribut [2]. C'est par cette raison que la langue et l'écriture chinoises se sont répandues bien loin à l'ouest et de bonne heure ont été employées par les peuples nomades de l'Asie septentrionale dans leurs relations avec l'empereur de la Chine. Mais, chose étrange, tandis que les Turcs vers 554 se servent de la langue chinoise dans leur correspondance avec le roi de Perse, leur souverain emploie quatorze ans plus tard sa propre langue, en voulant se mettre en communication avec l'empereur romain d'Orient, qui cependant avait des relations moins vives avec les peuples turcs que le roi de Perse. Car après que le khaqan turc Disabulos, appelé ainsi par l'historien Menander, par une nouvelle ambassade à Kosrou, eut en vain cherché de s'allier avec celui-ci, et aprés que plusieurs de ses envoyés eurent été empoisonnés, Maniach, roi des Sogdaïtes, l'engagea à chercher l'amitié des Romains. Maniach fut alors envoyé par Disabulos chez l'empereur Justin II, en 568, avec une lettre écrite *en turc (το γράμμα το Σκυθικόν)*, que l'empereur se fit lire par des interprètes. Ensuite les ambassadeurs lui racontèrent que leur peuple avait vaincu les Ephthalites et détruit leur empire, qu'ils demeuraient dans des villes et qu'une partie des Avares leur étaient soumis etc. etc. Quand les ambassadeurs retournèrent, l'empereur les fit accompagner par son envoyé Zemarchos, préfet des villes de l'Orient. Celui-ci arriva aussi à la résidence du khaqan turc, Ectag, qui veut

[1] *Ed. Drouin,* Mémoires sur les Huns Ephthalites dans leurs rapports avec les rois Perses Sassanides. Louvain 1895, p. 50–56.

[2] l. c. p. 47.

dire „montagne d'or", et qui probablement est la même contrée à l'est de Saissan, ou la partie occidentale du grand Altaï, qui porte encore aujourd'hui le nom d'Ektag. Disabulos le reçut dans sa tente, ornée avec un grand luxe, où il y avait une quantité d'objets en or et en argent qui, au dire du narrateur, en fait de beauté et d'élégance ne le cédaient en rien à ceux d'aujourd'hui. Puis quand Zemarchos retourna à Byzanz, il était accompagné du second ambassadeur de Disabulos, Tagma, qui avait la dignité de Tarkhan [1].

Il ne parait pas invraisemblable que le souverain des Turcs, après avoir obtenu une si grande puissance sur la plupart des pays les plus florissants de l'Asie, renommés depuis longtemps pour leur haute culture, a voulu glorifier la grandeur de son peuple et, dans ce but, a fait composer un nouveau système d'écriture, adapté à l'originalité de la langue turque, à la manière de Khoubilai-Khan qui, en montant sur le trône 1260, donna l'ordre à son précepteur Pa-sse-pa, natif de Toufan (Tibet), *de créer de nouveaux caractères mongols* et en ordonna l'emploi par différents décrets impériaux. Encore en 1332 plusieurs ouvrages historiques furent traduits en langue mongole et imprimés en caractères-Passepa [2]. Mais cette écriture officiellement décrétée, formée après celle de Tibet, ne répondait pas aux besoins de la langue mongole. Déjà plus tôt, ou vers 1247, un autre savant, Sakia Pandita, avait formé, sur la base de la langue ouigoure, un alphabet particulier pour la langue mongole; en complétant celui-ci Choigyi Odzer créa l'alphabet actuel de la langue mongole, sous le règne de Kuluk-Khan, au commencement du 14e siècle [3]. Les Mandchoux, au contraire, doivent leur écriture à deux savants qui, par ordre de l'empereur Taissu, en 1599, formèrent un alphabet mand-

[1] Comp. Historia Menandri Prot., Corp. script. hist. Byz. Bonnæ 1829. I, 295 ss., 380, 384.

[2] *G. Pauthier,* De l'alphabet Passepa. Journ. Asiat. 1862, p. 24, 34.

[3] *H. H. Howorth,* History of the Mongols. London 1876, I, 505—510.

chou sur la base de celui de la langue mongole[1]. Mais la probabilité d'un tel procédé chez les Turcs n'est pourtant pas grande. En cas qu'un nouveau système d'écriture eût été créé par ordre du victorieux Khaqan turc, cet évènement aurait sans doute été mentionné par un des nombreux historiens de ce temps, qui nous ont donné des renseignements sur des choses beaucoup plus insignifiantes. Aussi la différence qui existe entre l'écriture de l'Iénisseï et celle de l'Orkhon ne permet pas non plus cette supposition, car *cette différence nous montre une longue période de développement.* Supposé que cette écriture eût été formée par ordre supérieur au temps où les Turcs s'étaient rendus maîtres de l'Asie centrale jusqu'à la Chine septentrionale, elle aurait sans doute, dans tout l'empire, mieux conservée ses traits essentiels pendant deux siècles. C'est pourquoi il est à croire que cette écriture originale, qui, d'après les sources chinoises, a été employée par les Ouigoures, les Turcs (Toukiou) et les Kirghis au IV[e] siècle, et qui est commune à tous ces peuples, est la même qu'on voit sur les monuments de l'Iénisseï et de l'Orkhon, et que l'une de ces tribus l'a développée d'une manière indépendante pendant des périodes reculées, ou bien l'a empruntée d'un peuple congénère. Toujours est-il qu'une transformation a eu lieu avec les caractères de l'écriture sémitique d'après l'originalité des langues turques, de même que l'écriture indo-bactrienne ou kharoṣṭhi a été transformé pour exprimer le dialecte prakrit de l'Inde septentrionale et des contrées voisines.

Dans l'histoire chinoise on trouve nombreuses indications de l'existence d'une écriture chez les peuples turcs, mais elles ne sont pas assez claires. Elles laissent entendre entre autres que l'écriture indienne aurait été introduite dans les alentours du bassin du Tarym déjà au commencement de l'ère chrétienne. Quand le missionnaire bouddhiste Sung-yun, en 519 après J. C. passa par Yarkand, il trouva que la langue et les moeurs y ressemblaient à celles de Khotan et

[1] *J. Klaproth,* Verzeichniss Chinesisch-mandschuischer handschriften p. 90.

que les caractères d'écriture qu'on y employait étaient ceux des brahmanes [1]. Mais encore d'autres espèces d'écriture sont mentionnées. Les Wei-Tatares p. ex., qui avant les Toukiou, de la fin du IV^e^ jusqu'au milieu du VI^e^ siècle, ont régné dans une partie de la Chine septentrionale, paraissent avoir possédé une écriture spéciale pour leur langue [2]. En route pour l'Inde 518, Sung-yun a visité la tribu turque (Tuh kiueh 'hun) à l'ouest du désert, et il raconte que l'écriture de cette tribu était presque la même que celle des Wei-Tatares. En combinant ces faits-là avec ce que racontent les annales chinoises de l'époque de la dynastie Soui (581—618) qu'un missionnaire bouddhiste dans l'Asie centrale, sous l'empereur T'ai Wu ti (424—451), apprit une écriture composée seulement de 13 caractères, et que parmi divers systèmes d'écriture „des pays occidentaux", employés dans les oeuvres littéraires de la bibliothèque impériale, il y en avait un qui avait 14 symboles alphabétiques [3], on arrive à la conclusion que l'écriture syro-nestorienne, déjà au V^e^ siècle, s'est répandue par Kashgar, Karashan et Khotan jusqu'aux Ouigoures en Kaotchang. Ce qui rend vraisemblable cette supposition, c'est qu'en ce temps-là il y avait beaucoup de missionaires nestoriens qui propageaient leur doctrine dans l'Asie centrale. Voici comment ils y étaient venus. Après que Nestorius, patriarche de Constantinople, eut été déposé comme hérésiarque par le troisième concile d'Éphèse, son partisan Barsumus fut chassé d'Édesse en 435. Barsumus s'établit alors à Nisibis, où il devint évèque et fonda une école théologique. Protégés par les rois persans de fervents missionnaires répandirent alors la doctrine et l'écriture nestoriennes dans les contrées voisines jusqu'à l'Inde et la Chine [4]. L'inscription de Singan-fu indique cependant que le christianisme

[1] *S. Beal,* Buddhist Records. I, LXXXIX.

[2] *A. Wylie,* Journ. R. Asiat. Soc. 1860, p. 333.

[3] *Terrien de Lacouperie,* Beginnings of writing, p. 121, 142.

[4] *Isaac Taylor,* The Alphabet. I, 290 ss.

n'aurait pas été introduit en Chine avant 635 par Olopen [1]. Mais la grande extension et l'approbation générale qu'il obtint tout de suite portent à croire qu'on l'avait déjà connu longtemps avant qu'il fût officiellement reconnu et les relations des Nestoriens avec les Ouigoures de l'ouest avaient sans doute aussi commencé plus tôt. Déjà avant l'ère chrétienne les Ouigoures avaient demeuré au nord et au sud de Thian Shan; à l'est leur territoire s'étendait au delà de Turfan et de Hami. Ils furent appelés Kaotche (hautes carosses) sous la dynastie de Weï (227—264) et leur pays Kaotchang vers 330 après J.-C. Selon des données du sixième siècle on continuait à lire et à employer l'écriture chinoise, mais en même temps on parlait la langue turque (l'ouigoure) et on „l'écrivait sur du parchemin en lignes transversales" [2]. Du Kan, où l'on était dévoué au bouddhisme, on rapporte encore qu'on a possédé un *code turc* [3].

En supposant même que toutes ces indications ne se soient pas rapportées à un seul et même système d'écriture, il résulte cependant de ce que nous venons de dire qu'un alphabet composé de 13 à 14 caractères a été employé par les Ouigoures, appelés d'abord *Wou-hou,* sous la dynastie de Soui *Weiho,* sous la dynastie de Thang *Houiho,* et lesquels M. Thomsen à juste titre identifie avec l'*Oguz* des monuments de l'Orkhon [4]. Mais quelle autre écriture peut-on supposer ici que l'alphabet syrien, qui plus tard modifié a été nommé l'alphabet ouigoure? A part les signes diacritiques pour χ et š, cet alphabet contient aussi 13 types différents. M. Abel Remusat était déjà de cet avis, et plus tard un grand nombre de linguistes l'ont approuvé, entre autres M. T. de Lacouperie, qui a recueilli de nombreuses indications concernant les systèmes alphabétiques de l'Asie [5].

[1] *G. Pauthier,* L'inscription syro-chinoise de Si-ngau-fou, p. 15 ss.

[2] *Iakuнө,* Исторія III, 155, 156.

[3] „ „ III, 182, 196.

[4] *V. Thomsen,* Inscript. de l'Orkhon. Helsingfors 1896, p. 147.

[5] *T. de Lacouperie,* Beginnings of writing. London 1894, p. 82, 163, 172.



Il semble que le contenu important de l'inscription chinoise du monument ouigoure de l'Orkhon, laquelle le professeur Schlegel a réussi à déchiffrer, soit en contradiction directe avec cette hypothèse. L'ouvrage excellent de M. Schlegel ne m'étant arrivé qu'à la revue des épreuves, je dois me borner à dire que d'après son interprétation le khan des Ouigoures Iti-kän fit venir en 762 des prêtres nestoriens en Ouigourie pour convertir son peuple. M. Schlegel suppose que les Ouigoures n'aient fait la connaissance de l'écriture syrienne estranghelo qu'à la suite de l'introduction du christianisme [1]. Mais alors l'existence antérieure de l'écriture à 13 types chez les Ouigoures serait inexpliquée. Espérons que la découverte de nouveaux monuments à inscriptions élucidera cette question.

Quoi qu'il en soit, il est évident que l'écriture du nord-turc n'a pas pu se développer de l'écriture ouigoure. Sa conformité avec l'écriture Soulek est aussi problématique. Lors de son séjour à Toukiou 629—645, le bouddhiste chinois Hiou-en-Tsang, en allant de Kuldja à Samarkand, arriva à la rivière de Tchou à l'ouest de l'Issik-kul. De là jusqu'à la ville de Kesh au sud de Samarkand, le pays et le peuple étaient appelés Soulek. Leur écriture, qu'on lisait de haut en bas, portait aussi le même nom; les caractères étaient au commencement 32 [2]. Il faut remarquer que les inscriptions nestoriennes de ces contrées sont aussi écrites tantôt en lignes verticales, tantôt en lignes horizontales. Les annales de la dynastie de Thang mentionnent que le peuple de Soulek avait des livres *Hou* et des caractères écrits; mais Hou est en général une vague désignation pour les peuples de l'Asie centrale quand on veut les distinguer des Thibétains, des Hindous etc. M. de Lacouperie est porté à croire

---

[1] *G. Schlegel*, Die chinesische inschrift auf dem uigurischen denkmal in Kara Balgassun. Mém. Soc. Finno-Ougr. IX, 1896, p. XIII, 45, 65.

[2] *S. Beal,* Buddhist Records I, 27 traduit „trente ou à peu près"; Stan. Julien 32, Lacouperie, Beginnings of writing, p. 123, note, „trente et quelques-uns".

que l'écriture de Soulek a été dérivée de l'écriture l'indo-bactrienne où les caractères sont également 32. Il n'y a cependant pas d'autres preuves pour soutenir cette opinion, qui est encore affaiblie par ce fait que les traces de l'alphabet indo-bactrien s'effacent environ deux cents ans après J.-C. La supposition que l'écriture sogdienne, appelée ainsi par M. Lerch, et que l'on trouve sur quelques monnaies de Boukhara et de Samarkand, fût aussi identique avec l'écriture de Soulek, est encore plus problématique, puisque l'on n'en connaît pas le nombre des caractères, et que ceux qui sont connus sont bien différents des caractères indo-bactriens[1].

Une comparaison toute superficielle nous montre déjà que l'alphabet nord-turc de l'Iénisseï et de l'Orkhon ne peut pas avoir eu pour base l'alphabet indo-bactrien ou kharoṣṭhi, qui d'ailleurs n'était plus employé au IIe siècle après J.-C., quoique des monnaies avec la même écriture aient continué à circuler encore longtemps après. L'écriture brāhma ou sud-indienne et l'écriture pehlevi du temps des Arsacides et des Sassanides ne sont pas non plus des modèles qui sautent aux yeux. C'est pourquoi il nous paraît nécessaire d'examiner dans un petit exposé, qui ne peut cependant pas avoir la prétention d'être complet, les différentes nuances d'écriture qui ont pour base l'alphabet araméen et qui ont été employées à côté des écritures nommées ci-dessus, au centre et au sud-ouest de l'Asie, dès les premiers siècles avant notre ère jusqu'au septième et huitième siècle après J.-C. Cela jettera beaucoup de lumière sur notre sujet.

L'écriture araméenne, qui déjà à l'époque des Achéménides a été employée à côté de l'écriture cunéiforme, a continué pendant bien des siècles à servir comme moyen de communication, surtout dans la vie pratique, chez les peuples araméens qui habitaient la Perse. Elle

[1] Comp. *Lacouperie*, l. c. 124.

s'est répandue encore davantage lorsque après la conquête grecque des employés et des marchands araméens sont venus de Babylone en Bactriane et en Sogdiane. De cette écriture s'est développée l'écriture indo-bactrienne ainsi que les formes dérivées qui sont connues sous le nom de pehlevi et qui ont été employées par les Arsacides en Parthe et les Sassanides en Perse [1]. Dans la littérature des manuscrits elle s'écarte déjà beaucoup de l'original, mais en revanche on trouve aux monnaies sassanides „un alphabet dont les caractères ont encore leur physionomie propre et permettent de saisir la filiation qui relie le pehlevi à l'alphabet araméen" [2].

Quant à la plus ancienne conformation de l'écriture araméenne ou l'alphabet appelé *nord-indien, indopali, indo-bactrien,* dans l'Inde *kharoṣṭhi,* il a été employé, avant et après le commencement de notre ère, en Ariane (Herat), en Margiane (Merv), en Bactriane (Boukhara), en Alexandrie Arachosie (Kandahar), mais principalement dans l'Inde septentrionale c. à. d. dans tout le Pandjab [3]. Les célèbres édits d'Açoka, trouvés près du village Shahbazgarhi, en sont les monuments les plus importants. Cette inscription est ordinairement appelée Kapur di giri et date probablement de 251 avant J.-C. Les autres inscriptions se trouvent sur des monnaies, excepté une seule par Kanishka qui a été trouvée à Bahavalpur près de Sutledje. Pour des raisons historiques et paléographiques M. Isaac Taylor croit que cet alphabet indo-bactrien a été introduit dans l'Inde septentrionale après l'époque où les Perses sous Darius, vers 500 avant J.-C., conquirent le Pandjab et en firent une province perse [4]. MM. Cunningham [5]

[1] *I. Taylor,* The Alphabet. London 1883. Vol. II, 228 ss. — *Ph. Berger,* Histoire de l'écriture. Paris 1892, p. 213, 245.

[2] *Ph. Berger,* l. c. pag. 250.

[3] *I. Taylor,* The Alphabet. Vol. II, 258.

[4] l. c. pag. 261.

[5] *A. Cunningham,* Coins of ancient India, p. 33.



et Drouin[1] sont du même avis. M. Bühler au contraire, qui a minutieusement examiné les renseignements littéraires et les indices paléographiques, regarde l'écriture brāhma comme la plus ancienne dans l'Inde, mentionnée déjà dans le Canon des Bouddhistes, ayant eu pour modèle un alphabet sémitique du Nord, qui date déjà de 800 avant J.-C., et duquel elle s'est peu à peu développée. Quant au kharoṣṭhi M. Bühler croit qu'il s'est développé de l'alphabet araméen postérieurement à 450 avant J.-C.[2]. Cet alphabet est le résultat des relations entre les chancelleries des satrapes persans, où la langue araméenne était employée dans la correspondance officielle, et les autorités nationales de Pandjab, la vraie patrie de cet alphabet[3]. L'argumentation de Bühler ne me paraît pas renversée par l'opinion de M. Halévy, qui veut prouver que le kharoṣṭhi et le brāhma-lipi ont pour base commune un seul alphabet araméen, celui des papyrus alexandro-égyptiens, auxquels est dû également le pehlevi des Arsacides, et qu'aucune écriture alphabétique n'a été en usage ni dans l'Iran ni dans l'Inde avant l'invasion d'Alexandre (330 av. J.-C.)[4].

Les monuments d'Açoka, dont nous avons parlé plus haut, composés vers 250 avant J.-C., sont écrits avec les mêmes caractères indo-bactriens qui ont été employés plus tard par les rois grecs dans l'Inde. Après que Diodote en Bactriane se fut rendu indépendant des Séleucides, comme Arsace en Parthe, ses successeurs commencèrent à étendre leur empire vers le sud et firent ainsi connaissance avec la culture de l'Inde septentrionale. Eucratide (vers 180 av. J.-C.) conquit le pays autour du cours supérieur de l'Indus, voilà pour-

[1] *E. Drouin*, La numismatique araméenne sous les Arsacides. Journ. Asiat. 1889, p. 377.

[2] *G. Bühler*, On the origin of the Brahma alphabet. Indian Studies III. Wien 1895, p. 80, 49 ss.

[3] *G. Bühler*, On the origin of the kharosthi alphabet. Vienna Or. Journ. IX, p. 48, 45.

[4] *J. Halévy*, Un dernier mot sur le kharosthi. Rev. Sémitique 1895, p. 18.

quoi on a trouvé des monnaies de son règne avec une inscription en grec et en dialecte prakrit de l'Inde septentrionale, la dernière en alphabet kharoṣṭhi: *βασιλεως μεγαλου Ευκρατιδου* et Mahārajasa Evukratidasa. Le vaste empire d'Eucratide n'existait pas longtemps. Il fut partagé entre plusieurs princes d'origine grecque, dont les uns gouvernaient en Bactriane, les autres dans l'Inde septentrionale. Parmi ceux-ci il n'y a que Pantaléon (170 av. J.-C.) et Agathokles (160 av. J.-C.) qui outre des monnaies avec une seule inscription grecque ont fait frapper d'autres avec une inscription grecque et indienne en caractères brāhma ou indiens du Sud; du temps d'Agatokles il y a cependant aussi des monnaies n'ayant qu'une inscription prakrit en caractères kharoṣṭhi. La double inscription en kharoṣṭhi et en grec est ensuite conservée jusqu'au dernier roi grec Hermaios vers 30 av. J.-C. [1].

Excepté les caractères kharosthi et brāhma qui sont ordinairement employés dans ces contrées, on y voit encore d'autres types d'origine araméenne qui dans leurs traits essentiels ressemblent à ceux-là. Une monnaie d'argent, imitation des tetradrachmes d'Euthydemos (225—195 av. J.-C.), trouvée en Sogdiane, porte une légende bilingue: à droite le mot *βασιλε*, à gauche le nom du roi dans l'écriture suivante, encore indéchiffrée: [2]

I. h ⊦ X Ч ⊥ ძ

Mais dans l'Asie centrale il y a encore d'autres variantes de l'alphabet araméen à côté de l'alphabet nord-indien. Les peuples turcs, qui pendant des siècles ont successivement régné en Sogdiane, en Bactriane et daus l'Inde septentrionale, ont employé sur leurs monnaies, et sans doute aussi pour d'autres buts officiels, les différentes espèces

[1] *Percy Gardner,* Coins of the greek and Scythie kings of Bactria and India. London 1886, p. 9, 11, 12, 16 ss. Pl. III 9, IV 9, VI 3.

[2] *E. Drouin,* Revne Sémitique 1893, p. 175.

d'écriture dont ils ont fait connaissance pendant leur marche vers l'ouest et le sud, de même qu'ils ont en général su s'approprier la culture qui régnait dans les pays conquis. Nous allons montrer quelques spécimens de ces écritures en quoi qu'ils diffèrent de l'écriture indobactrienne ou sassanide.

Pendant bien des siècles les Saces avaient demeuré dans la partie septentrionale de Sogdiane. Lorsqu'ils en furent chassés, environ 175 av. J.-C., par les Yuetchi, qui à leur tour avaient été poussés par les Hioungnou des provinces septentrionales de la Chine à l'ouest vers Ili et le lac Balkach, ils se retirèrent au sud en Kipin (pas Kaboul comme on l'a longtemps prétendu, mais Kapiça [1]), à Arachosie (Kandahar) et à Drangiane (Seistan), où ils fondèrent un empire. Une partie se retira en Pandjab et en Sind, où ils rencontrèrent d'autres peuples scythes qui y avaient demeuré pendant des siècles. En Kipin leur premier roi fut Moas ou Maues, environ 125—110 av. J.-C., ses successeurs Azes (Aya) 110—80 av. J.-C., Azilises et Vonones, qui a été ou un vassal nommé Azes, ou bien un roi indépendant de Sakastene environ 100 av. J.-C. Les Saces ont régné sur le Pandjab occidental vers 100—20 av. J.-C., leur capitale était située en Taxila. Une quantité de monnaies trouvées dans ces contrées nous prouvent l'étendue de l'empire des Saces; en conséquence le titre de Maues, *rajadiraja*, *βασιλευς βασιλεων* fut échangé chez ses successeurs contre *Mahārajadiraja*, grand-roi des rois. L'inscription des monnaies est tantôt double, grecque et indo-bactrienne (kharoṣṭhi), tantôt seulement indo-bactrienne [2].

Bientôt après que l'empire des Saces en Kophene eut été détruit par les Yuetchi, les Indo-Parthes, au Ier siècle après J.-C., se rendirent maîtres de la Gédrosie, de la Sakastene et de la contrée autour de

---

[1] Voy. Journ. Asiat. nouv, série, VII, 1896 p. 162.

[2] *A. Cunningham,* Coins of the Sakas. Numism. Chronicle 1890, p. 104 s., 110.

l'Indus inférieur jusqu'à la mer. Le pays avait conservé le nom de Scythie et le nom de la capitale des Scythes était Minnagara. Encore au II[e] siècle le peuple de l'Indus inférieur est appelé Scythes méridionaux. Ils ne sont pas identiques avec les Parthes de Ktesiphon et d'Ekbatana, mais leurs noms sont scytho-parthes et les monnaies sont du type des derniers Arsacides[1]. M. Cunningham appelle les monnaies de cette classe *parthoscythes* et désigne l'an 21 après J.-C. comme le commencement du règne de Gondophares, leur premier roi, considérant que son empire embrassait le Kandahar et le Sistan à l'ouest, le Sind et le Pandjab à l'est[2]. Ses monnaies comme celles de ses successeurs Abdagases, Orthagnes (ce nom est par M. Benfey identifié avec Verethragna, le dieu de la guerre des Iraniens, le Vritrahâ des Védas), Arsakes et Pakores portent une inscription en grec et en indo-bactrien[3]. Sanabares, Heraüs et Hyrcodes ont employé seulement une inscription grecque; sur les monnaies du premier il y a cependant parfois les initiales de son nom *Sa* appliquées derrière l'effigie du roi en caractères pehlevi de l'époque des Arsacides [illegible][4]. Une monnaie du temps de Sanabares, monnaie unique dans les collections de l'Ermitage à S:t Pétersbourg, porte sur un côté une légende grecque défigurée, sur l'autre l'inscription suivante en caractères qui se rapprochent en partie au chaldéo-pehlevi:[5]

II. [illegible]
= *mahasat malka sanabar.*

L'empire fondé par les *Yuetchi* eut une étendue encore plus grande. Après avoir quitté les provinces chinoises du nord-ouest

[1] *E. Drouin,* Notice géograph. et histor. sur la Bactriane.

[2] *A. Cunningham,* Coins of the Sakas. Num. Chron. 1890, p. 117, 123.

[3] *A. Cunningham,* l. c. 158 ss., pl. XIII. — *Gardner,* Coins p. 174.

[4] *Gardner,* Coins of the Greek and Scythic Kings, p. 113, pl. XXIII, 10, 11. — *Cunningham,* l. c. pl. XIII, 14.

[5] *А. К. Марковъ,* Арсакидскія Монеты. Ст. Петерб. 1892, p. 30, Tab. IV, 28.

poussée par les Hioung-nou, et après avoir chassé les Saces de la Sogdiane 175 av. J.-C., cette tribu turque, s'établit dans les contrées autour du lac d'Aral et continua de faire la guerre à leurs voisins. Le roi grec Eucratide, nommé déjà plus haut, avec le secours du roi de Parthe, Mitridate I, chassa les Yuetchi de la Bactriane en 160 av. J.-C., mais plus tard, après 129, ils réussirent enfin à prendre aux Grecs ce pays et la capitale Lanchi (au sud de l'Oxus), après quoi ils dévastèrent une partie de la Parthe. D'après ce que raconte le général chinois Tchang-kian, qui fut envoyé par l'empereur de la Chine chez les Yue-tchi, déjà en 139, pour former une coalition contre les Hioung-nou, et qui resta avec eux jusqu'en 126, les Yue-tchi ont divisé la Bactriane (Ta-Hia) en cinq principautés, dont chacune avait sa capitale, parmi lesquelles Bâmyân était situé au pied de Hindou-koh. Ils ont eu beaucoup de relations avec les Parthes, tantôt hostiles, tantôt pacifiques. Mais environ cent ans après la conquête de toute la Ta-Hia, c. à. d. vers 30 av. J.-C., l'un des petits princes, *Kieou-tsiou-kio* (sur les monnaies Kujula Kadphises = Kadphises I), les réunit tous sous son sceptre et prit le titre de roi de Kouei-chouang ou Kouchans. Ce puissant souverain, qui fut le fondateur de l'empire indo-scythe, prit aux Parthes le riche pays Kao-fou (Kabul) environ 27 av. J.-C., plus tard le Kipin fut pris aux Saces qui furent chassés. Enfin le fils de Kadphises I, Kadaphes (Yen-kao-ching) conquit le pays autour de l'Indus supérieur ou Panjab, environ 20—25 après J.-C. M. Cunningham identifie Yen-kao-ching avec Wema Kadphises, qui aurait conquis l'Inde du nord-ouest vers 50—60 après J.-C.[1] La puissance des rois indoscythes ou Koushans a été très grande. Marc-Antoine leur envoya des ambassadeurs, et ils en envoyèrent eux-mêmes à Auguste, à Trajan et à Adrien pour former une coalition contre les Parthes[2]. A l'exemple des Grecs et des

[1] *A. Cunningham,* Num. Chron. 1890, p. 123.

[2] *E. Drouin,* Notice géograph. et histor. sur la Bactriane. Paris 1887, p. 9—12. — *Specht,* Journ. asiat. 8 sér. VII, 348 ss.

Saces, anciens maîtres de ces contrées, les princes indo-scythes Kadphises I, Kadaphes et Kadphises II (environ 50 apr. J.-C.) ont employé des inscriptions en grec et en dialecte indobactrien, la dernière en caractères kharoṣṭhi. Les monnaies de Kadphises II se distinguent aussi par beaucoup de finesse dans l'exécution. On y voit le costume scythe et le bonnet tatare; les figures portent une longue barbe. Depuis le temps de Kanishka, qui fut reconnu comme roi dans l'Inde septentrionale et couronné à Mathura ou Peshaver en 78 apr. J.-C., époque où commence l'ère appelée Saka ou Samvat, les monnaies commencent à changer d'aspect. Elles ne portent qu'une inscription en lettres grecques, bien que la langue paraît avoir été iranienne mêlee d'éléments étrangers, et sur la face on voit des noms de divinités indo-iraniennes [1]. L'absence d'écriture indo-bactrienne sur ces monnaies est d'autant plus singulière qu'à la même époque cette écriture est employée dans d'autres inscriptions. Comme nous l'avons déjà dit, on a trouvé une monnaie de Kanishka près de Bahavalpur, et l'alphabet kharoṣṭhi est encore employé dans une inscription de Panjtar samvat 122 [2]. Ce prince était d'ailleurs un protecteur du bouddhisme et on dit qu'il a embrassé cette religion [3]. Les monnaies de son successeur Huvishka (env. 120 apr. J.-C.) ont aussi le même aspect; le roi y est appelé Kushan, grand roi des rois. Sous Vasudeva (176 apr. J.-C.) l'inscription grecque devient de plus en plus barbare et à côté de Çiva on trouve le nom du dieu iranien *Okro* (selon M. Benfey = pers. *auchro*, zend *ahuro* der wahrhaftige, lebendige. ZDMG. VIII, p. 454). Les princes indo-scythes ou koushans ont régné jusqu'au IIIe ou IVe siècle. Ils perdirent cependant peu à peu Kashmir et les

[1] *Th. Benfey*, Götternamen auf den indoscytischen münzen. ZDMG. VIII, 1854, p. 450 ss.

[2] *A. Cunningham*, Corp. inscript. Indicarum. Vol. I. Calcutta 1877, p. 50 ss.

[3] *A. Cunningham*, Coins of the Tochari, Kushans or Yueti. Numis Chron. 3 ser. IX. London 1889, p. 269.

possessions dans l'Inde, mais ils ont conservé la Bactriane jusqu'en 430 apr. J.-C., lorsque les Ephtalites se rendirent maîtres de ces contrées.

Parmi les formes anciennes de l'alphabet araméen, qui pendant plusieurs siècles avant notre ère a été employé en Sogdiane, il y a une espèce qu'on peut voir sur les tetradrachmes d'argent de Samarkand, de Tachkent et de Kashgar. Elles ont été décrites par MM. Burnes, Prinsep, Wilson etc. Une monnaie qui se trouve à Paris date du temps de Mahadat env. 190—150 av. J.-C. Comme le modèle de ces monnaies était emprunté des Grecs, le nom de *βασιλευς* fut en général employé pour désigner le titre de roi avant que le mot araméen *malkā* fût adopté. Les caractères de cette écriture ressemblent à ceux du chaldeo-pehlevi. L'inscription est ainsi conçue:

III.

= l s b t d h m, = *mahadat basil*[1].

Bien différente de l'écriture que nous venons de nommer est celle qu'on voit sur quelques monnaies trouvées en Afghanistan et qui datent probablement des rois indo-scythes. Les caractères de ces inscriptions montrent des traits communs avec l'écriture des Sassanides et celle qui était employée en Bactriane pendant les premiers siècles après J.-C. M. E. Thomas appelle ces monnaies indo-parthes, mais M. de Markoff s'y oppose à cause de leur type non-parthe. D'ailleurs il croit qu'elles appartiennent aux III^{e} et IV^{e} siècles après J.-C.[2] Sur les monnaies copiées par celui-ci on trouve l'inscription suivante:

IV. N:o 32.

N:o 33.

N:o 34.

[1] *E. Drouin,* Une médaille à légende sémitique d'un roi de la Sogdiane. Revue Sémitique 1893, p. 173.

[2] *А. К. Марковъ,* Арсакидскія Монеты. 1892, p. 34. Tab. IV, n:o 32, 33.

M. Thomas a proposé de lire la premiere partie de la légende *malka,* explication contre laquelle s'oppose M. de Markoff. Les deux monnaies nommées en premier lieu portent le signe caractéristique des monnaies des princes indo-scythes .

Mais il y a encore d'autres modifications de l'alphabet araméen chez les peuples scythes qui à côté des Ariens et des Sémites ont occupé une place importante en Perse et en Médie depuis les temps les plus reculés. Ces peuples étaient déjà en relations hostiles avec les Assyriens; plus tard leur véritable domaine était en Médie (nom scythe) et en Susiane. Sous les Achéménides qui les ont subjugués ils portent le nom de Parthes. Toutes les notices sur eux datant de l'antiquité sont d'accord qu'ils ont ressemblé en moeurs et en caractère aux tribus turques qui plus tard jusqu'à nos jours ont demeuré en Turkestan. C'est pourquoi leur parenté avec les Turcs paraît très vraisemblable, même sans faire attention à la terminaison non-arienne *ak* qui se trouve dans les noms de plusieurs princes parthes (Arsak-es, Sinnak-es, Parrhak-es, Vasak-es, Sanatraik-es, Phraatak-es, terminaison que certains savants regardent comme annonçant une origine turque)[1]. Presque en même temps que Diodote fonda son empire grec indépendant en Bactriane, un prince indigène, Arsakes, vers 250 av. J.-C., détruisit la puissance des Seleucides en Parthe et fonda l'empire des Arsacides. Les princes de cette tribu nationale qui tous comme rois prirent le nom d'Arsakes, quelques-uns conservant en même temps leur ancien nom, cherchaient à rétablir l'empire des Achéménides. Mais l'influence des Grecs était devenue tellement prédominante à cause de leur culture supérieure et de leur colonisation étendue — Appianus raconte que Seleucus Nikator fonda 35 villes grecques en Orient[2] — que la langue grecque prédomina en-

[1] *G. Rawlinson,* The sixth great oriental monarchy. London 1873, p. 23 ss.

[2] *F. Justi,* Geschichte des alten Persiens. Berlin 1879, p. 147.

core dans la vie publique pendant bien des siècles. Par conséquent il est tout naturel que les rois arsacides aient fait frapper leurs monnaies sur le type grec et y aient fait mettre seulement une inscription grecque. Peu à peu on commence cependant à ajouter au titre grec du roi les initiales de son nom en caractères pehlevi auprès de son effigie. On trouve p. ex. sur les monnaies de Volagases I (51—78 apr. J.-C.) et parfois sur celles de Volagases II (130—149) les lettres *u l* ou *u l m* = vol(agas) m(alka), sur celles de Pakor (77—108) *pak,* ou bien on met à côté de l'inscription grecque le titre entier en araméen et en caractères pehlevi, comme p. ex. sous Orodes I (56—37 av. J.-C.), le satrape parthe Mithridates (107—113 apr. J.-C.), Volagases II (130—149), jusqu'à ce qu'enfin, sous Volagases III (149—191) et les derniers rois arsacides, l'inscription en caractères pehlevi devient la principale et la légende grecque plus ou moins défigurée. En même temps les princes vassaux ont fait frapper des monnaies tantôt avec une inscription en grec tantôt avec une en araméen [1].

L'écriture araméenne ou proto-pehlevi comme on l'appelle quelquefois, employée sur les monnaies des princes arsacides, nous montre des variations plus grandes que celles qu'on voit dans l'écriture des monnaies sassanides. Sous un seul et même souverain, dit M. Drouin, plusieurs caractères ont eu successivement toutes les formes de l'alphabet araméen depuis la période babylonienne jusqu'à celle des Sassanides. Et en général on peut dire que l'écriture araméenne employée au delà du Tigre au commencement de notre ère était presque pareille à celle qu'on avait employée huit siècles plus tôt. Cet alphabet monumental, qui a été en usage en Susiane, en Perse et probablement aussi dans d'autres provinces, différait non seule-

[1] *A. de Markoff,* Monnaies arsacides, subarsacides, sassanides etc. Collect. scient. de l'Institut des langues orient. S:t Pétersbourg 1889, p. 32—47. — Le même, Les monnaies des rois parthes. Paris 1877, p. 9.

ment de l'alphabet araméen sur les monnaies mais encore de l'alphabet chaldeo-pehlevi [1]. Nous reviendrons aux formes multiples du premier alphabet pehlevi en examinant l'écriture turque du Nord. Depuis la première moitié du III^e siècle apr. J.-C. l'alphabet sur les monnaies devient sassanido-pehlevi.

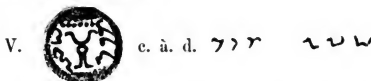
Excepté l'écriture indo-bactrienne sur les monnaies des Saces de 125 av. J.-C. et sur les grandes monnaies des Yueh-tchi de l'an 30 av. J.-C. sous Kadphises I, on trouve en Khovarezm, en Sogdiane et en Bactriane d'autres nuances d'écriture sur un grand nombre de monnaies, qui sont maintenant les seuls témoins de l'existence des princes puissants qui pendant bien des siècles ont régné sur ces contrées. Lorsque les peuples turcs ont passé la frontière de la Chine à l'ouest, ils connaissaient déjà le système monétaire de ce pays. Mais sur le territoire chinois ils avaient aussi fait connaissance avec l'écriture kharoṣṭhi, comme on peut le voir par la monnaie bilingue avec une inscription chinoise et indienne, trouvée en Khotan, et laquelle M. de Lacouperie croit dater du premier siècle av. J.-C. [2]. Cette monnaie appartenant à une période où les Yueh-tchi régnaient déjà dans la Bactriane n'est cependant pas la seule preuve de l'influence de l'Asie occidentale qu'a subie la fabrication de la monnaie en Chine. Dans les environs de Vernoïe, un peu au nord du lac Issik-koul, on a trouvé une quantité de monnaies de cuivre, conservées maintenant dans l'Ermitage de S:t Pétersbourg, qui de leur forme extérieure sont de type chinois, mais qui ont en même temps certaines particularités communes avec les monnaies des peuples de l'Asie centrale. Les plus anciennes de ces monnaies manquent d'inscription, d'autres ont une légende en caractères qui selon M. Drouin ont beaucoup d'ana-

[1] *E. Drouin*, La numismatique araméenne sous les Arsacides. Journ. asiatique 1889, p. 387—390.

[2] *T. de Lacouperie*, Beginnings of writing in central and eastern Asia. London 1894, p. 99 s.

logie avec l'alphabet araméo-kouchan dont nous parlerons plus bas. Elles portent pendant bien des siècles l'image d'un symbole qui rappelle l'ancien pyrée ou autel de feu emprunté aux Sassanides. Une partie des monnaies de ce type, postérieures aux autres, ont en caractères chinois la légende *K'aï youen toung pao* (monnaie ou valeur courante de la période K'aï youen), c. à. d. le même aspect que celles qu'on a trouvées dans les environs de Minussinsk, sur lesquelles on voit gravés des mots turcs en caractères de l'Iénisseï [1]. M. Drouin croit qu'elles datent de l'époque 713—742 ou 780, tandis que M. de Lacouperie fixe leur apparition à l'époque 621—656 [2]. Mais ce type turco-chinois a été conservé encore plus longtemps chez les monnaies dont l'écriture cursive a toutes les apparences de l'écriture ouïgoure. C'est pourquoi M. Drouin croit qu'elles ont été émises par les Togouz-Ouïgours, devenus maîtres de tout le territoire occupé par les Turcs Toukiou. Des monnaies de ce type paraissent avoir été frappées encore pendant bien des siècles [3].

A cette série de monnaies il faut sans doute compter une monnaie du Turkestan, copiée par M. Fraehn, qui autour du symbole de la flamme sacrée porte l'inscription suivante, dont les caractères rappellent l'ancien alphabet pehlevi: [4]



Cette inscription d'origine araméenne qui déjà de bonne heure a été répandue en Turkestan, et qui a dû s'introduire dans les provinces du Khvarizm et de la Sogdiane aux IIe et IIIe siècles de notre ère, a laissé des traces dans un grand nombre de monnaies, dont

[1] *E. Drouin,* monnaies turco-chinoises. Revue Numism. 1891. 4e série. IX, 466 ss. — *O. Donner,* Wörterverzeichniss zu d. Inscr. de l'Iénisseï p. 65, 9.

[2] *T. de Lacouperie,* Beginnings of writing, p. 166.

[3] *E. Drouin,* l. c. pages 471, 473.

[4] *Fraehn,* Die münzen der Chane vom Ulus Dshutschis, p. 56. Taf. XVI, m.

quelques-unes se trouvent à présent dans l'institut des langues orientales à S:t Pétersbourg, et plus d'une centaine, la plupart de cuivre, dans la collection numismatique de l'Ermitage. M. Drouin appelle le genre d'écriture qu'on y voit *araméo-kouchan,* et prétend qu'elle a formé deux alphabets différents l'un de l'autre, dont l'un est appelé par lui *khovârezmien,* l'autre *sogdien*[1]. Les monnaies de la première catégorie ont au revers un pyrée flamboyant, à la face le buste diadémé d'un roi imberbe; sur une monnaie on voit un chameau tourné à droite. Par la prévenance aimable de M. de Markoff j'ai eu l'occasion de copier une partie des monnaies de cette espèce dans l'Ermitage. Je donne ici la copie de quelques-unes des plus lisibles:

VI. 1. [illegible]

2. [illegible]

3. [illegible]

4. [illegible]

5. [illegible]

Une petite monnaie d'argent a l'inscription suivante, qui est un peu changée:

6. [illegible]

Elles ont des inscriptions grossières et appartiennent au même groupe dont M. de Markoff a donné des fac-similes dans son excellent ouvrage intitulé: Monnaies Arsacides. La ressemblance avec les précédentes ressort à la comparaison avec celles qui suivent, qui sont les plus complètes, copiées de l'ouvrage mentionné ci-dessus[2].

---

[1] *E. Drouin,* Les monnaies touraniennes. Rev. Numism. 1891, p. 9.

[2] *A. de Markoff,* Monnaies Arsacides etc. Collect. scient. de l'Institut des langues orientales. V. S:t Pétersbourg 1889, p. 49—54, n:o 734—771.

VII. N:o 734.

„ 739.

„ 757.

„ 760.

„ 767.

„ 768.

M. Drouin dit que ces inscriptions sont encore indéchiffrées [1]. Plus tard il m'a fait la communication personelle que M. de Markoff a déchiffré ces inscriptions comme *mazdā hodād,* dans une autre inscription *mazdā hodāt,* dont la dernière partie correspondrait ainsi à skr. *svadhâta* = déterminé par soi-même, autocrate. Avant de connaître cette explication, j'avais pourtant observé que le troisième caractère avant la fin, en commençant à droite, se distingue dans quelques légendes nettement du dernier, ainsi que du troisième en comptant de droite à gauche. Ces inscriptions me paraissent avoir des traits qui correspondent aux formes d'un alphabet congénère, le nabatéen, datant des quatre premiers siècles apr. J.-C., mais aussi d'autres traits qui ressemblent au pehlevi. Dans le premier de ces alphabets nous retrouvons entre autres = א et = כ *kaf;* le type est fréquent dans l'ancien pehlevi et correspond au même type sur différentes monnaies de Sanabares [2]. Le texte de l'inscription serait en araméen équivalent à מלכא צדאק = *malkā sadak,* conforme à la légende grecque souvent employée aux monnaies arsacides *βασιλεὺς δίκαιος.* Les autres monnaies de cette classe nous montrent quelques différences. P. ex.:

[1] *E. Drouin,* Revue Numism. 1891, p. 465.

[2] *J. Euting,* Tabula scripturae Aramaicæ. Argentorati 1890.

N:o 737. … la fin *saddak* répète le signe de *d*, qui du reste est bien distinct de *k*. Le n:o 739 porte évidemment la même légende avec un *d*. En supposant que cette distinction entre *k* et *d* fût constante, les inscriptions suivantes

N:o 738.

„ 745. ……..

„ 746.

„ 756.

„ 762. …….. ……..

s'accorderaient par contre plus exactement avec la lecture de M. Markoff *mazdā hodād*. Mais il est très possible que ces deux lettres aient été confondus, comme cela se voit souvent. Le commencement du n:o 758, , est sans doute défiguré, autrement on y retrouverait plus distinctement soit *hodā*, soit le mot *sakā* ou *malkā*.

D'une époque postérieure il y a une série de monnaies, parmi lesquelles M. Lerch distingue quatre types différents; l'écriture qu'on y voit est appelée par lui *sogdienne*. Les plus anciennes sont frappées sur le type des deniers d'argent du roi Varahran V (417—438), avec légendes en caractères pehlevi usités sur les monnaies des rois sassanides. Peu à peu les caractères sont défigurés et enfin remplacés par des lettres coufiques d'une inscription arabe. Selon M. Lerch elles appartiennent à des princes turcs du V[e] au VII[e] siècle, qui régnaient encore à Boukhara lors de la conquête arabe (666 apr. J.-C.) Une de ces monnaies, la plus ancienne selon l'opinion de cet auteur, porte l'inscription suivante:

VIII.

qu'il a expliqué *Buχar χuddat.* Il croit que cette monnaie a été frappée par Boukhar Khoudat kâna, le premier prince qui au temps du calife Abu Bekr (632—634) a fait frapper des monnaies d'argent à Boukhara [1]. M. Drouin doute cependant avec raison que cette explication soit juste, puisqu'elle ne concorde pas avec toutes les variantes [2].

A cette même classe M. de Markoff compte encore une série de monnaies qu'il croit appartenir à des princes indépendants de Boukhara avant la conquête du Maveranahr par les Arabes. Sur toutes ces monnaies on voit le buste de Varahran V très barbarement exécuté, et sur l'une d'elles il y a en lettres coufiques *El Mahdi.* Devant le buste du roi on voit une inscription grossièrement exécutée et encore indéchiffrée. Voici la copie de ces inscriptions de l'ouvrage de M. de Markoff: [3]

IX. 1. [illegible]

2. [illegible]

3. [illegible]

4. ..... [illegible] .....

5. [illegible]

6. [illegible]

7. ..... [illegible]

8. [illegible]

9. [illegible]

---

[1] *P. Lerch,* Sur les monnaies des Boukhar Khodahs. Trav. du Congrès des Orientalistes. St. Pétersbourg. II, p. 5—13.

[2] *E. Drouin,* Les monnaies touraniennes. Rev. Numismat. 1891, p. 10, note.

[3] *A. de Markoff,* Monnaies Arsacides, p. 132—133.

A cette série il faudra encore compter deux monnaies, quoique différentes sous bien des rapports, qui sont décrites et copiées par M. Fraehn, et lesquelles il rapporte au temps du troisième calife abbazide 775—785 aprez J.-C., à cause de l'inscription coufique El Mahdi qui se trouve sur l'une d'elles. Voici l'inscription de ces deux monnaies: [1]

X. א.

ב.

Mais il y a encore plusieurs variantes de l'écriture d'origine araméenne sur des monnaies au type turco-tatare très accusé venant de Boukhara. Dans les collections de M. le comte Stroganoff il y en a un grand nombre dont plusieurs ont été publiées par M. W. de Tiesenhausen, et dont nous donnons ci-dessous des spécimens. Elles correspondent sous bien des rapports aux anciennes monnaies turco-chinoises, mais l'écriture est peu lisible [2].

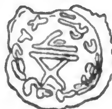
XI. N:o 6.



N:o 7.



N:o 9.



[1] *Ch. M. v. Fraehn,* Die münzen der Chane vom Ulus Dschutschis. S:t Petersburg 1832, p. 53—55, pl. XVI א, ב.

[2] *W. de Tiesenhausen,* Notice sur une collection de Monnaies Orientales de M. le comte S. Stroganoff. S:t Pétersbourg 1880, p. 5, 6.

Des monnaies bien plus anciennes sont celles dont M. A. Cunningham a donné quelques spécimens, et qu'il attribue soit aux Yuetchi soit aux Ssé (Sakas) du premier siècle avant notre ère.[1] Si cette attribution, que M. Drouin croit fort probable, est exacte, on aurait, à un siècle près, les plus anciens spécimens de l'écriture araméenne du Turkestan. Je rends l'écriture de ces monnaies d'après la copie de M. Cunningham:

XII. 1.

2.

Dans l'Ariana Antiqua M. Wilson a copié entre autres des monnaies avec une écriture provenant des princes turcs de l'Inde et de l'Iran oriental. M. Drouin rapporte l'écriture de ces monnaies à trois alphabets différents: *l'indo-kouchan* chez les derniers rois indo-scythes dans l'Inde septentrionale (Wilson, Ariana Antiqua pl. XVI, n:o 19, 20; XVII, n:o 6, 12—16, 19), *le pehlevi-scythique* formé pendant le cinquième siècle (Wilson, pl. XVII, n:o 5, 7, 10, 17; pl. XXI, n:o 21) et *l'irano-scythique* sur des monnaies frappées par les rois sassanides pour leurs provinces où le pehlevi n'était pas compris (Wilson, pl. XVI, n:o 9, 10; XVII, n:o 4, 8; XXI, n:o 22). De ces trois espèces d'écriture la dernière est la plus originale, elle apparaît vers le IVe siècle. Les monnaies sont trouvées dans la vallée de Kaboul, portent à l'envers le buste de Yezdegerd (438—457) ou de Firouz son successeur (457—483), et dans le champ le symbole des pays scythiques. M. Drouin a cherché d'expliquer le titre commun de toutes ces monnaies

XIII.

en le lisant de droite à gauche Sh-a-h-a-n-a-sh-a, c. à. d. *Shâhânshâh,* roi des rois. Ce titre faisait partie de la titulature des rois de Perse.

[1] *A. Cunningham,* Coins of the Tochari, Kushâns or Yeti. Numism. Chronicle III ser., Vol. IX. London 1889, pl. XIII, n:o 13, 16.

Sur leurs monnaies les souverains sassanides prenaient le titre de malkân malkâ Irân v Anirân, roi des rois de l'Iran et de l'Aniran, ou simplement malkân malkâ, expression d'origine araméenne, mais que l'on prononçait shâhânshâh [1].

M. Mordtmann a attiré l'attention sur une classe spéciale de monnaies de la Perse orientale, où l'on voit une inscription en caractères pehlevi à côté de caractères devanagaris ou d'autres tout à fait inconnus. Il mentionne une quantité de ces inscriptions, qu'il appelle barbares, du III^e^ et du IV^e^ siècle, sous les rois Shapur I (241—272), Varahran I (environ 102 apr. J.-C.), Hormuzd II (302—309), Varahran II et Shapur II (309—379), sans toutefois les copier [2]. Parmi des inscriptions d'un aspect extraordinaire il a copié une qui se trouve sur une monnaie de Shapur I, la voici: [3]

XIV.

En se rappelant la variation des types sous les Arsacides et les Sassanides, on pourrait interpréter ces signes en les lisant de droite à gauche comme *š h p r*, c. à. d. le nom de Shapur. Sur quelques monnaies d'une époque postérieure on voit, à côté d'une inscription en caractères sassanides, des mots par-ci par-là d'une écriture très négligée, comme p. ex. sur une monnaie de Varahran II:

XV. ,

qui a été lu par M. Mordtmann *Mazdaiasn Bagi Va* (l. c. page 425). Sur une monnaie de Hormuzd II il y a l'inscription suivante à côté de caractères plus ordinaires, tous indéchiffrés (s. 427).

XVI.

Peu à peu l'écriture dégénère et ne reçoit que la ressemblance des ornements.

[1] *E. Drouin,* Notice sur quelques bilingues sassanides. Rev. Numism. III, ser. VIII, 1890, p. 361, 364. — Comp. le même, Les monnaies touraniennes, p. 7.

[2] *A. D. Mordtmann,* Erklärung der Münzen mit pehlevi-legenden. ZDMG. VIII, 1854, p. 7.

[3] *A. D. Mordtmann,* Zur Pehlevi-münzkunde. ZDMG. XIX, 1865, p. 418.



Une écriture qui se distingue beaucoup de toutes les espèces que nous venons de décrire se voit sur deux monnaies uniques, pas encore publiées, qui se trouvent dans l'ermitage de S:t Pétersbourg, et sur lesquelles M. de Markoff a eu l'obligence de fixer mon attention. Il les croit d'origine indo-parthe et appartenant au I[ier] siècle après J.-C. Sur la face de ces monnaies on voit un cavalier grossier entouré d'une inscription en caractères inconnus, de l'autre côté une tête avec une casque. L'une de ces monnaies porte devant l'inscription le signe indo-scythique très connu , qu'on retrouve en formes analogues sur les monnaies des princes Turushka. L'écriture de cette monnaie a l'aspect suivant:

XVII. N:o 1.

N:o 2.

M. Fraehn a donné la description d'une monnaie singulière, qui se trouve dans le musée asiatique, et qui a été trouvée dans les environs de Revel en même temps qu'une quantité de monnaies abbasides et sassanides. Cette monnaie porte au milieu en lettres coufiques „Béni soit Usbek", formule qu'on retrouve sur deux autres monnaies de cuivre frappées à Boukhara 776 et 789 apr. J.-C. Le nom d'Usbek annonce un prince d'une dynastie turque [1]. La moitié d'un second exemplaire, qui, selon M. Fraehn, aurait été trouvé à Gefle en Suède, parait être perdue. Mais dans le cabinet de médailles de l'université d'Helsingfors il y a un troisième exemplaire, une monnaie d'argent, qui a été copiée et décrite par M. Geitlin. Celle-ci porte aussi l'inscription coufique: *„Béni soit Usbek"*, et M. Geitlin la croit plus ancienne que les monnaies de la Turquie orientale de l'année 1000. Je donne ci-dessous la copie de cette inscription presque

[1] *Ch. M. v. Fraehn*, Die münzen der Chane vom Ulus Dschutschis. S:t Pétersburg, 1832, p. 55 et copie 47.

identique sur les deux monnaies, n:o 1 d'après la copie de M. Fraehn (p. 47), n:o 2 d'après l'original d'Helsingfors:

XVIII. N:o 1.

N:o 2.

Comme ces inscriptions nous montrent bien des analogies avec l'inscription de l'anse d'une urne d'argent, trouvée en 1884 à Sediarsk dans le district Glasow du gouvernement Wiatka, et qui se trouve à présent dans l'ermitage de S:t Pétersbourg, je la copie ci-dessous d'après une photographie que M. de Tiesenhausen a eu l'obligence de mettre à ma disposition. L'inscription est ainsi conçue:

XIX.

Il est évident qu'aucune des espèces d'écriture, dont nous venons de donner des spécimens, n'a pu être la source directe du système d'écriture turc du Nord près de l'Iénisseï et de l'Orkhon. Les plus anciennes mêmes d'entre elles sont plutôt des formes secondaires de l'alphabet araméen. Bien plus, on ne peut même pas dire avec certitude si l'écriture employée par un grand nombre de princes turcs sur leurs monnaies a aussi servi comme écriture générale pour rendre une langue turque. Car ces princes ont conservé les titres et le pouvoir en même temps que la langue et l'écriture officielles des dynasties précédentes. C'est pourquoi je trouve prématurée la supposition de M. Drouin que l'alphabet araméo-kouchan du Turkestan, ou bien un autre de ceux que nous venons de décrire, ait été un specimen de ceux qui servirent à écrire la lettre scythique que Maniakh remit à Justin II en 568 [1]. Il y aurait plus de raison à croire que l'écriture appelée ici scythique a été l'écriture du vieux-turc ou Iénisséïenne, comme Thomsen fait allusion [2]. Pour le moment il est cependant impossible de se prononcer là-dessus avec certitude. Parmi les types d'écriture que nous avons énoncés plus haut, il y a trop peu qui montrent des analogies avec ceux de l'Asie septentrionale, pour qu'on puisse en tirer des conclusions définitives.

Dans ce qui précède nous avons indiqué plusieurs circonstances qui font croire que les Kirghis ont emprunté l'écriture du vieux-turc, d'un peuple congénère, demeurant au sud ou au sud-ouest de leur pays, et que les différents types d'écriture qu'on peut voir dans les nombreux monuments de l'Iénisseï proviennent sans doute de ce que cette écriture a été employée pendant un long espace de temps. Selon M. Radloff (altt. inschr. p. 301) l'inscription près du Begre se daterait de l'époque 650—683 apr. J. C. et nous donnerait ainsi la première détermination exacte du temps. Mais tout en approuvant

---

[1] *E. Drouin,* Mounaies turcs-chinoises. Rev. Numism. 1891, p. 468.

[2] *V. Thomsen,* Inscript. de l'Orkhon déchr. p. 52.

cette supposition et en étendant l'époque de la propagation de l'écriture turque à deux ou trois siècles. on ne remonte pas au-delà des premiers siècles de l'empire des Sassanides. D'après l'histoire on serait donc porté de la comparer à celle des Sassanides ou la dernière écriture pehlevi. Or l'écriture sassanide, malgré bien des ressemblances, nous montre cependant dans son ensemble et dans son développement des différences si essentielles avec son prototype araméen, qu'il est impossible de dériver l'écriture turque directement de celle-là. Mais en revanche nous retrouvons à peu près trois quarts des types turcs, purs ou modifiés, dans l'écriture arsacide, pas dans l'écriture ordinaire, c'est vrai, mais dans les nombreuses variations qu'on en voit sur les monnaies arsacides. Les formes ci-jointes, empruntées de l'alphabet des inscriptions ægypto-araméennes des papyrus ainsi que de l'alphabet nabatéen des trois premiers siècles de notre ère, nous donnent dans quelques cas une explication complémentaire. Mais le fait que l'criture de l'Iénisseï correspond d'une manière essentielle aux types plus anciens des monnaies arsacides, et parfois même à des types encore plus anciens; nous mène à la conclusion que l'écriture turque a eu pour base une forme de l'araméen plus originaire que l'alphabet arsacide en général, et aussi par son aspect droit que le chaldéo-pehlevi. L'emploi de cette forme originaire remonte à uue époque plus reculée. On la voit employée sur les monnaies des satrapies de l'Asie Mineure, de la Mésopotamie, de la Cilicie [1], et plus tard comme écriture cursive dans les manuscrits sur les papyrus d'Egypte. Pendant les premiers siècles de notre ère elle a aussi été employée dans l'Asie centrale sur des monnaies frappées jusqu'au II[e] siècle de notre ère dans diverses provinces de l'Iran, notamment sur des monnaies persépolitaines [2]. A cette forme d'écri-

[1] Comparez *Ph. Berger,* Histoire de l'Ecriture, p. 228.

[2] l. c. page 250.

ture correspond en général l'alphabet des monnaies arsacides, où les types s'écartent de l'écriture ordinaire.

La monnaie courante a sans doute contribué à conserver cette forme relativement ancienne de l'alphabet araméen plusieurs siècles après que l'écriture avait en général subi de nouvelles modifications. M. de Markoff a fait une collection des diverses formes que prend le même son sur ces monnaies [1], et c'est principalement de cette source que j'ai puisé le matériel pour expliquer l'origine du système d'écriture turc du Nord. Tous les 22 types de l'ancien alphabet arsacido-pehlevi se retrouvent dans l'écriture turque; mais comme le système phonétique de celle-ci est plus original et plus riche, des modifications-mêmes de ces types ont été adoptées ou créés pour dénoter des sons congénères. De cette manière on a reçu environ 40 types différents, qui n'ont cependant pas tous été employés à la même époque. L'alphabet de l'Orkhon en a 38.

Pour donner un aperçu général des formes différentes de l'écriture turque je les ai réunies dans un tableau spécial dont la troisième colonne est réservée principalement aux modifications qui se trouvent dans les inscriptions de l'Ongin, du Khanyn nor, du Begre et du Choito-Tamir. Dans les colonnes suivantes je n'ai pas copié les formes ordinaires des alphabets arsacide et sassanide, mais en général seulement ceux de l'écriture monétaire qui correspondent spécialement aux types de l'alphabet turc. Pour faciliter la comparaison j'ai encore cité une quantité de formes de l'alphabet égypto-araméen (env. trois siècles av. J.-C.) et du nabatéen (les premiers siècles apr. J.-C.), empruntées pour la plupart de l'excellente collection de M. Euting. Elles nous montrent d'une manière évidente que l'écriture turque a conservé son type ancien même dans les cas où l'écriture arsacide ou sassanide sur les monnaies, à ce qu'on connaît du moins, ne nous montre plus une forme tout à fait analogue.

[1] *A. de Markoff.* Les monnaies des rois Parthes. Paris 1877.

L'aperçu suivant passe en revue les changements qui, à la formation de l'alphabet, ont eu lieu avec le matériel primitif.

---

1. Le 𐰀 = *a, ä*. Dans tous les alphabets sémitiques *l'aleph* est noté par deux traits transversaux joints à une haste; mais la tenue change bien souvent. La forme courbée des monnaies arsacides nous montre une plus grande coïncidence avec le type turc que la forme araméenne de l'Egypte. Le X et le X sont évidemment des formes secondaires développées de la même manière que le signe sémitique du Sud (joktanide) X. Les légendes sur les monnaies des rois mazdéens, publiées par M. de Markoff, montrent une fois le type ∿ pour la voyelle *a* (Monnaies Arsacides p. 52, n:o 756), peut-être aussi la monnaie du Turkestan publiée par Fraehn, comp. au-dessus p. 32, n:o V.

2. Le 𐰉 = *b*[1] ne nous offre rien de remarquable.

3. Le 𐰭 = *ṅ*. Il peut paraître hasardé de chercher dans le *gimel* sémitique l'origine de la nasale vélairepalatale. Mais lorsque les inventeurs spirituels de l'alphabet turc cherchaient un signe pour ledit son, et trouvèrent moyen d'exprimer le *γ* et le *g* par les formes multiples du *he* araméen et pehlevi, il était tout naturel qu'ils aient employé le gimel pour rendre le son *ṅ*, surtout s'ils y pressentaient „un symbole de la combinaison *ng*, parallèle à 𐰦 *nd*, 𐰨 *nč*" [1].

4. Le 𐰑 = *d*[1]. Cette forme caractéristique de l'alphabet turc, qu'on ne retrouve pas dans les alphabets arsacide et sassanide, est employée double sans doute par la distinguer du 𐰨 *nč*. Les alphabets arsacide et sassanide ont pour la même raison un petit trait transversal en bas du type qui représente le *d* pour le distinguer du *k*. Parmi les légendes monétaires publiées par M. de Markoff se trouve

---

[1] Les mots cités sont de Thomsen, voy. Inscr. de l'Orkh. déchiffrées. p. 28.

une, N:o 737, où l'on voit ⟫, qui indubitablement signifie *d*, voy. plus haut p. 34.

5. ʾɩᶜ = γ^1.

6. Ꞓ = g^2. La manière dont sont développés ces signes donne une idée nette des principes qu'on a suivis en créant l'alphabet turc. On empruntait les formes de l'alphabet sémitique pour rendre les sons qui s'en rapprochaient le plus, et l'on créait de nouveaux signes nécessaires, par différentiation ou par l'introduction de formes secondaires dans l'alphabet primitif, pour exprimer les sons les plus analogues aux formes premières. De ces deux sons, dont γ ne s'emploie qu'avec les voyelles vélaires, *g* en combinaison avec des voyelles palatales et aucun d'eux au commencement des mots, il parait que la vélaire spirante γ est bien rendue par le son sémitique *he*. Mais le *g* trouve aussi dans les variantes arsacides une explication suffisante. Les traits caractéristiques de celles-ci se font voir très nettement dans les anciennes formes égypto-araméennes et nabatéens.

7. Le > = *o*, *u* n'a pas besoin d'une explication spéciale. Il faut seulement remarquer que les inscriptions de l'Iénisseï rendent quelqnefois ce type d'une telle manière qu'on n'est pas sûr si c'est la forme > ou); dans ce dernier cas la coïncidence avec l'alphabet arsacide est encore plus grande.

8. Le | = s^2, répond au *Zain* arsacide. Ce type est parfois employé dans les inscriptions de l'Iénisseï et de l'Orkhon pour désigner le s^1: Inscr. de l'Ién. XIX ʾɩᶜ ⅄ | *sačyγ* acc. das haar, Ꞓ h) ↾ ⅄ | *sačyn-täg* comme les cheveux, XVII ↾ | Ч ↾ ∧ ᑫ *kiši arasy* parmi les hommes; l'Ongin ≫ ⟫ | ↾ ꟶ *qysdym*,) ꟶ Ч ≎ Ч ∂ | *sabra tarqan*. Thomsen, Inscr. déchiff. p. 36, mentionne que dans les inscriptions de l'Orkhon on l'emploie souvent aussi avant ou après la voyelle *y*, mais jamais avec les autres voyelles vélaires, *a*, *o*, *u*. Ainsi p. ex. (p. 38) ≎ ʾɩᶜ ↾ | *syγyt;* Ұ ≫ ↿ ≎ ʾɩᶜ ↾ | II,37 = | ≫ ↿ ≎ ʾɩᶜ ↾ ᛊ I,37 *syγtamys;* ↾ | ↾ ʾɩᶜ D *jaγysy*. L'emploi en

est devenu un peu restreint à l'Orkhon, mais en revanche on le voit souvent alternant avec ᛘ à la fin de certaines terminaisons, surtout dans ᛁ ≫ = ᛘ ≫, ainsi que dans plusieurs mots isolés, p. ex. ᚴ ᛁ ᚴ ꓶ *kisi* = ᚴ ᛘ ᚴ ꓶ *kiši*. L'écriture de la première terminaison est sans doute, comme le croit Thomsen, seulement une particularité graphique. Mais il y a aussi des cas, où l'on peut présumer des traces du changement de *š* en *s* dans la langue même. Un tel changement parait avoir lieu dans l'Orkh. I,33 × ᚴ ᛁ *äsid;* I,54, II,77 Y ᛈ × ᚴ ᛁ *äsidgil* écoute; I,45 ᛧ × ᚴ ᛁ *äsidiṅ* écoutez = *äšit, ešit* dans les autres langues; de même ᛁ ᚴ *is* affaire, travail (comp. Thomsen, Inscr. déch. 38). Les sibilantes, à l'exception de ᛋ *z*, nous montrent en général une inconstance quant à la valeur du son, comp. plus bas n:o 24.

9. Le ᛅ = q^1 coïncide avec la forme arsacide.

10. Le ⩓, ⩓ = t^1. Les écritures palmyréenne et nabatéenne font voir que le caractère *thet* dans l'alphabet araméen, qui s'est conservé pendant les trois premiers siècles de notre ère, a été le modèle de plusieurs formes de *t* dans l'ancien et le nouvel alphabet pehlevi. Elles sont cependant regardées par plusieurs savants comme des formes variantes de *tau*. L'absence de *th* aspiré dans la langue perse rend une telle confusion explicable, et le premier type de la colonne sassanide nous montre qu'une telle transition peut se faire très facilement. Les formes de *t* sont très nombreuses sur les monnaies arsacides. Puisque à la formation de *t* dans l'alphabet turc il parait qu'on a observé en premier lieu la différence caractéristique entre le *thet* et le *tau*, on arrive à la supposition bien naturelle que c'est à la langue araméenne, connue et employée partout à cette époque-là, qu'est due cette influence.

11. Le ⊙, ⍣ = *nd, nt, d?* J'ai longtemps hésité où chercher l'origine de ce signe, qui exprime en général la combinaison n͜d. Thomsen admet cependant la possibilité que ce signe puisse parfois

répondre à *nt*, ce qui se voit du reste dans quelques doublets, comme Orkh. II,20 𐰔 𐰦 𐰇 𐰚 = I,14 𐰔 𐰤 𐱅 𐰇 𐰚 *küntüz* de jour (djag. osm. *kündüz*); I,18, II,23 𐰇 𐰦 𐰚 = I,66 𐰇 𐰤 𐱅 𐰚 *käntü* lui-même (ouig. *kändü*); de même II,47 𐰲 𐰍 𐰃 : 𐰣 𐰦 𐰃 𐰲 *čyndan* ou *čyntan yγač* espèce de bois précieux (ouig. *tschintan* bois d'aloès, chin. *tschinthân*, Klaproth, Sprache u. schr. der uiguren p. 15), 𐰃 𐰆 𐰦 𐱁 *šanduï* ou *šantuï*, en chinois Chantoung (V. Thomsen, Inscr. de l'Orkh. déchiffr. 41). Ceci annonce déjà qu'il tire son origine d'un type de la valeur d'une dentale. Dans la brochure que M. Radloff vient de publier avec des traductions de toutes les inscriptions de l'Iénisseï, il a pourtant donné au signe ⊙ tantôt la valeur de *n͜d*, tantôt de *ṅ* ou de *š*, tandis que dans d'autres cas il transcrit le signe ◇ non seulement par *š*, mais aussi par *ṅ*. Il faut avouer que les inscriptions de l'Iénisseï présentent des difficultés infiniment plus grandes que celles de l'Orkhon, qui sont plus claires et plus intelligibles, et que certains caractères changent souvent d'aspect. En bien des cas d'ailleurs la forme du type est indistincte et difficile à préciser. Les endroits où Radloff explique la valeur des sons d'une manière toute différente de l'ordinaire ne me paraissent cependant pas assez exacts. Dans l'inscription de l'Elegeš M. Radloff est indécis sur l'explication du mot) ◇ 𐰴, il hésite entre *kaṅam* (?) et *kašan*, mais préfère cependant le dernier. (Radloff, Die alttürk. inschriften der Mongolei III, p. 347). A la transcription du texte (p. 313, ligne 6) il écrit pourtant) ◇ 𐰴 *kašan* en plus proche conformité de l'Inscript. de l'Ién. V qui a ≫ ◇ 𐰴. — Si l'inscription du Begre a distinctement le mot 𐰀 ⊙ 𐰆 𐰉, on n'est pas forcé de le lire comme *buṅa* ou *buša* et traduire: „von meiner kuntschui (königl. gemahlin) bin ich *im kummer* (*zürnend*) getrennt" (p. 315), puisque la phrase devient aussi intelligible en le lisant *bunda* ici; il en est de même pour le côté opposé de la pierre (Be. c. p. 316). La même inscription emploie ⊙ avec trois points pour rendre le mot 𐰀 ⊙ *anda* là, mais c'est pourtant une modifica-

tion moins grande dans la façon d'écrire; dans le glossaire il y a ᛇ ⊙ ᛇ. — L'inscription du Tchakoul (Inscr. Iéniss. VIII, Radloff, Inschrift. p. 319) a, selon M. Radloff, à la troisième ligne ᛇ ≫ ∧ ⊙ ᛇ >, qu'il a transcrit par *ulušda* beim volke. D'après les copies au musée d'Helsingfors le troisième signe à droite, qui du reste est peu lisible, est un > ou un) arrondi plus que de coutume, ce qui fait que la transcription de M. Radloff ne présente aucune irrégularité, mais seulement une forme plus ancienne pour *u*. — La troisième inscription du Barlyk (Radloff Inschr. p. 309) commence:) > ⊙ ᛉ ᛇ) ᚦ ꝺ, que M. Radloff transcrit *Baina šaṅun,* de même dans une inscription du Koulikem (Radloff p. 317, Inscr. Iénis. VII) et de Kaja Baschy (Radloff p. 326, Inscr. XVII). Radloff fonde son interpretation du mot) > ⊙ ᛉ comme *šaṅun* sur une comparaison avec l'inscription de l'Uibat (Radloff Tsch. M. a. 3 p. 339 = Inscr. Iénis. XXV) où on trouve) > ᚿ ᛉ :) ᚺ ᛋ ⩓ c. à. d. *tarqan šaṅun,* et il identifie le dernier mot avec le mot des inscriptions de l'Orkhon ᚺ ᚨ ᚿ ǀ *säṅün* eine würde, entlehnt aus dem chinesischen *tsiang-küen.* Même en admettant que cette combinaison soit juste (comp. les combinaisons *čača-säṅün, čäṅ-säṅün, udar-säṅün, qu-säṅün* etc. Radloff, Altt. inschr. I p. 174; III, 437. Thomsen, Inschr. de l'Orkh. déch. 155, n. 39), il n'en résulte cependant pas que) > ⊙ ᛉ ne doit pas être lu comme *šandun.* La combinaison de noms doubles est très fréquente dans les inscriptions turques, et il ne parait pas vraisemblable que dans les mêmes inscriptions on ait noté le son *ṅ* tantôt ᚿ, tantôt ⊙. C'est pourquoi dans cette dernière inscription (Radloff p. 326) il faudra sans doute lire ᛋ ᚨ ⊙) non comme *anšin,* mais comme *andyn.* Dans la même inscription Radloff transcrit ᚺ ≫ ⊙ ᚺ *kaṅa-män* (p. 341), dans le glossaire il indique cependant *kanda* et *kaša* comme possibles. La seconde ligne de ladite inscription du Barlyk (Radloff p. 309) est ainsi conçue: ∧ ≫ ᛏ > ȷ ⊙ > ꝺ : ≫ ⩓ ᛇ ᛇ ᛇ > : ᛃ > ᛉ > ⊙ > ȷ que Radloff transcrit *Buṅqusuz ulug atym Buṅu(suz) bu ärmiš* B.

ist mein hoher name, Bungu(suz) dieser ist. Comme la ligne suivante contient le mot *täńri* écrit avec 𐰤, il parait plus juste de lire ici *bundusuz, bundu.* — La quatrième inscription de Tchakoul (Radloff p. 320, Inscr. Iénis. XII) commence 𐰉 ⊙ 𐰺 𐰉 𐰞 𐰯 rendu par Radloff avec *alp uruńu* der held U., et puis 𐰖 𐰉 ⊙ 𐰆 𐰑 *jańuz* (?) einzig. Dans le texte de l'Elegesch (Radloff, p. 313) il y a 𐰏 𐰇 𐰠 𐰜 : 𐰉 ◈ 𐰺 𐰉 transcrit *uruńu külüg* ou *urušu k.,* mais le glossaire a 𐰉 ⊙ 𐰺 𐰉, rendu par *uruńu.* Si le caractère est un ◈ distinct, ce dont on n'est pas sûr dans l'Inscr. Ién., il faudra le lire de la même manière que les autres ◈, qui sont nombreux dans cette inscription, = *š;* s'il se rapproche de ⊙, c'est plus juste de lire *urundu.* C'est ici le cas de se demander si le signe ⊙ ne repond pas à un *d* primitif. Cette ligne aurait alors la teneur suivante: *ordu külüg* héros de camp, et la ligne précédente: *alp ordu altunlug käčigin änligtim* j'ai aspiré au bonheur du camp des heros. Les mêmes mots se trouvent aussi dans la troisième inscription de l'Uibat (Inscr. Iénis. XXV) déjà citée, où Radloff transcrit 𐰢 𐰼 𐰇 : 𐰃 𐰾 𐰉 ⊙ 𐰺 𐰉 *uruš bašy ärtim* das haupt des kampfes war ich, tandis que la transcription *ordu bašy* signifierait: j'étais le chef du camp. Les empreintes en carton de ce passage au musée d'Helsingfors nous montrent la forme modifié de ⊙, qui correspond au troisième signe de la première colonne du tableau [1]. — Dans la deuxieme inscription du Barlyk M. Radloff lit 𐰢 𐰔 𐰞 𐰉 𐰑 : 𐰴 𐰃 𐰾 ◈ 𐰴 *akańsyz buldym* ich blieb vaterlos nach (p. 308). L'Atlas n:o LXXVII rend ce passage par 𐰔 𐰃 𐰾 ○ 𐰴, qui correspond mieux avec la quatrième inscription du Barlyk 𐰔 𐰾 ⊙ (𐰴), que Radloff transcrit *akańsyz* vaterlos (p. 310). Bien que je ne puisse remplacer le mot *akań* père, qui du reste rende la phrase très intelligible, avec un *qanda* ou *qada,* qui est inconnu, je

[1] *Thomsen,* Inscr. de l'Ién. déch. p. 37, note, présume que la désinence 𐰃 𐰾 à cet endroit représente un affixe pronominal de la 3e personne, ce qui ne donnerait cependant pas un sens acceptable.

crois cependant que ce passage doit encore être considéré comme douteux.

La première inscription du Tchakoul contient selon Radloff: : ≫) ⪢ > ∂ : ≫ ⪢ 1 ⩓ : ↿ ◇ ᛚ) ⊣ : ⊣ ∧ ⅂ ᛚ ⅄ : ↿ ϵ Y ᛚ ℵ : ⊣ ᛚ ⅄ ᛚ : ≫ ◇ ⊣ *akañym üčün bilgä čikšän kanyña tapdym budunym* wegen meines vaters fand ich, der weise Tschikschän für deinen chan, mein volk (p. 319), dans le glossaire c'est traduit: (mein) volk habe ich für deinen chan erhalten (p. 361). A la surface latérale de cette pierre M. Radloff lit ↿ ◇ > ∂ *bunda* hier, et dans la liste des formations locatives avec un suffixe de la 3^e personne il y a ↿ ⊙ ᛚ) ⊣ *kanynda* (p. 407). C'est pourquoi il est probable que M. Radloff a lui même modifié son interprétation de ce passage peu clair, dont la traduction est d'ailleurs inexacte, puisque le suffixe de la 2^e personne est toujours exprimé par *ñ*, jamais par *ña*. Page 362 Radloff donne encore comme variantes ≫ ◇ ⊣ *kašam* et) ◇ ⊣ *kašan* (p. 313, 6). Les formes pour ◇ et ⊙ n'y sont peut-être pas bien distinctes comme cela arrive à plusieurs autres endroits. Telles sont les preuves essentielles d'une confusion de ⊙ ◇ ⊣, que contiennent les transcriptions de M. Radloff, mais elles ne suffisent pas, ce me semble, pour prouver l'existence d'une si grande irrégularité de l'alphabet Iénisseïenne. Cela n'exclut cependant pas la possibilité que quelques fautes d'écriture soient commises par-ci par-là. — L'inscription de l'Ongin emploie partont ☉ : ≫ ☉ ⅃ ᛚ ◁ *qylyndym* ich bin geworden, ↿ ☉ ᛚ ⊣ *qayanda* du héros, ↿ ☉ = Orkh. ↿ ◡, Iénis. III ↿ ⊙, Begre ↿ ☉ ou seulement ☉ *anda* là, à Choito Tamir ce signe prend les formes barbares primitives qui forment la transition du *thet* et sont enumérées dans la troisième colonne du tableau.

Si nous pouvons alors fixer pour ⊙ une valeur de *nt*, *nd* et peut-être d^1 (*ordu*), le développement des caractères d'écriture pour t^1, d^1 du *thet* araméen nous montre une analogie remarquable avec la transformation des signes pour t^2, d^2 du *tau* comme γ et g du *he*,

n^1 et n^2 du *nun*, l^1 et l^2 du *lamed*. En supposant de même pour l'alphabet araméen, longtemps employé dans l'Asie centrale, une forme pour le *thet* qui correspond beaucoup à ⊙, on peut facilement expliquer l'origine de ⊙ *th*, O *ṭh* dans l'alphabet brāhma indien sans admettre une influence de la langue grecque.

12. ᛚ = *i, y*. L'alphabet turc a été formé en général par des lignes verticales et obliques, qui sont symétriques de grandeur et de forme, tout en étant bien distinctes les unes des autres. Pour distinguer ce type ᛚ de 𐰯 *p* on a appliqué le trait transversal à droite, tandis que 𐰞 l^1 a son signe caractéristique à la base de la haste. Ces deux lettres ᛚ et 𐰞 ont aussi dans l'alphabet nabatéen des formes bien analogues, et l'écriture syriaque en Palestine nous montre une formation qui correspond entièrement avec une forme ancienne de l'*i* = ᒥ de l'Iénisseï, il a seulement comme beaucoup d'autres caractères un trait transversal à la base.

13. ᑭ, 𐰖 = j^2. La consonne j^2 est sans doute une modification de la voyelle *i*. Mais la ressemblence de forme existe seulement dans l'alphabet nabatéen.

14. O, D = j^1. Au premier coup d'oeil le type ægypto-araméen O ⌂ *ain* parait avoir la plus grande coïncidence avec celui-ci. Il est cependant plus probable qu'il a été formé par une modification de 𐰖 en supprimant la haste.

15. Le 𐰘 = *ị* appartient presque exclusivement aux inscriptions orientales et parait être d'une formation postérieure.

16. ᛚ = *ö, ü*. Dans ses remarques sur l'origine de l'alphabet M. Thomsen dit qu'il est „hors de doute que les trois voyelles, ᛚ ᛇ ᛚ, sont composées d'après un plan commun, soit qu'elles résultent toutes d'une invention libre, soit que ᛚ égale ˋ. En ce dernier cas, les deux autres ont dû être formées, par analogie à ᛚ, par l'addition arbitraire de traits accessoires diacritiques". Dans ce qui précède nous venons de montrer que non seulement le ᛚ mais encore

le ↿ ont beaucoup de ressemblance avec les formes analogues de l'alphabet qui a servi comme modèle. Pour les voyelles *ö, ü* il n'y avait pas de signes équivalents dans l'alphabet araméen ou pehlevi, c'est pourquoi il est tout naturel qu'on ait formé le caractère en modifiant la voyelle palatale 𐰇 à l'aide d'un trait accessoire.

17. 7, 𐰚 = k^2. Ce signe s'explique sans difficulté.

18. Le 𐰜, 𐰝 = k devant ou après *ö, ü*. Il est difficile de comprendre la raison d'être de ce signe spécial, comme de 𐰴 et de 𐰸, puisqu'il est évident qu'ils ne représentent pas d'autres sons que ceux qui sont exprimés par 𐰚 et par 𐰛. Comp. 𐰚 𐰇 𐰝 Orkh. $I_{,38}$ = 𐰜 𐰇 𐰚 Iénis. $V_{,81}$; 𐰛 𐰇 𐰝 Orkh. $I_{,38}$ = 𐰛 𐰇 𐰚 Orkhon $II_{,34}$ etc. Dans une seule et même inscription de l'As-chete M. Radloff indique le nom *Kül-Tudun* écrit des deux manières:) ⟫ > ⩚ : Y 𐰇 𐰚 et :) ⟫ > ⩚ Y 𐰇 𐰜 (Radloff, Altt. inschr. p. 257); sur la planche XXVI je ne puis cependant distinguer que la forme 𐰝. La forme 𐰝 sur les monuments de l'Orkhon est évidemment secondaire et 𐰜 plus primitive. Je considère la dernière forme comme une modification de 3 *kaf* de l'écriture pehlevi avec un trait transversal placé devant, ce qui lui donne plus de conformité avec le caractère général de l'alphabet.

19. Le 𐰞 = l^1 est la lettre arsacide renversée et normée; l'alphabet nabatéen possède aussi une forme analogue.

20. 𐰠, 𐰠 = l^2 = le dernier signe de la colonne arsacide. On trouve la même forme sur une monnaie de Sanabares, comp. plus haut p. 25.

21. 𐰢, 𐰢, 𐰢 = m. Les formes de la région turque orientale nous montrent le plus grand rapport avec celles des Arsacides et des Sassanides. L'inscription de l'Ouyouk Archan (Inscr. Ién. II) contient cependant deux nouveaux signes, qui ont peut-être la même origine que celui-ci, savoir ♧ et ⋈. M. Radloff lit 𐰢 ♧ × ϒ ϒ *ärärdämim* meine mannestrefflichkeit = 𐰢 𐰢 × ϒ ϒ dans bien

des endroits (comp. Donner, wörterver. p. 63), et ⋈ ᚺ *akun*, un nom qu'il identifie avec la fin du mot) ↑ ↿ ⪢ ♁ × Ƴ Ƴ (Radl. altt. inschr. 305). ⋈ serait alors $= n$. Dans la troisième inscription du Tchakoul (Donner, wörterver. XXXVII) il y a ♁ ḣ ᚪ ᛙ *kitim* ich bin gegangen, et plus loin ᛇ ᛌ ♁ D > *ojymga* von (meinem) verstand (Radloff, altt. inschr. 320). On retrouve le signe ♁ encore dans une autre inscription (Donner, wörterv. XXXVII). On s'étonne de voir dans ledit passage ⪢ ♁ l'un à côté de l'autre, s'ils ont la même valeur. Dans l'inscription de l'Iénisseï XXXI il y a) ᚪ ⧗ × ᛈ ᛗ; mais M. Radloff, qui n'en a vu que la copie finnoise,écrit) ᚪ ⪢ × ᛈ ᛗ *ögdämin*. Sans risquer de se méprendre il faut regarder ces deux formations comme accidentelles; aussi elles ne se rencontrent pas ailleurs. La forme en rappelle un ⋊ transformé.

22. Le) $= n^1$ ressemble beaucoup à son original.

23. Le ᛇ, ᛚ $= n^2$ nous montre une grande correspondance avec les formes arsacides ᛗ, ᛘ. Il faut cependant se rappeler que l'alphabet turc emploie cette dernière forme comme une modification de ᚪ *i* pour exprimer *ö, ü,* et que, par conséquent, la distinction rigoureusement observée entre les différents signes avait demandé ici une transformation pour éviter une confusion. Cette transformation a été accomplie par l'addition du trait caractéristique aussi à la base de la haste.

24. ᛊ ᛋ $= z$. La coïncidence des signes ne présente ici aucune difficulté pour leur identification.

25. ⊓ ⋀ ◻ ⌑ ◈ $= š$. Dans les inscriptions de l'Iénisseï on voit une singulière incertitude dans la notation du son *š*. Ainsi p. ex. le *š* vélaire ou $š^1$ dans le mot *qadaš* compagnon est exprimé de différentes manières: avec ⋀, ⋀ ⪢ ᚺ dans les inscriptions de l'Osnatchenaaja XVIII, de l'Ouioug Touran III, du Tchakoul IX, XIII, XIV, XV; avec Ƴ, Ƴ ⪢ ᚺ, dans l'inscription de l'Elegeš V; avec ◈, ◈ ⪢ ᚺ, dans l'inscription de Tchakoul XII. De même dans le

mot ∧ ᗡ *jaš* âge, avec ∧ dans Inscr. Iénis. I, III, V, XIII, XXI; avec ∩ dans XXV; avec ᛘ dans XXVIII et dans celle du Begre (Radloff 315), et avec ◇ dans XII. M. Radloff a employé (p. 320) le dernier signe aussi dans XXXVI; mais les copies qui se trouvent dans le musée d'Helsingfors nous montrent bien distinctement: ᛇ ⪢ ≫ □ ᗡ : ᛝ ⩓ > : ϒ ᚴ ᛟ : *bir otuz jašymda* dans ma trente et unième année. Dans le mot ᛇ ⩓) ᚴ I ᗡ on a sans doute commis une erreur puisque le signe I est employé presque toujours avec les voyelles palatales. Dans un grand nombre d'autres inscriptions on voit à la fois ∧ et ᛘ avec la valeur de *š* joints à des voyelles palatales; l'inscription III emploie même ∧ pour $\check{s}^1$ et $\check{s}^2$, mais aussi ᛘ pour $\check{s}^2$. L'inscript. XII a ◇ et □ pour $\check{s}^1$ et $\check{s}^2$. A cette diversité de notation il faut peut-être encore ajouter le signe Y, qui n'est pas employé par M. Radloff dans ses textes. Il écrit p. 306 dans l'inscription de l'Ouioug Touran III ϒ ≫ ᛘ Y *äl äšim är* meine volksgenossen, die helden, tandis que l'Inscr. de l'Iénis. III a ϒ ≫ Y Y. Comp. cependant n:o 34.

Mais le ᛘ se voit encore en bien des endroits pour représenter le son s^1, qui n'a pas de type spécial dans les inscriptions de l'Iénisseï, excepté dans quelques mots peut-être de l'inscr. XXXVII (Donner, wörterverz. p. 66). M. Radloff, altt. inschr. p. 316, dans une inscription du Begre écrit ᛇ ≫ ∂ > ᛘ *subyma* von meinem wasser. Le mot ᛘ Ч ∂ *bars* tigre se voit sous plusieurs formes; dans ladite inscription accus. *barsyg;* dans n:o XXI de l'Ién. en bien des endroits *bars, barsym;* les inscriptions du Tchakoul VIII et XII ont le nom ᛘ Ч ∂ ⅄ ᚴ ᛙ le tigre fort. Dans l'Inscription de l'Ién. XXV, 378 M. Radloff lit (altt. ins. 338, comp. 371) Ч ᛘ ⩓ > ⩓ *tutušur* ou avec hésitation *tutsar,* interprêtation que M. Thomsen (Ins. déch. 37, note) croit admissible dans cet endroit et encore dans XXI,33 Ч ᛘ ⩓ > h. Le dernier est transcrit par M. Radloff alter-

nativement *ät ut ašar* fleisch und rinder verzehrend ou *ät utsar* habe gewinnend (p. 332).

On a beaucoup de difficulté à expliquer la cause de ces variations dans un alphabet qui a accompli en général avec tant de conséquence la distribution des consonnes entre les deux séries opposées de voyelles, si l'on n'admet pas que les différents signes pour *š* comme pour *s* aient suivi au commencement la même règle. L'écriture de l'Orkhon qui a conservé ᛍ s^1 et ǀ s^2, mais qui n'a qu'un signe pour *š*, indique que cette confusion s'applique principalement au dernier son. Pour éviter le désordre qui s'est produit peu à peu, on n'a employé qu'un seul signe Y pour *š*. La confusion dans l'alphabet turc a été d'autant plus facile et imperceptiple qu'un commencement d'erreur se voit déjà dans les légendes des monnaies arsacides. Le *shin* et le *zade*, ᛋ et ᛍ, se ressemblent à certain degré; le premier correspond d'ailleurs tout à fait à la sixième forme des types de *z* (*samek*) de la colonne de l'Iénisseï. Si donc le *zade*, ᛇ, ce qui est bien probable, dès le commencement a marqué le son s^1 (comme le *zain*, ǀ, le son s^2), il reste pour la série ⊓ ∩ ∧ et ses modifications ⌑ etc., dérivées du deuxième et du troisième type de *s* (*samek*) dans la colonne arsacide, la valeur primitive de $š^1$, et pour Y etc. formes de *šin*, la valeur de $š^2$. Mais les inscriptions à présent connues ne donnent pas assez de matériel pour faire une conclusion décisive.

28. Le ᒣ, ᒧ = *p* rappelle beaucoup une forme arsacide.

27. ⩚, ᛟ, ᛝ = b^2. Le ᛟ *p* sassanide déjà dans l'inscription de Hadjiabad, ou bien une forme analogue dans l'écriture arsacide, est le prototype de ⩚ et de ᛝ dont les lignes ont été seulement un peu allongées en haut. Les monuments de l'Orkhon ont partout ᛟ. Le changement du son *p* en *b* turc n'a rien d'étrange, *p* ne se trouvant pas au commencement des mots et d'ailleurs altérnant souvent avec le *b*, *v*, comme ouig. *äp*, *äb*, *äv*. — La ressemblance extérieure de b^2 ⩚ avec le signe pour *m* ≫ est remarquable, car c'est seulement la tenue

verticale ou couchée qui en détermine la valeur. On aurait tenté y voir une allusion à la parenté entre le *b* palatale et le *m*, une parenté qui est si grande que les inscriptions de l'Iénisseï les emploient alternativement dans le pronom de la 1e pers. 𐰤 𐰋 *bän* = 𐰤 𐰢 *män* (voy. Donner, wörtv. p. 12), et l'Inscr. XXXII 𐰀 𐰖 𐰴 𐰇 𐰚 𐰭 𐰋 *bäṅküqaja* = 𐰀 𐰶 𐰴 𐰇 𐰚 𐰭 𐰢 *mäṅküqaja*, ou bien une allusion au changement général des sons *b* et *m* dans les langues turques, comp. Ién. XIX,10 𐰭 𐰃 𐰋 *biṅ* mille = osm. *biṅ*, ouig. *miṅ*, mais cette parenté des types existe déjà dans l'écriture arsacide. L'emploi de cette forme secondaire dans l'alphabet turc pour désigner *b*, *m* indique le temps postérieur de la période arsacide, quand le signe ɥ *m* est changé. Rien alors a empeché d'employer ce même signe, emprunté des formes postérieures arsacides pour *samek*, dans les alphabets turcs, pour désigner *z* et de là *š* dérivé.

28. 𐰽, 𐰾 = s^1. Cette forme ressemble beaucoup au premier *zade* arsacide.

29. 𐰸, 𐰹 = *q* devant ou après les voyelles *o*, *u*.

30. 𐰶 = *q* devant ou après la voyelle *y*.

La valeur phonétique de ces signes est la même que la vélaire soufflée 𐰴 *q*, ce qui ressort clairement d'une quantité de variantes : dans les inscriptions de l'Orkhon: 𐰞 𐰆 𐰹 = 𐰞 𐰆 𐰴 *qul* esclave; 𐰔 𐰆 𐰹 𐱄 = 𐰔 𐰴 𐰆 𐱄 *toquz* Orkh. et Ongin, neuf; Choito Tamir 𐱃 𐰹 et 𐱃 𐰆 𐰴 *qut* bonheur, Ongin 𐰹 𐰆 𐰖 *joq* = Ién. V 𐰸 𐰆 𐰖 non; encore on trouve dans plusieurs inscriptions de l'Iénisseï le nom 𐰸 𐱃 𐰆 𐱃 *tutuq* III, XII, XVII, XVIII = 𐰹 𐱃 𐰆 𐱃 Barlyk, Ién. XXVIII. — Orkh. I 𐰴 𐰺 𐰃 𐰶 = Iénis. XVIII,76 𐰴 𐰺 𐰃 𐰴 *qyrq* quarante; Orkh. II 𐰔 𐰴 𐰺 𐰃 𐰶 = Orkh. I 𐰔 𐰴 𐰺 𐰃 𐰴 *qyrqyz* kirghiz; Ongin 𐰀 𐰶 𐰞 𐰉 et 𐰀 𐰶 𐰃 𐰞 𐰉 *balyqa* à la ville, Orkh. 𐰀 𐰑 𐰶 𐰞 𐰉 *balyqda* dans la ville. C'est encore une chose inexplicable pourquoi les créateurs de l'alphabet turc, pour exprimer le même son *q*, ont employé trois signes différents. Il faut sans doute admettre qu'au

commencement une différence phonétique ait eu lieu entre les sons qui ont été représentés par les formes dérivés du *kaf* et du *qof*. Comme une indication de ce genre il faut peut-être considérer le fait que les inscriptions de l'Iénisseï n'ont ni ↑ ni ◁ au commencement des mots, contrairement à celles de l'Orkhon et de l'Ongin. La supposition que l'un des signes ait répondu à la spirante vélaire soufflée χ serait alors la plus admissible. Mais les inscriptions connues jusqu'à présent ne permettent pas une conclusion décisive, si toutefois l'emploi de ↑ à la fin des mots après *o, u, y* — ce qui se voit dans les inscriptions de l'Iénisseï, de l'Ongin et de l'Orkhon — n'indique pas un *q* vélaire plus profond que celui qui est rendu par ɦ. En effet ce dernier type est rarement combiné avec d'autres voyelles que *a* dans les inscriptions de l'Iénisseï et de l'Ongin. La dérivation de ɦ et de ↑ du *kaf* et du *qof* annonce aussi une pareille modification de leur valeur. — Quant à la forme il est facile à comprendre pourquoi, dans l'écriture turque, l'allongement en haut du trait transversal à gauche de la forme originaire *kof* arsacide a été tourné en bas, c'est parce que l'écriture turque à été employée ordinairement dans les épitaphes entre des lignes tracées d'avance qui l'ont resserrée. Le signe ◁, qui n'a été employé qu'une seule fois dans les inscriptions de l'Iénisseï (n:o XXXVII,$_{21}$ dans le mot ◁ Y ð *balyq* ville, faussement écrit avec Y l^2 pour ⅃ l^1), n'est qu'une petite modification du *kof* originaire. En retranchant la partie inférieure de la haste d'une forme telle que la trôisième forme sassanide ou celles du nabatéenne, on reçoit immédiatement ce signe. Le changement était nécessaire pour ne pas le confondre avec le signe presque analogue 9 j^2.

31. Ч = r^1.

32. ϒ = r^2.

Le premier de ces signes n'a pas besoin d'explication. r^2 a souvent dans les inscriptions de l'Iénisseï la tenue oblique qu'indique le tableau et se rapproche alors des types arsacides et sassanides.

Mais comme il était nécessaire de bien le distinguer du signe 𐰞 l^2, on l'a fait en ajoutant les petits traits transversaux à chacune des pointes. Ce changement était d'autant plus naturel qu'on en peut voir un petit commencement dans la dernière forme du *l* sassanide. Dans l'écriture de l'Iénisseï ils sont souvent employés l'un pour l'autre.

33. Le 𐱁 = *š*. De l'emploi de ce type comparez 25. La dérivation n'en offre point de difficultés.

34. 𐰲, 𐰱 = *č*.

Le signe 𐰲 est employé aussi bien à l'Orkhon qu'à l'Iénisseï joint à des voyelles vélaires et palatales. M. Thomsen emploie dans la transciption toujours *č*, sans trancher la question si la langue a aussi possédé le son *ǯ*, c. à. d. *dj*. Page 35 il en a cependant fait quelques indications, mais, plus loin, page 162, elles sont corrigées. Le caractère 𐰱, qui ne figure qu'un petit nombre de fois, dit-il, représente évidemment le même son que 𐰲. Les doublets, Orkh. II_{33} 𐱁 𐰢 𐰚 𐰱 = I_{31} | 𐰢 𐰚 𐰲 𐰃 *ičikmiš* retourna, de *ič* intérieur, comparés avec Orkh. II_5 𐰃 𐰏 𐰚 𐰱 : 𐰀 𐰢 𐰓 𐰚 𐰲 𐰃 *ičikgimä ičikdi* et dont le dernier est identique à Orkh. I_3 𐰃 𐰏 𐰚 𐰲 𐰃, font faire à M. Thomsen la conclusion, qu'il faut donner au signe 𐰱 la valeur de *i͜č*, comp. Inscr. de l'Orkh. déch. p. 35 et le tableau p. 9. Mais il y a un autre *ič* avec la signification oncle, frère ainé, dont on voit plusieurs formes dans les inscriptions de l'Iénisseï. M. Thomsen lit ce mot *äč* à cause des formes de l'Orkhon 𐰢 𐰲, 𐰢 𐰃 𐰲 *äčim* mon oncle, (Inscr. déch. p. 12, 44) et M. Radloff donne aussi à ce mot la même valeur (Altt. inschr. p. 354). Mais outre les formes de l'Inscr. de l'Ién. XXV 𐰔 𐰢 𐰃 𐰲, selon M. Radloff *äčimiz* unsere älteren brüder et XIX 𐰔 𐰭 𐰃 𐰲 *äčiṅiz* eure älteren brüder, puis IX 𐰲 ≪, qui doit être lu de gauche, l'inscript. XXI a 𐰢 𐰲 𐰢 𐰣 𐰃 meine jüngeren und älteren brüder et tout à fait clair 𐰀 𐰚 𐰔 𐰭 𐰲 𐰃 *iči-ṅizkä* von euren älteren brüdern, XIV_{18} 𐰢 𐰃 𐰲 𐰃 = Barlyk 𐰢 𐰲 𐰃, Ongin 𐰢 𐰃 𐰲 𐰃 *ičim* mon frère aîné, XVI 𐰀 𐰚 𐰢 𐰲 𐰃 *ičimkä*,

XXV ᛇ ≫ ⅄ et ᛇ ≫ ⅄ ᛚ *ičimä.* Si la prononciation d'*i* n'y a pas été bien distincte, on peut encore moins, d'après les formes citées, le prendre pour un *ä;* c'est plutôt à regarder comme un son intermédiaire entre les deux, ce que M. Thomsen fait remarquer p. 15. Puisque donc ⅄ et ⅄ ᛚ sont employés l'un à côté de l'autre, le doublet précité I ≫ ˥ ⅄ ᛚ = ¥ ≫ ˥ Y *ičikmiš* nous montre clairement que Y est seulement une variante de ⅄. Cette circonstance explique aussi la dérivation de ladite lettre. Les alphabets araméen et pehlevi n'avaient point de son *č,* le type en fut pris de la forme la plus rapprochée pour *šin.* La ressemblance avec ce signe dans les alphabets sémitiques est évidente, mais cette circonstance nous explique aussi pourquoi Y est si rarement employé. On a voulu ici encore éviter une confusion, c'est pourquoi on l'a renversé et simplifié en ⅄.

Plus haut, n:o 25, j'ai cité la transcription de M. Radloff d'un passage de l'Inscr. de l'Iénis. III ϒ ≫ ¥ Y *äl äšim är* meine volksgenossen, die helden (Altt. inschr. 306, 355). Les copies dans le musée d'Helsingfors comme le texte de l'Inscr. de Iénis. III,223 nous montrent cependant bien distinctement ϒ ≫ Y Y que je transcris *üč ičim är* mes trois oncles, les héros. Si la transcription est juste, elle affirme l'opinion que le signe Y a non seulement la valeur de *ič,* mais qu'il peut aussi se combiner avec d'autres voyelles de la même manière que le signe ⅄, p. ex. Inscr. XXIII,59) > ⩓ ∧ ძ ⅄ *ač butun* (pour *budun,* avec *t* pour *d* ≫) le peuple d'ač, et si la traduction de M. Radloff est juste, XXXI ᛇ ≫ ⅄ ᛐ *ačda* chez (le peuple) d'ač, XXXII ᛗ I ⅄ *ačsü* l'armée d'ač, quoiqu'au commencement des mots ⅄ et Y soient de préférence combinés avec un *i* précédent.

35. Le ≽ = *nč.* En comparant les mots qui contiennent ce caractère avec les équivalents des langues congénères, on voit que ce signe a la valeur combinée de *nč* et *nʒ,* si toutefois ce dernier son

a existé dans les langues vieux-turques, comp. Thomsen, Inscr. déch. 42. Comme le matériel est très insuffisant, il est impossible de trancher cette question. Le signe se voit partout dans l'écriture turque: ↿ ⦒ *anča* tant = turc. orient. *anča,* Inscr. XXXII accus. ᛌ ⦒ *ančaγ;* ↿ ⦒ ᛋ *nänčä* combien = ouig., et les nombres ordinaux se terminant par *n͜č;* ↿ ⦒ ⟩ ỏ *bunča* tant = turc orient. *munǯa;* ᛚ ⫸ ⦒ ᛊ *sančdy* il vainquit = turc. orient. osm. *sanǯ-;* ᛚ ⦒ ᛚ ᛩ *jinčü* perle = turc. orient. osm. *inǯü.*

Il n'y a pas de doute que ce type ne tire son origine de *šin.* Cette supposition est confirmée par la dixième inscription du Choito Tamir, où ce signe a la valeur de *č* : ↿ ⦒ (ᛚ ⦒ × *ädgü anča* so viele gute (Radloff altt. inschr. 268). D'un autre côté on voit dans l'Inscr. de l'Iénis. XXVIII le mot ⅄ ᛋ ᛚ ᛩ qui est lu *könč* (tutuq), où le signe ⦒ n'est pas employé pour le son combiné *n͜č.* Les différentes formes de ce type, surtout quand il est mis sur le flanc comme dans la troisième colonne, coïncident aussi beaucoup avec les types araméens.

36. Le h = t^2. C'est à ce signe, qui répond presque complètement à la forme analogue des alphabets araméen et pehlevi, que M. Thomsen doit en grande partie la clef de son déchiffrement des mots ᛚ ϒ ᛧ h *täṅri* et ᚺ ϒ ᛚ h *türk,* comp. Déchiffrem. des inscr. de l'Orkhon et de l'Iénisseï. Dans les affixes commençant par une dentale après *l, r, n* on emploie souvent *t* au lieu de l'ordinaire *d,* comp. Thomsen, inscr. déch. p. 22.

37. Le × = d^2. Outre la forme ordinaire pour *tau* h on voit dans la plupart des alphabets sémitiques les variantes + ou ×, p. ex. sur les monnaies arsacides. Dans les inscriptions de l'Iénisseï on peut voir les deux derniers types pour d^2. La formation de d^2, consonne vocalique (sonore), par la modification de la consonne soufflée (sourde) t^2, est tout à fait analogue avec celle de *n͜d, d (?)* par la modification de t^1. Cette transition était d'autant plus facile que l'écriture chan-

celante, qui existe au moins dans les inscriptions de l'Iénisseï, parait annoncer en certains cas une confusion dans la prononciation, ou bien une indécision dans l'idée de la juste valeur de ce son, tenant à une modification particulière, qui ne répond exactement ni à *t* ni à *d*. Quant aux inscriptions de l'Orkhon M. Thomsen prétend que certains suffixes, qui dans les autres dialectes turcs commencent ordinairement par un *d* après *l*, *r* *(n)*, dans les dites inscriptions commencent par un *t*, ainsi p. ex. au locatif *-ta*, *-tä* au lieu de l'ordinaire *-da*, *-dä;* au prétérit *-ty*, *-ti* au lieu de *dy*, *-di;* ainsi le nom verbal *-tuq*, *-tük* à côté de *-duq*, *-dük* (Ins. Ién. déch. p. 22). Il en est autrement des inscriptions de l'Iénisseï. Je ne tiens pas compte de tels cas, que p. ex. le mot fréquemment rencontré 𐰉𐰆𐰑𐰣 *budun* s'écrit quelquefois 𐰉𐰆𐱃𐰆𐰣 *butun*, (comme on trouve 𐰴𐰑𐰖𐰓𐰀 Orkh. I,63 au lieu de 𐰴𐰑𐰖𐰑𐰀 II,11 et 𐰴𐰽𐰔𐰓𐰃 I,59 au lieu de 𐰴𐰽𐰔𐰑𐰃 I,53) ou qu'on écrit 𐰼𐱃𐰢 pour 𐰼𐱅𐰢 *ärtim* et Inscr. Iénis. XXXVI 𐰼𐰓𐰃 *ärdi* à côté de l'ordinaire 𐰼𐱅𐰃 *ärti* il était. De telles confusions sont fréquentes dans les inscriptions de l'Iénisseï. Mais comme les suffixes dentaux après *r*, *l*, *n* aussi souvent sont rendus par *d* que par *t*, il est difficile de regarder ce fait comme une simple faute d'écriture. Ainsi on trouve: 𐰑𐰺𐰞𐱃𐰢 *adyryltym* et 𐰑𐰺𐰞𐰑𐰢 *adyryldym* ich bin getrennt, tous les deux à une douzaine d'endroits environ, 𐰴𐰞𐰑𐰢 *qaldym*, 𐰴𐰔𐰍𐰣𐰑𐰢 *qazγandym*, 𐰴𐰃𐰞𐰑𐰃 *qyldy*, 𐰚𐰃𐰼𐰓𐰢 *kirdim*, 𐰉𐰆𐰞𐰑𐰢 *boldym* j'étais, 𐰉𐰺𐰑𐰢 *bardym*, 𐰉𐰺𐰑𐰃 *bardy* (même à l'Orkh.), à l'Ongin *bardym* 1° pers., mais *bartyγ* 2° pers., comme 𐰜𐰼𐱅𐰏 *körtüg*, 𐰇𐰠𐰼𐰓𐰢 *ölürdim*, 𐰇𐰠𐰓𐰢 *öldim* et 𐰇𐰠𐱅𐰢 *öltim*. Outre ceux-ci on voit ici comme à l'Orkhon des formes avec *t:* 𐰚𐰠𐰼𐱅𐰃 *külürti*, *-tim*, 𐰚𐰃𐰼𐱅𐰢 *kirtim*, 𐰋𐰼𐱅𐰢 *bärtim* et 𐰋𐰼𐱅𐰃 *bärti*, 𐰇𐰠𐱅𐰃 *ölti*. — Puis *t* ou *d:* 𐰘𐰃𐰼𐰓𐰀 *jirdä* et 𐰘𐰼𐱅𐰀 *jirtä* (tous les deux aussi à l'Orkhon), 𐰘𐰼𐰓𐰚𐰃 *jirdäki*, 𐰖𐰃𐰞𐱃𐰀 *jylta*.

De cette manière on peut aussi expliquer les formes avec *d* à l'Orkhon: ᛚ ᵕ > ↓ *qondy*, préter., ᛚ M ᛚ ◁, ᛚ M ᛚ ᚻ *qyldy* (Thomsen, p. 19), ᛚ λ M > ꝺ *boldačy* = ᛚ λ ᛝ √ > ꝺ *boltačy*, ᛚ λ M Y ꞁ *käldäči*, ᛚ λ M ᚿ D *jaṅyldačy*, qui ont la signification d'un „nomen futuri“ ou seulement un futur à la 3[e] personne sans affixe. Elles correspondent à de pareilles formations dans la langue comane en *-dačy*, *-däči* après *r*, *n* avec la signification d'un nom d'agent. Comp. Thomsen, Inscr. de l'Orkh. déchiff. p. 34; 161, 56.

38. M = *ld*, *lt*. M. Thomsen laisse indécise la question de savoir si M est à proprement parler *lt* ou si ce ne serait pas plutôt *ld* (de telle sorte qu'une forme comme ᛚ M > ꝺ serait parallèle à ᛚ ⪢ Ч ꝺ), ou en tout cas signe commun de *lt* et *ld*, quoiqu'il préfère toujours de le transcrire avec *ld*. Par rapport aux doublets qui existent réellement dans l'écriture de l'Orkhon, mentionnés par M. Thomsen et cités plus haut, comme ⪢ M ᛚ ᚻ = ⪢ ᛝ √ ᛚ ᚻ *qyltym*, ᛚ λ M > ꝺ = ᛚ λ ᛝ √ > ꝺ *boltačy*, avec lesquels correspondent les formes ᛚ M > ꝺ *bolty* et ʾᛁʿ M ᚿ D *jaṅyltyγ* (2[e] personne, prétérit), ᚻ̈ ᛚ ↓ M ᚿ D *jaṅyltyqyn* avec l'affixe *-duq*, *-tuq*, *-tyq*, je regarde comme plus vraisemblable que le signe M a représenté aussi bien *lt* que *ld*. L'interprêtation *lt* trouve de l'appui dans les inscriptions de l'Iénisseï, où ce son n'est employé que dans XXXIII,16) > M, sans doute dans la signification de *altun* or (ainsi aussi Radloff, altt. inscr. p. 345), et XXXVII,109 ⲧ P ᛚ M *alty jüz* six cents, 230 ⩕ ∧ ⪢ M *altmyš at* soixante chevaux (comp. Thomsen, p. 41).

Mais quoique la valeur en soit toute claire, ce signe est cependant le seul dont on ne saurait dire avec certitude d'après quel modèle il est formé. En admettant qu'il soit formé de *t* par un changement du trait transversal, on s'approche peut-être de la vérité, mais ce n'est guère qu'une supposition.

Nous avons donc trouvé pour tous les caractères de l'alphabet Iénisseï-Orkhon des lettres correspondantes sur les monnaies des rois arsacides, quelquefois avec certaines modifications. La manière de ne pas désigner les voyelles, conservée en général dans l'écriture sémitique, et l'harmonie des voyelles strictement observée dans la langue turque ont causé la distinction de différents types pour les sons *b d g j k t s r l n* dans leur combinaison avec des voyelles vélaires ou palatales. Bien souvent ce n'est que cette différence de type qui détermine la vocalisation du mot et en même temps sa signification. La forme des types différents a été obtenue pour *r l n j g* des doublets que contenait l'alphabet arsacide; quant aux autres on a cherché autant que possible de se servir des signes employés pour le son équivalent ou apparenté. Plus haut nous avons déjà indiqué la singularité que le son *k* est désigné, non par deux signes pour marquer sa position plus vélaire ou palatale, mais par cinq types différents. De ces types-là le 𐰶 *qy, yq,* qu'on ne voit qu'une seule fois à l'Iénisseï (n:o XXXVII), ne s'est peut-être formé que plus tard. Mais tout en faisant cette réduction on ne saurait comprendre pourquoi à côté de 𐰴, employé avec les voyelles *a, i* et *u* (*qa, qy, qu*), on s'est encore servi du signe 𐰸 dans les combinaisons phonétiques *qo, qu,* à moins que cette désignation ne soit motivée par une nuance de son. Pour être conséquent on formait alors 𐰜 *kö kü*, pour répondre au dernier, quoique 𐰚 puisse désigner *kä, ki, kü, ök.* Ce procédé a une certaine ressemblance avec l'écriture cunéiforme de Perse, dans laquelle un signe 𐎣 a la valeur de *ka* et *ki*, un autre 𐎤 = *ku*, et où en général 13 consonnes n'ont qu'un type chacune.

tandis que 9 consonnes en ont chacune tantôt deux, tantôt trois, et les trois voyelles *a i u* une forme chacune. Toutefois on ne peut pas admettre ici une influence de l'écriture cunéiforme.

Une autre singularité de la langue turque c'est la manière dont on y traite les voyelles. Les caractères ᛇ et ᚴ p. ex. sont employés conformément aux exigences de l'harmonie des voyelles, le premier pour désigner *a* et *ä*, le dernier *i* et *y*. Mais en même temps la particularité de l'écriture sémitique, celle d'omettre les voyelles dans l'intérieur des mots, a été étendue même au commencement des mots, de façon que parfois la voyelle *i* et presque toujours les voyelles *a*, *ä* n'y sont pas désignées. Pour représenter les sons *ö*, *ü*, inconnus dans les alphabets araméen et arsacide, on a formé de nouveaux signes d'après le type du son apparanté *i*.

Bien que formé presque directement après les caractères de l'alphabet arsacide, tels qu'ils se montrent dans les inscriptions sur les monnaies, l'alphabet turc se distingue cependant par une grande indépendance et par beaucoup de conséquence dans sa formation. La position verticale, rectiligne est prédominante, de même que la tendance de distinguer nettement les uns des autres par leur forme extérieure les différents types de l'alphabet. Une confusion n'y est guère possible, comme cela arrive souvent dans l'écriture pehlevi ancienne et nouvelle et aussi dans ses devancières encore plus anciennes. Mais cette circonstance, que l'écriture turque a été changée pour devenir plus intelligible et quant à la forme extérieure retouchée de façon à se rapprocher de l'ancienne écriture araméenne, augmente la difficulté de fixer l'époque de sa naissance. Le fait que tous les signes phoniques de l'alphabet araméen y ont été adoptés, pour la plupart d'après les formes qui se trouvent sur les monnaies arsacides, nous renvoie directement à la première moitié du III[e] siècle après J.-C. c. à. d. à la fin de l'empire des Arsacides. Au contraire l'écriture sassanide, qui y succède, diffère déjà sous bien des rapports de l'écri-

ture turque, surtout dans la manière de désigner la lettre caractéristique *r*. D'un autre côté il y a certains signes, comme ceux de *n, nt, i, l*[1], *š* qui nous montrent plus d'analogie avec les anciennes formes des langues égypto-araméenne et nabatéenne. De toutes ces circonstances je tire la conclusion que l'écriture turque ne s'est pas formée précisément de l'écriture arsacide sur les monnaies, mais de la forme de l'alphabet araméen qui pendant les premiers siècles de notre ère était employée presque partout dans le Turkestan. Le caractère généralement antique de l'écriture turque s'explique par le fait, constaté aussi par M. Drouin, que l'écriture araméenne employée pendant les premiers siècles de notre ère au delà du Tigre, était presque pareille à celle dont on se servait huit siècles plus tôt. Plusieurs lettres nous montrent, parfois sous le même roi, toutes les formes successives de l'alphabet araméen, depuis la période babylonienne jusqu'à celle des Sassanides [1]. Dès le troisième siècle cette écriture, répandue partout, a dû subir un changement considérable, ce qui se voit dans l'écriture des monnaies sassanides qui est essentiellement différente de la première.

Mais il y a encore d'autres circonstances qui nous portent à croire que l'écriture turque s'est formée à une époque relativement reculée. La manière remarquable de ponctuer avec deux points, employée déjà bien des siècles avant J.-C. en Grèce, en Asie-Mineure et en Chypre, ne nous fournit aucune indication sous ce rapport [2]. Car cette ponctuation existe non seulement dans les anciennes runes de Suède et de l'Europe centrale après l'époque de l'émigration des peuples [3], mais elle est encore employée bien plus tard dans les lan-

[1] *E. Drouin*, La numismatique araméenne sous les Arsacides et en Mésopotamie. Journ. Asiat. 1889, p. 387.

[2] Comp. *A. Kirchhoff*, Studien z. gesch. griech. Alphabets 4. 1887, p. 4 ss. 21, 140 etc. — *A. Sayce*, Trans Bibl. Archaelogy 1887, p. 137. — *W. Deeche*, Bezzenb. Beitr. VIII, 132.

[3] *G. Stephens*, Runic monuments II, 710 ss., 790 ss., 797 etc.

gues éthiopique et amharique. Ce qui est de plus d'importance c'est que dans les inscriptions de quelques monuments funéraires de l'Iénisseï et aussi dans une inscription de roche, la direction de l'écriture est de gauche à droite et non comme d'ordinaire de droite à gauche. L'inscription de Tshakul n:o IX p. ex., Inscr. de l'Iénis., a trois lignes où l'écriture doit être lue de gauche à droite, puis deux lignes d'une direction opposée. N:o X a trois lignes où l'écriture commence de gauche. Sur le rocher escarpé de Kajabashi N:o XVII il y a quelques lignes écrites de gauche à droite, entre autres la plus longue N:o 5, d'autres sont écrites de droite à gauche. Et chaque fois que l'écriture change ainsi de direction, la position des lettres est aussi retournée, p. ex. IX,2 1 ꟸ ≪ λ ≪ ◖ 1 ⩓ ʃ : ≪ ⊦ ⊬ < ρ ⊦ ≪ ≪ ⫩ ◖ 1 ⩓ ʃ = *inim äčim jyta adyrylu bardymyz jyta*, von meinen jüngeren und älteren brüdern haben wir uns getrennt (Radloff, Alttürk. Inschr., 3 lief. p. 322). Dans les inscriptions de l'Osnatchennaja, n:o XVIII, Inscr. de l'Iéniss., et de l'Atschura, n:o XIX, la position des types n'est pas retournée, il est vrai, mais l'écriture va d'abord de droite à gauche, puis de gauche à droite et ainsi de suite *βουστροφηδὸν*, de sorte que le lecteur est obligé de se tourner pour ne pas voir l'écriture dans une position renversée. Dans le n:o XXIV Tchirkov la première ligne va à droite, renversée pour le spectateur, tandis que les quatres lignes suivantes vont à gauche. Il faut encore ajouter que les épitaphes sont ordinairement gravées entre des lignes spécialement tracées pour l'écriture. Cette manière d'arranger les épitaphes et d'autres inscriptions était sans doute en usage en Grèce et les pays voisins, où elle était venue avec la civilisation grecque. Nous trouvons p. ex. sur une monnaie d'Arsaces XV (Orodes I régnait entre 56—37 av. J.-C.) enécriture grecque) H Ӽ Δ ω 9 O sur une autre de Phraates IV (37—2 av. J.-C.), la première ligne commençant de droite, la deuxième de gauche

) H T A A 9 Π
B A (I Λ Є Y (

c. à. d. Praates basileus [1].

Mais ce changement dans la direction de l'écriture s'aperçoit aussi quelquefois sur le territoire sémitique, justement dans les contrées d'où l'écriture turque a pris son modèle. Nous lisons p. ex. sur une monnaie du roi sassanide Sapor II (309—379 apr. J.-C.) le nom du roi écrit de gauche [2]

XX. [Pehlevi characters]
= *s h p u r*

et sur une autre monnaie du même monarque en caractères différents [3]

XXI. [Pehlevi characters]
= *š u h p u r*

Mais bien que les caractères turcs, à cause de leur forme antique, doivent être considérés comme plus primitifs que les systèmes d'écriture dont nous avons parlé plus haut comme appartenant selon toute probabilité à des peuples turcs, et bien que cette forme s'approche par conséquent de l'alphabet araméen sous les Arsacides, on ne saurait cependant pas expliquer l'espace de temps qui sépare l'époque des Arsacides au III^e^ siècle et les monuments de l'Iénisseï, dont les plus anciens se datent du VII^e^ siècle, d'après ce qu'on a pu constater jusqu'ici. Même en admettant qu'il ait fallu une période d'un siècle pour transformer l'écriture turque de l'état qu'elle montre à l'Iénisseï à celui qu'elle a à l'Orkhon, il nous reste cependant encore un intervalle d'à peu près trois siècles. Il faut donc croire que la forme plus ancienne de l'alphabet araméen, laquelle a servi comme modèle à l'écriture turque dans quelque partie éloignée de Turkestan, y a été employée beaucoup plus longtemps que dans les autres parties de l'empire, ou bien que ladite écriture a été formée et employée plus tôt qu'on ne peut le constater, au moins pour le moment, d'après

[1] *A. de Markoff,* Monnaies arsacides p. 47.

[2] *Mordtmann,* Zur Pehlevi münzkunde. ZDMG. XXIV, 57, n:o 210.

[3] *A. de Markoff,* l. c.

les monuments de l'Iénisseï. Il est à espérer que cette lacune épigraphique sera comblée par de nouvelles trouvailles d'inscriptions. En cas que l'emploi de l'écriture turque remonte jusqu'au III^e^ siècle ou au siècle suivant, il n'est pas impossible d'admettre que les historiens chinois aient voulu parler de cette écriture-là en mentionnant que les Ouigours, les Turcs et les Kirghiz au IV^e^ siècle ont employé une seule et même écriture.

Faute de matériaux il est impossible de décider quelle a été la première tribu turque qui ait développé cette écriture. Il faut cependant se rappeler que les Kirghiz (Hakas) ont demeuré entre l'Ob et l'Iénisseï déjà environ 100 av. J.-C. Pendant l'époque en question, c. à. d. au temps de la dynastie Wei 227—264 apr. J.-C., les Kirghiz blonds (Kien-k'un) ont demeuré comme nomades à l'ouest de Sogdiane. Ils étaient nombreux et pouvaient armer 20,000 hommes en temps de guerre [1]. Plus tard ils entretenaient un commerce d'échange assez considérable avec les Arabes, les Bouchars et d'autres peuples occidentaux, mais déjà avant ce temps ils avaient sans doute un vif commerce avec les Yueh-tchi, qui avaient conquis la Sogdiane env. 170 et la Bactrane env. 130 av. J.-C. Or ces derniers, qui ont regné sur l'Asie centrale plus de cinq cents ans (jusqu'à 400 apr. J.-C.), et qui partout ont adopté la culture des peuples vaincus, sont dépeints comme ressemblant aux Arsacides par rapport aux *moeurs*, aux *marchandises* et aux *monnaies* [2]. Les Kirghiz auraient donc pu emprunter leur système d'écriture tout fait des Indo-Schythes, en cas que ceux-ci l'eussent déjà formé, ou bien ils auraient pu le créer eux-mêmes d'après le modèle de l'alphabet araméen, qui à cette époque-là était encore en usage dans une partie de l'Asie Centrale. Cette question pourrait peut-être se présenter sous un autre jour, si l'on

[1] *W. Schlegel*, Die chines. inschrift.- in Kara-Balgassun. Mém. Soc. Finno-Ougr. IX, 80.

[2] *E. Specht*, Étude sur l'Asie Centrale. Paris 1890, p. 33.

pouvait encore trouver aux Indes de nouvelles inscriptions de la même espèce que M. Senart récemment vient de publier [1]. Car on y retrouve quelques-uns des signes caractéristiques de l'écriture turque, p. ex. ϒ, Ч, Ƴ.

Les Ousoun ou Wousoun étaient un autre peuple turc avec lequel les Kirghiz ont dû être en rapport à cette époque-là. Déjà avant notre ère ils avaient établi leur domicile autour d'Ili, de Balkash et d'Issikul. Au commencement du IV^e^ siècle apr. J.-C. ils avancèrent vers l'ouest et le nord-ouest, une partie à Transoxana, une autre jusqu'à l'Irtisch [2]. Ils possédaient déjà une culture développée.

Mais il faut s'arrêter à ces indications dans l'espoir que de nouveaux matériaux jetteront du jour sur cette question.

[1] *E. Senart*, Notes d'épigraphie indienne. Journ. Asiat. 1894, pl. I.

[2] *Ritter*, Erdkunde II, 432.



TORSTEN G. AMINOFF

VOTJAKIN ÄÄNNE- JA MUOTO-OPIN

LUONNOS

JULKAISSUT

YRJÖ WICHMANN.



Alkulause.

Tarkastaessani toht. TORSTEN G. AMINOFF-vainajan muistiinpanoja votjakin kielestä, huomasin niiden osaksi jo tulleen järjestetyiksi sellaiseen kuntoon, että niitä kannatti painattaa. Vaikka AMINOFF Tiedeseuralle 18 $^{17}/_{IV}$ 79 antamassaan matkakertomuksessa (*Reseberättelse afgifven till Finska Vetenskapssocieteten,* Öfversigt af Finska Vetenskapssoc. Förhandlingar XXI), arveli „täydennysmatkan“ tarpeelliseksi ainestensa lopullista toimittamista varten, oli hänellä luultavasti kuitenkin aikeena julkaista votjakin kielioppi ennen uutta matkaa, ehkä peläten että sellainen hänen kivuloisuutensa tähden joko siirtyisi epämääräiseen tulevaisuuteen tai mahdollisesti kokonaan jäisi tekemättömäksi. Mutta kohtalo ei suonut hänen edes tätäkään aijettansa toteuttaa ja niin jäi hänen kielioppityönsä vaan luonnokseksi, joka tässä melkein semmoisenaan nyt tulee julkisuuteen. Käsikirjoitukseen sinne tänne jätetyt aukkopaikat osoittavat, ettei tekijä vielä ollut ehtinyt aineksiaan täydelleen läpikäydä eikä järjestää. Täydellisin on se osa kielioppikonseptia, jossa käsitellään äänneoppia sekä nominien syntyä ja taivutusta. Verbioppi rajoittuu hajanaisiin muistiinpanoihin, jotka allekirjoittanut vaan on yhteen paikkaan koonnut. Monista aukoistaan huolimatta sisältää kuitenkin tämä luonnos votjakin muoto-opin rungon sekä siksi paljon hyviä ja oikeita äänneopillisia huomioita, että ne sekä oman tieteellisen arvonsa että AMINOFFIN muistonkin tähden ansaitsevat tulla muiden tutkijoiden tiedoksi.

Noudattamani ainejako ja järjestys on pääasiassa AMINOFFIN; hänen stiliseerauksensa olen myös pysyttänyt kaikkialla melkein sanasta sanaan, jotta tekijän käsityskanta siten kaikin puolin säilyisi muuttumattomana. Jonkun sanan olen lisännyt tai jättänyt pois, missä se on ollut esitykselle eduksi. Oikeinkirjoitustavan olen kuitenkin katsonut voivani muuttaa nykyaikaiseksi samoin kuin myöskin olen vaihtanut tekijän käyttämät osaksi vanhentuneet, osaksi hänenkin aikanaan vielä vakaantumattomat kielitieteelliset termit nykyään käytännössä oleviin. Viimemainittujen suhteen mainittakoon, että AMINOFF puheäänellisistä ja puheäänettömistä äänteistä käytti nimityksiä: soiva ja soimaton.

Votjakin kieltä tutki AMINOFF kahdella eri murrealalla, nim. Kazanin kuvernementissa ja Vjatkan kuvernementin Sarapulin piirikunnassa, pitäen tutkimusasemanaan edellisessä *Uḷõn-gurt*in (ven. Село Юмя, noin 120 virstaa Kazanista koilliseen, Mamadyšin piirikunnassa), jälkimäisessä *Jakšur Bödja*n (42 virstaa pohjaseen Iževskin kivääritehtaalta) kylää. Kotimaahan palattuaan oli hänellä tilaisuus jonkunverran tutustua erään Haminan venäläisessä sotaväessä palvelevan ufalaisen votjakin kieleen; tästä ovat hänen muistiinpanonsa kuitenkin sangen niukat. Yllämainitussa Tiedeseuralle antamassaan matkakertomuksessa on AMINOFF m. m. lyhyesti tehnyt selkoa muutamista huomattavimmista tekemistään kielellisistä havainnoista, käsitellen niitä etenkin Kazanin ja Jakšurin (tai niinkuin hän myös jälkimäistä nimittää: Etelä-Vjatkan) murteiden keskinäisen eriäväisyyden kannalta. Tämä olikin ainoa, minkä hän itse ehti matkaltaan saada julkisuuteen. AMINOFFIN kuoleman jälkeen julkaistiin v. 1886 Suomalais-Ugrilaisen Seuran Aikakauskirjassa I ss. 32—55 hänen keräämiänsä kielennäytteitä (1 rukous, 4 laulua, 145 [51 + 94] arvoitusta ja 12 loihtua Kazanin, sekä 36 arvoitusta ja 10 satua Jakšurin murteella), jotka nekin näkyvät olleen viimeistelyä vailla.

Ei voi kylliksi valittaa sitä seikkaa, että tämä epäilemättä aaterikas ja nerokas tutkija temmattiin pois kesken miehuutensa parasta työaikaa, juuri silloin, kun hän oli päässyt tilaisuuteen laveammalla perustalla jatkamaan hyvin aloitettuja tutkimuksiaan. Vainajan muisto velvoittaa meitä selvittämään hänen tieteellistä peruansa, mutta toisen käsi ei tietenkään voi tämäntapaisessa työssä korvata tekijän omaa

kättä. Vaikka nykyään monesti voimme ymmärtää esitetyt asiat tekijän käsityksestä eriävällä tavalla, tulevat kuitenkin itse tosiasiat sekä ansio niiden esille tuomisesta ja itsenäisestä käsittelystä aina säilyttämään arvonsa.

Helsingissä 23 p. huhtikuuta 1896.

Julkaisija.

Oikaisuja.

Siv.	7,	riv.	6	alhaalta	on:	*u* on	lue:	*ụ* on
„	15,	„	8	„	„	*súḷ-*	„	*śuḷ-*
„	17,	„	15	ylhäältä	„	*ďuemńaz*	„	*ďụemńaz*
„	19,	„	16	alhaalta	„	*siod-a?*	„	*śiod-a?*
„	20,	„	2	„	„	*övõl*	„	*övõḷ*
„	23,	„	5	„	„	*ulep*	„	*uḷep*

Äänneoppi.

I. Äänteiden merkitseminen.

1. Votjakin kielen varsinaiset äänteet olen merkinnyt seuraavilla merkeillä: *a, ĕ, e, i, y, ŏ, o, ö, u, u̧, ü; k, g, j, ñ, č, c, dž, dz, š, ž, t, d, s, z, n, p, b, (f), v, w, m, r, ḷ, l.*

2. Näiden äännemerkkien suhteen on muistettava, että *y* on gutturaalinen i (vastaa venäjän ы:tä), *ŏ* taas gutturaalinen õ (tunnettu viron kielestä). *ö* äännetään enemmän supistetulla suulla kuin suomen ö. *w*:llä olen merkinnyt useissa votjakin kielen murteissa tavattavaa englantilaista w:ta vastaavaa äännettä. Eroitus *w*:n ja tavallisen *v*:n välillä on se, että edellistä äännettäessä suu supistuu niin, että huulirako on aivan pieni. *ĕ* on votjakin kielelle omituinen e-äänne, jonka Wiedemann kieliopissaan on merkinnyt ä:llä. Tätä viimeistä äännemerkkiä en ole kuitenkaan tahtonut käyttää, koska siitä voisi syntyä luulo, että tämä puheenaoleva äänne olisi sama kuin suomen ä. ä:tä äännettäessä liikahtaa kieli a-asemastaan vähäisen eteenpäin, niin että kielen kärki kohoaa alahammasrivin tasalle (ja ylemmäskin). Votjakin *ĕ*:tä äännettäessä taas vetäytyy kieli taaksepäin ja kohoaa melkein u:n asemaan. *u̧* on ruotsin u.

ñ on suomensukuisissa kielissä nenä-n:äänne tahi sama kuin ng suomen sanassa h o n g a n. *č* on = tsh, *c* = ts, *š* = sh, *ž* = ranskan j. *č*:n ja *c*:n puheäänelliset vastineet ovat merkityt Castrénin käyttämillä *dž, dz*. *ḷ* on venäjän ja puolan kielistä tunnettu gutturaaliäänne (puolan *ł*). Tavallinen *l* (joka tavataan *i*:n edellä) vaihtelee *ḷ*:n kanssa

e:n edellä, jos muljeerattu konsonantti seuraa, es. *toles*, *toleź*. *f*-äännettä ei tavata muissa, kuin muutamissa myöhemmissä lainasanoissa, es. *funut*, ven. *фунтъ*. Konsonanttien muljeeraus on osoitettu tavallisella ′-merkillään. Muljeerattuina tavataan: *ć*, *dź*, *t́*, *d́*, *ś*, *ź*, *ń*, *ŕ*, *ĺ*.

II. Korko ja sen vaikutus vokaaleihin.

3. Koron suhteen poikkeaa votjakin kieli useimmista muista sukukielistä siten, että pääkorko ei ole alku- vaan lopputavuulla, es. *korká* tupa. Poikkeuksen tekevät seuraavat muodot: 1:o) verbin ja substantiivin monikolliset personapäätteet 1. *my*, 2. *dy*, 3. *zy* ovat korottomat ja lankeaa korko näiden päätteiden edelliselle tavuulle, es. *baštómy* otamme, *baštódy*, *baštózy*; *korkámy* tupamme, *korkády*; 2:o) imperatiivissa on korko aina ensi tavuulla, es. *bášty* ota, mon. *báštë*. Wiedemann mainitsee kieliopissaan § 11 siv. 12 että kieltosana, kun se käy verbin edellä, saa koron. Niin ei kuitenkaan tapahdu Kazanissa ja Jakšurissa[1], vaan siellä kielteisverbissä pääverbin korko on tavallisella (?) paikallaan, es. *ug šoty* en anna, *um šotë* emme anna.

4. Koron asettuminen lopputavuulle näkyy matkaansaattaneen suuria mullistuksia votjakin kielessä. Max Müllerin ja muiden eteväin tiedemiesten mukaan pidetään muun muassa turanilaisuuden tunnusmerkkinä juuritavuun muuttumattomuutta ja vokaalisointua, se on, että päätteiden vokaalien täytyy mukautua juuritavuun vokaalien mukaan eli toisin sanottuna että suomalais-ugrilaisissa kielissä on etenevä eli progressiivinen vokaalisointu. Siinä kehinneessä muodossa, jossa vokaalisointu tavataan suomen, unkarin ja turkin kielissä, on sitä siis pidetty ikivanhana omituisuutena suomalais-ugrilaisella kielialalla. Koska vokaalisointua ei kuitenkaan löydy kaikissa suomalais-ugrilaisissa kielissä, on arveltu sen kadonneen ja on tahdottu osottaa, että siitä löytyy vielä jälkiä useimmissa kielissä. Totta onkin, että vokaalisointu silminnähtävästi ennen vanhaan on löytynyt viron kielessä, jossa koko joukko kielellisiä ilmiöitä on ymmärrettävä ainoastaan vokaalisoinnun kannalta. Kuitenkaan en voi, nojautuen kielifysioloogillisiin ja tosiasiallisiin syihin tulla muuhun päätökseen, kuin että vokaali-

[1] Jakšur Bödja, Sarapulin piirikunnassa (Vjatkan kuv.). Toim. muist.

sointu on myöhemmällä ajalla syntynyt. Kielifysioloogilliselta kannalta ei vokaalisointu ole muuta kuin kulumisilmiö. Itsenäisyytensä menettäneet tavuut saavat muuttua painollisen tavuun vokaalin mukaan. Ei ole luultavaa, että kulumisprosessi, joka on aikain kuluessa alentanut itsenäiset sanat taivutuspäätteiksi, jo silloin kun tuon n. k. turanilaisen heimokunnan eri haarat (suomalais-ugrilaiset, samojeedit, turkkilaiset, mongolit, y. m.) erosivat toisistaan, olisi jo ennen eroa ehtinyt niin kauas, että vokaalisointu olisi voinut syntyä. Suomen kielen vanhimmassa sanavarastossa löytyy useampia poikkeuksia vokaalisoinnusta, es. enä, eno.

5. Vaikka vokaalisointua suomalaisessa ja unkarilaisessa käsityksessä ei löydy votjakin kielessä, ilmaantuu siinä kuitenkin ilmiöitä, jotka mielestämme osoittavat, että vokaalisointu on myöhempää perijuurta, että se on äänifysioloogillinen ilmiö samaa laatua kuin tuo arjalaisten ihaeltu fleksiooni ja että vokaalisoinnun suuntaan vaikuttaa korko. Vokaalisointu on suomen ja unkarin kielissä, jotka molemmat panevat jyrkän koron alkutavuulle, progressiivinen, s. o. korollisen alkutavuun vokaali määrää seuraavainkin vokaalien luonteen. Votjakin kielessä taas vaikuttaa korollinen lopputavuu muodostavasti alkutavuuseen.

Tämmöinen vaikutus on huomattava semminkin Kazanin murteessa. Siinä löytyy, paitsi tavallista syvää *u*:ta (suomen u) myöskin *u̦*, joka syntyy tavallisesta *u*:sta kun sen perästä välittömästi seuraa *i* tahi *e*; niin syntyy es. vartalosta *l̦u*- (gutturaali-l ja syvä u) imperf. 3 p. *lu̦iz* (tavallinen l ja ruotsin u), vart:sta *šu*- sano-, *šu̦iz*, *šu̦em*. *u̦* on tässä silminnähtävästi syntynyt siten, että u:ta lausuttaessa kielelle jo ennakolta on annettu i:n, e:n asema, s. o. että kieli on ulotettu eteenpäin lähemmäs hammasriviä. Edelleen tavataan mainitussa murteessa *u̦* muutamissa sanavartaloissa, niinkuin *mu̦š* mehiläinen, *u̦r* rähmä, *tu̦š* parta, *tu̦s* kuva, *bu̦s* henki, usva, *ku̦r* suru, häpeä, *ku̦s* vyötärö. Muutamat näistä ovat tatarilaisia lainasanoja mutta toisista on, niinkuin sukukieliin vertaamalla tulee näkyviin, *i* t. *e* kadonnut. Semmoinen on es. *mu̦š*, suom. mehi.

Lopputavuun vaikutus edelliseen tavuuseen ilmaantuu myös sananmuodossa *val̦l̦ań* (< * *vyl̦-l̦ań*) ylähä'.

III. Vokaalit.

A. Vokaaleista yleensä.

6. Votjakin kielen vokaaleista ovat *a, i, y, u, o* yleisimmät ja tavattavat sanojen sekä alku- että loppuäänteinä; *e*:tä ei tavata koskaan sanan loppuäänteenä; *ė*:tä ei koskaan sanan vartalossa, vaan ainoastaan loppuäänteenä. Harvinaisempia ja nähtävästi myöhempinä aikoina syntyneitä ovat *ō, ö, ü* ja *y*, jonka viimemainitun olen tavannutkin ainoastaan Kazanin murteessa sisä-äänteenä. *ö* tavataan kaikissa murteissa alku- ja sisätavuissa, mutta loppuäänteenä ainoastaan muutamissa yksitavuisissa vartaloissa, es. *kö* kivi. Kazanin murteessa kuulee puhtaan *ö*:n asemesta usein *öü*:n. *ō* on Kazanin murteessa kyllä yleinen, mutta edustaa siinä Vjatkan *y*:tä, jota ei löydy ensinkään sen paikkakunnan puheeessa. Itsenäisenä *y*:n rinnalla tavataan *ō* Wiedemannin sanakirjan [1] mukaan seuraavissa sanoissa: *bōn* mutta, *dōdy* reki, *kō* kivi, *kōj* kyy, *mōrden* hädin tuskin, *ōl'* raaka, tuore, *ōs* ovi, *pōj* povi, *pōjalo* petän, *pōlti* kautta, *pōnna* tähden, *pōś* lämmin, kuuma, *pōšto* keitän, *pōź* rukkanen, *tōl* tuuli, *vōj* voi, *vōś* uhri, *vōt* unennäkö, *vōzy* lähelle, ynnä muutamissa näiden sanojen johdannaisissa. Jakšurissa kuului tämä gutturaali-*ō* selvästi sanoissa: *kōlo* olen yötä, *pōi* otus, *tōl* tuuli, *pōšto* keitän, *vōi* voi. Näistä esimerkeistä näkyy, että *ō* tavataan huulikonsonanttien *p*:n, *v*:n ja *b*:n perästä tai *l*:n edellä. Koska huuliartikulatsiooni votjakin kielessä on erinomaisen voimakas, saa huulikonsonanttien perästä seuraava *ö* syvemmän äänen. Niin tapahtuu myöskin kovan gutturaali-*l*:n seuratessa. Näyttää siis kuin *ō*-äänne votjakissa ei olisikaan muuta kuin muodostus *ö*:stä, jolla jo onkin syvempi ääni kuin es. suomen ö:llä. Niin on myöskin Castrénin mukaan ö:n laita syrjääninkin kielessä.

7. Myöhemmin syntyneiden vokaalien joukkoon on luettava *ü*-äänne. Tätä äännettä ei löydy ollenkaan syrjäänin kielessä ja hyvin harvinainen se on votjakin kielessäkin yleensä. Wiedemannin sanakirjassa [1] tavataan tämä äänne ainoastaan sanoissa *dźüci* kettu (sivumuotona yleisemmälle *dzici*), *küjky* (tatar.) murhe, *küjń* kolme, *küjńan*

[1] Tarkoitetaan 1851 vuoden votj. kielioppiin liitettyä votjakkilaista sanaluetteloa. Toim. muist.

vasikka, *kün* kylmä, *üj* yö, *üśo* putoan, ynnä johdannaisissa näistä sanoista.

Epäilemättä eivät kaikki murteet näissäkään sanoissa käytä *ü*:tä, sillä es. Jakšurissa sanotaan *kuńan* ja, mikä on merkillisempi, myöskin *u͜i* eikä *ü͜i*. Jo näistäkin sanoista selvenee meille *ü*:n syntymisen syy. *u*:ta seuraava *i* tahi muljeerattu konsonantti on vaikuttanut *u*:n muuttumisen *ü*:ksi; se on tietysti luonnollisella tavalla syntynyt siten, että *u*:ta lausuttaessa kieli jo ennakolta on ulotettu *i*-asemaansa. Että todellakin niin on tapahtunut näkyy Kazanin ja Ufan murteista. Edellisessä muuttuu usein ja viimemainitussa säännöllisesti *u ü*:ksi kun seuraa muljeerattu konsonantti, es. Kaz. *küź*, Vj. *kuź* pitkä; Kaz. *tü͜i*, Vj. *tu͜i* tuohi; Uf. *küźo*, Vj. *kuźo* isäntä. Jotensakin varmana voi pitää, ettei *ü*:tä ole löytynyt suomalais-ugrilaisessa alkukielessä.

Samalla lailla muuttuu joskus *o* seuraavan *e*:n t. *ë*:n vaikutuksesta *ö*:ksi, es. Jakšurissa *söberë* < *so-berë* sen perästä, Ufassa *östë* < *ostë*[1].

8. Pitkiä vokaaleja ei löydy votjakin kielessä. Yksitavuisten sanain loppuvokaali kuuluu kuitenkin pitkältä nominatiivissa, jos sana lausutaan yksinänsä tahi jos se lopettaa lauseen, es. *pū* puu, mutta *pu korany*, *pī* poika, mutta *piez*.

9. Diftongit ovat seuraavat: *a͜u*, *o͜u*, *a͜i* *e͜i*, *o͜i*, *ö͜i* *õ͜i*, *y͜i*, *u͜i*, *ü͜i*. Ne ovat kaikki kaksikorkoisia (zwei-gipflich), s. o. ensimäisellä vokaalilla on paino.

B. Vokaalien vaihteleminen eri murteissa.

10. Votjakin kieli rakastaa gutturaaliäänteitä. Vielä nytkin anastaa semminkin *y* (*õ*) yhä enemmän alaa itselleen. Kazanin murteessa tavataan monessa sanassa *õ u*:n asemesta, es. Kaz. *nõnal̦*, Vj. *nunal̦* päivä, Kaz. *põnõ*, Vj. *punu* peni.

Sekä Kazanin että Jakšurin murteessa tavataan edelleen *y* (*õ*) *i*:n asemesta useissa sanoissa, es. *ćyń*, Wied. *cin* savu; *ćyrdo*, W. *cirdo* luen; *džyńy*, W. *dshińy* puoli; *yrgon*, W. *irgon* kupari; *ybo*, W. *ibo* ammun.

---

[1]) Vrt. edellä siv. 9, mom. 5. Toim. muist.

õ vaihtelee myös *e*:n kanssa, es. Kaz. *ćõrektjalo*, Wied. *ćerekjalo* huudan. Taivutus- ja johtopäätteissä vaihtelee *y* (*õ*) *i*:n ja *e*:n kanssa ei ainoastaan eri murteissa, vaan myöskin samalla murrealalla. Säännöllisin on tässä suhteessa Kazanin murre, jossa on aina säännöllisesti *i* 1:o) kun päätteen konsonantti on *ś*, siis I:ssä verbinominissa, es. *śotiś* antava (eikä *śotõś*) sekä elatiivissa, es. *kariś* kaupungista (eikä *karõś*). Samaa sääntöä seuraa myöskin Jakšurin murre; joskus tavataan siinä kuitenkin elatiivissa pääte *-yś*; 2:o) verbin johtopäätteessä *-iśko* (ei *-yśko*), es. *śotiśko* annan; 3:o) imperfektissä, es. *kariz* teki (eikä *karyz*).

Wiedemannin sanaluettelosta sekä myöskin v. 1847 Kazanissa painetusta Mateuksen evankeliumista päättäen näkyy Vjatkan murteissa vallitsevan se sääntö, että vokaalin ja muljeeratun konsonantin sekä *ź*:n perästä seuraa *i* eikä *y*, es. *adźiny* nähdä. Tätä sääntöä en ole tavannut tutkimissani murteissa, joissa *y* seuraa muljeeratunkin konsonantin perästä, es. *adźyny*.

Vielä säännöttömämpi on *y*:n astuminen *e*:n (*ë*:n) sijaan illatiivissa (*y* = *ë*) sekä instrumentaalissa (*yn* = *en*) sekä myöskin 1 (*y* = *ë*) ja 3 p:n (*yz* = *ez*) omistusliitännäisissä. Kazanin murteessa on näissä päätteissä *y* (*õ*) harvinaisempi kuin Vjatkan murteiden alalla. Enimmiten näkyy *y* (*õ*):n ilmaantuminen riippuvan vartalon loppukonsonantista ja sen edellisistä vokaaleista. Niinpä seuraa sekä Kazanin että Jakšurin murteessa *y* (*õ*) yksitavuisissa vartaloissa aina kun vartalovokaali on *y* (*õ*) ja sitä seuraa loppukonsonanttina *l̦*, es. *nyl̦* neito, *nyl̦y* (eikä *nyl̦ë*) neitoni, illat. *nyl̦y*; *tyl̦y* tuleen, *kyl̦y* kieleen. Samoin tavataan *y* (*õ*) enimmiten myöskin kun vartalon *y* (*õ*):tä seuraa joku konsonanteista *r*, *n*, *d*, *t*, es. sanoissa *tyr* täysi, *jyr* pää, *vyn* nuorempi veli, *pyd* jalka, *vyt* veto, joskus myöskin *ž*:n seuratessa, es. *byž* vene, *byžyd* t. *byžed* veneesi. Kahden konsonantin perästä seuraa enimmiten *y*, es. *ńul̦es*(*k*-) metsä, illat. *ńul̦esky*; *śul̦em* sydän, *śul̦my* sydämeni; *kus*(*k*-) vyötärö, *kusky* vyötäröni; *śiń*(*m*-) silmä, *śińmy* silmäni. Samoin myöskin monikon *jos* (*os*)- päätteen perästä. Yleisesti käytetään *y* (*õ*):tä edelleen muutamissa yksityisissä sanoissa, es. *vir* veri, *tus* muoto, *sui* käsi (instr. *sujyn* kädellä, mutta *śujen* savella).

11. Eri murteissa vaihtelevat usein vokaalit *e* ja *ö*, es. *bedeno* Wied., *bödʼono* Kaz. ruisriäkkä; *beťak* W., *böťak* Jakš. naapuri; *edjalo*

W., *ödjalo* Jakš. tahdon; *jel* W., *d'öl* Kaz. maito; *keńa* W., *köńa* Kaz. paljoko; *ketsche* W., *köče* Jakš. millainen; *meľa* W., *möľa* rinta. Useimmissa näistä sanoista seuraa siis e:tä muljeerattu konsonantti tahi *j*. Toisissa sanoissa on päinvastoin Wiedemannilla ö, Kazanissa ja Jakšurissa *e*, es. *börä* Wied., *berë* Kaz. perään.

12. *a*:n ja *o*:n vaihtelua tavataan sanassa *azveś* Wied., *ozveś* Kaz. hopea; sanassa *bõn* Wied., *bon* Jakš. mutta, vaihtelee *o õ*:n kanssa.

13. Edellisestä esityksestä tulee näkyviin, että votjakin kielessä, niinkuin yleisesti koko permiläisessä kieliryhmässä, vallitsee taipumus gutturaalivokaalien käyttämiseen.

Niinpä suomen kielen a:ta vastaa vähillä poikkeuksilla votjakin kielen *u*, es. *ul* ala, *bur* *para, *mu* maa, *ujo* ajan, *vuž* vanha, *mus* maksa, *śur* sarvi, *juko* ja(k)an, *ud-* anta-.

Suomen ä:tä (ehkä myöskin alkuperäinen a) vastaa votj. *u*, es. *puš* pähkinä.

Suomen u:ta vastaa votj. *u*, es. *puno* punon, *pu* puu, *tui* tuohi, *puro* puren.

Suomen y:tä vastaa votj. *u* es. sanoissa *suto* sytytän, *ju* jyvä.

Suomen a:ta vastaa votj. *y*, es. *vyjo* vajoan. Samoin lapin a:ta, es. *nyd* varsi, lap. nad, nadda (unk. nyel, vog. näl, ostj. nal, mordv. ned).

Suomen e:tä vastaa votj. *y* es. *myno* menen.

" ie:tä " " " " *lym* liemi.

" u:ta " " " " *lymy* lumi, *yž* uuhi, *ly* luu, *kyz* kuusi, *kym-* kumo-.

Suomen y:tä vastaa votj. *y*, es. *gyžy* kynsi.

C. Vokaalien muuttumiset.

14. Sanain yhdistyksissä muuttuu usein liittojäsenten vokaali. Nämät vokaalinmuuttumiset ovat hyvin tavalliset Kazanin murteessa, mutta muutamia tavataan muillakin murrealoilla. Yleisimmät ovat

1:o) *u*:n muuttuminen *o*:ksi, es. *murt* ihminen, *ud-mort* votjaakki; *dur* ääri, *mu-dor* pyhä nurkka kodassa (oik. maan-ääri), *mus-tor* rinta;

muľy marja, *tyk*(? *typ*)-*moľi* tammen terho, *puš-moľi* pähkinä; *ui* yö, *kyktoi* kaksi vuorokautta, *küińmoi* kolme vuorokautta;

2:o) *u*:n muuttuminen *y* (*ǒ*):ksi; niin tapahtuu Kazanin murteessa sanassa *pū*, kun se on yhdistetyn sanan jälkiosana, *pipǒ* < *pi-pū* haapa, *kišpǒ* koivu, *ńǒlpǒ* abies pichta, *šörpǒ* sälö, *puppǒ* kolottu niinipuu; *puz* muna, *kurek-pǒz* Kaz. kananmuna;

3:o) *u*:n muuttuminen *a*:ksi, es. *puš* pähkinä, *paš-pū* pähkinäpuu;

4:o) *ö*:n muuttumien *o*:ksi, es. *kö̈* kivi, *vu-ko* mylly (oik. vesikivi), jossa sanassa siis jälkitavuun vokaali on mukautunut alkutavuun vokaalin mukaan;

5:o) *o*:n muuttuminen *y* (*ǒ*):ksi, es. *šor* keski, *ļǒm-šǒr* Kaz. puolipäiväinen;

6:o) *y*:n muuttuminen *u*:ksi, es. *ļym* liemi, *ļum-šor* Jakš. puolipäiväinen; *ļum-byt* Jakš. koko päivä;

7:o) *a*:n muuttuminen *y*:ksi kielteissanassa *nino-myr* pro *nino-mar*.

15. Juurivokaali muuttuu myös joskus johdoksissa, es. *gery* aura, *gyro* kynnän; *kiľo* jään, *keľto* jätän; *kujaļo* heitän, *küjet* Kaz. tade.

16. Sanain taipuessa ovat huomattavat seuraavat vokaalimuutokset:

1:o) loppuvokaali *y* (*ǒ*) muuttuu vokaalisten päätteiden edellä *i*:ksi, joka saa peräänsä *j*:n, es. *busy* vainio, ill. *busijë*, instr. *busijen;*

2:o) *i*:hin päättyvät diftongit hajoavat vokaalisten päätteiden edellä siten, että *i* muuttuu *j*:ksi, es. *eksei* ruhtinas, *eksejë* ruhtinaani;

3:o) *y* muuttuu Jakšurissa *i*:ksi liitännäisadverbin *in* (lyhennetty täydellisestä *ini*) edellä, es. *araļozi-in* pro *araļozy-in,* he leikkaavat jo;

4:o) *a* muuttuu Jakšurissa illatiivin ja instruktiivin *e*:n (*ë*:n) edellä *e*:ksi, es. *taba* paistinpannu, ill. *tabeë*, instr. *tabeen;*

5:o) *o* muuttuu Jakšurissa *e*:n edellä *u*:ksi, es. *pudo* karja, yks. 3 p. suff.:lla *puduez; ļuļo* elävä, *ļuļuez.*

D. Vokaalien heitto.

17. Niinkuin ylempänä mainittiin pidetään turanilaisuuden tuntomerkkinä myöskin juuritavuun muuttumattomuutta. Mutta sekin näkyy riippuvan korosta. Votjakin kielestä on murteittain useista sanoista kadonnut korottoman juuritavuun vokaali, es. *sļaļ* ja *syļaļ* suola,

skaļ ja *iskaļ* lehmä, *naļ* ja *nynaļ* päivä, *aranty* ja *aran-inty* leikkuupaikka, *drinći* ja *durinći* ampiainen, *skë* ja *iskë* sillä, siis, *kryž* ja *kyryž* käyrä, *prak* ja *pyrak* ainiaan, *rom* ja *urom* ystävä, *rod* ja *urod* paha.

18. Sanayhdistyksissä katoaa kahdesta yhteensattuvasta *a*:sta toinen, es. *korkaź* pro *korka-aź* tuvan etehinen, *gidkaź* pro *gidka-aź* piha.

19. *y* (*õ*) jätetään usein, semminkin Vjatkan murteissa, pois useissa verbin taivutusmuodoissa. Kazanin murre säilyttää kuitenkin enimmiten vokaalin. *y* (*õ*) katoaa imperatiivin yks. 2 p:sta, kielteisen konjugatsioonin preesensistä ja imperfektistä sekä verbipäätteiden *-ny*, *-sa*, *-tek* edeltä

1:o) yhden konsonantin tahi vokaalin perästä, es. *kut* pidä, Kaz. *kutõ; ug śot* en anna, Kaz. *ug śotõ; öi śot* en antanut, Kaz. *öi śotõ; karny* tehdä pro *karyny*, *karsa* tehden pro *karysa*, *kartek* tekemättä pro *karytek*. Verbipäätteiden edeltä ei *y* kuitenkaan katoa monitavuisissa, es. *dyšetyny* opettaa, *binjaļtyny* kietoa, kääriä;

2:o) kahden konsonantin perästä muutamissa yksityisissä sanoissa, es. *ļyk* t. *ļykty* tule, *vand* t. *vandy* leikkaa, *baśt* t. *baśty* ota, *börtsa* t. *bördysa* itkien.

Vokaalin perästä katoaa *y* vielä verbipäätteiden *-mon*, *-toś* edeltä, es. *śimon* pro *śiymon* syötävä, *jumon* pro *juymon* juotava, *vutoś* pro *vuytoś* tulemiseen saakka.

Näiden lyhennettyjen muotojen ohessa käytetään myöskin täydellisiä.

20. Vokaali katoaa usein kahden konsonantin välistä (joista toinen on *m*, *n*, *ļ*, *r* tahi *s*) tavuusta, joka taivutus- tahi johtopäätteen liittymällä on menettänyt korkonsa, es. *śuļem* sydän, iness. *śúļmyn*, *gubyr* kyttyrä, *gubres* kyttyräselkäinen, *gudri* t. *gudyri* ukkonen, *kutško* t. *kutiško* pidän.

21. Vokaaliabsorptsiooni eli vokaalin katoaminen ja läheisen konsonantin muuttuminen sonantiksi on jotensakin yleinen ilmiö Kazanin murteessa ja tapahtuu, merkillistä kyllä, korollisessakin tavuussa, es. *gondr̥* pro *gondyr* karhu, *tļ̥* pro *tyļ* tuli, *kšno* pro *kyšno* vaimo, joissa esimerkeissä r, l ja š ovat sonantteja.

IV. Konsonantit.

A. Konsonanteista yleensä.

22. Alkuäänteinä tavataan votjakin kielessä kaikki sen muut konsonantit paitsi *r* ja *ñ*, jotka eivät koskaan ala sanaa. Votjakin kielen läheisessä sukulaisessa, syrjäänissä, tavataan sitävastoin kyllä *r* alkuäänteenä ja sitä vastaa silloin votjakissa *dź, dž*, es. syrj. rucj, vulpes Castr., votj. *dźući;* syrj. rok puls ibid., votj. *džuk,* syrj. ryt, vesper ibid., votj. *džyt;* syrj. regyt pikainen, votj. *džog* heti. Votjakin kieli on siis alkukonsonanttien suhteen suomen kieleen verraten nuoremmalla kannalla, koska myöskin puheäänelliset klusiilit b, d, g esiintyvät sanan alussa. Kuitenkin ovat vielä puheäänettömät klusiilit p, t, k enimmiten pidättäneet paikkansa; puheäänellisillä alkavien sanain luku on verrannollisesti vähäinen. Jos lähemmin tarkastamme näillä viimemainituilla alkavia sanoja votjakissa, niin huomaamme, että niiden seassa on koko joukko vieraskielisiä lainasanoja. Löytyy kuitenkin sellaisiakin joilla on vastineensa muissakin suomalais-ugrilaisissa kielissä; mainitsemme tässä muutamia suomesta: *bad́*, suom. paju, *bord* parras(?), *ber* perä, *bur* *para; *diń* t. *diñ* tyvi, *dil̓dy* sylki, *gužem* kesä, *gyžy* kynsi, *gyr* kyynär-, *gozy* köysi (vart. köyte-).

23. Suomalais-ugrilaisissa kielissä vallitseva sääntö, ettei sana ala useammalla kuin yhdellä konsonantilla, on vielä yleinen votjakissa, vaikka eri murteissa jo ilmaantuu koko joukko sanoja, jotka, sittenkuin alkutavuun konsonantti on kadonnut, alkavat kahdella konsonantilla. Semmoisia sanan alussa tavattavia konsonanttiyhdistyksiä ovat: *dr, gn, kń, kr, pl̥, pr, sl̥, śk* ja *tr*, es. *drinći* (< *durinći*) ampiainen, *gnek* (< *gynek*) ainoastaan, *kńaga* kirja (ven. книга), *kryž* (< *kyryž*) väärä, *pl̥al̥o* (Wied. *pl̥ato?*) (< *pyl̥al̥o*) uin, *prak* (< *pyrak*) aina, *sl̥al̥* (< *syl̥al̥*) suola, *śkabyn* (< *iśkabyn*) ystävä, *tros* (< *tyros*) täysi.

24. Muljeeratuista konsonanteista tavataan sanan alussa *ć, d́* (Kaz.), *l̓, ń, ŕ* (lainasanoissa, es. *ŕeza* valmis, tat. riza), *ś, t́*.

25. Tavuissa edempänä ensimäistä tavataan sekä alku- että loppuäänteinä kaikki muut votjakin kielen konsonantit (myöskin *r, ñ* ja muljeeratut konsonantit) paitsi *v*, jota ei tavata loppuäänteenä, ja *w*, jota käytetään ainoastaan sanan alussa. Useampia konsonantteja

ei votjakin kieli yleensä rakasta enemmän kuin suomikaan sanan lopussa. Tässä asemassa tavattavat konsonanttiyhdistykset ovat *rd*, *rt*, *rs*, es. *burd* siipi, *gurt* kylä, *ćyrs* hapan.

B. Konsonanttien vaihteleminen eri murteissa.

26. Tämän suhteen on huomattava että Kazanin murteissa *j*:n asemesta alkutavuussa on *ď*, es. Vj. *ju* vilja, *jeto* kosketan, *jyr* pää; Kaz. *ďu*, *ďeto*, *ďör*. Koska sama ääntämistapa myöskin löytyy tatarien keskellä asuvilla Ufan votjakeilla, näyttää melkein siltä kuin tatarien kieli olisi tässä suhteessa vaikuttanut mainittuihin votjakin murteisiin. Sisätavuun alussa muuttuu *j* *ť*:ksi *k*:n perästä, es. Vj. *dukja* metso, *takja* patalakin tapainen tyttöjen myssy, *ćerekjalo* huudan; Kaz. *dukťa*, *takťa*, *ćörekťalo*. *m*:n ja *n*:n perästä muuttuu *j* *ń*:ksi, es. Vj. *emjalo* parannan lääkkeellä, Kaz. *emńalo*. Tämän säännön mukaan saa siis Kazanin murteessa II:n verbinominin adverbiaali päätteen *-ńa*, es. *võremńaz* (< *võremjaz*) kun hän on heilunut, *ďuemńaz* (< *juemjaz*) hänen juodessaan.

27. Jakšurin murteessa vaihtelevat monessa sanassa, ei kuitenkaan alkuäänteinä, *ďź* ja *ź*, *dž* ja *ž*, es. *kuďźo* ja *kuźo* isäntä, *kiďźo*, *kiźo* kylvän, *voďźo*, *voźo* säilytän, *oďźy*, *oźy* niin, *kyďźy*, *kyźy* kuinka, *taďźy*, *taźy* näin, *udž*, *už* työ, *vydžy*, *vyžy* juuri. Näitä sanoja verraten syrjäänin kielen permjakin murteen vastaaviin muotoihin huomaamme, että *ďź* ja *dž* nähtävästi ovat vanhemmat, es. votjJakš. *kyďźy*, *kiďźo*, *udž*, syrjPermj. kydź t. kydzi, ködźa, udž.

28. *ṅ* ei löydy Jakšurin murteessa ja evankeliuminkäännöksistä päättäen näyttää se puuttuvan myöskin monesta muusta Vjatkan murteesta. Kazanin murteen *ṅ*:ää vastaa Jakšurissa 1:o) *m*, es. Kaz. *baṅ* kasvot, *puṅ* pää, Jakš. *bam*, *pum*; 2:o) *n*, es. Kaz. *ćõṅ* savu, *čaṅa* naakka, *džyṅy* puoli, Jakš. *čyn*, *čana*, *džyny*; 3:o) *ń*, es. sanoissa *diṅë* kotia, *keṅeš* neuvosto, *eṅer* satula, siis semmoisissa sanoissa, joissa *ṅ*:n edellä on *i* tahi *e*.

29. Koska *ṅ*-äänne ei ole tavallinen suomalais-ugrilaisissa kielissä, paitsi k (g):n edellä, arvelee Wiedemann sen tulleen yleisemmäksi votjakin kielessä läheisen tatarin kielen vaikutuksesta. Tätä arvelua vahvistaakin mielestämme se seikka, että *ṅ* löytyy itsenäisenä votjakin

kielen eteläalueella ja että sitä ei löydy sen lähimmässä sukukielessä, syrjäänissä, joka osottaa tässä suhteessa yhtäläisyyttä Vjatkan pohjaismurteiden kanssa, es. votjJakš. *pum, din,* syrj. pom, djin.

30. Yksityisissä vartaloissa vastaa Vjatkan *čk*:ta *šk* Kazanin murteessa, jolla siis tässäkin suhteessa on sääntönä, ettei tavuu pääty kahteen konsonanttiin (*č* = *tš*) es. Vj. *ḷučkaḷo,* Kaz. *ḷuškaḷo* varastan, Vj. *pučkyn,* Kaz. *puškyn* sisässä, Vj. *wačkaḷa,* Kaz. *vaškaḷa* muinoinen. Näistä muodoista on tietysti *čk* vanhempi, niinkuin syrjäänin kieli osottaa, es. votj. *pučkyn,* syrj. pyčkyn.

Myöskin alkuäänteenä tavataan Kazanin murteessa *č*:n asemesta muutamissa sanoissa *š*, es. Vj. *čap,* Kaz. *šap* sangen.

31. Kun verbipäätteestä *-iško i* on kadonnut, pidättävät muutamat Vjatkan murteet siten syntyvät konsonanttiyhdistykset *tšk, dšk,* jota vastoin Kazanin murre supistaa ne *šk*:ksi, es. Vj. *kutiško, kutško,* Kaz. *kuško* pitelen, Vj. *adźiško, adźško,* Kaz. *aško* näen. Samasta syystä muuttuu *ć* sanassa *dźeć š*:ksi kun konsonantti seuraa, es. *dźeš ḷu!* voi hyvin!

32. *d* on kadonnut *i*:n edeltä Kazanin murteessa sanassa *ka'ik,* Vj. *kad́ik* (*kad́* kaltainen + vahvistuspartikkeli *-ik*), Jakšurissa sanassa *ma'iško* (< *mad́iško*) kerron.

33. *ľ* vastaa Kazanin murteessa 1:o) Vjatkan *i*:tä sanassa *paľmo,* Vj. *paimo* kummastelen; 2:o) *j*:tä sanoissa *ľag,* Vj. *jag* kangas, *ľugöt,* Vj. *jugyt* valoisa, *ľuko,* Vj. *juko* ja'an.

Sanasti *aľi* nyt, katoaa usein Jakšurissa *ľ*: *aľi,* Jakš. *a'i.*

34. Kazanin sanassa *naḷpaḷo,* Vj. *maḷpaḷo* mietin, vastaa *n* Vjatkan *m*:ää. Päinvastoin Kaz. *turöm,* Vj. *turyn* heinä (syrj. turyn).

35. Sanassa Kaz. *peńmyt,* Vj. *peimyt* pimeä, vastaa Kazanin *ń*:ää Vjatkan *i*.

36. *b* ja *v* vaihtelevat murteittain, es. Kaz. *borsaḷo,* Vj. *vorsaḷo* suljen, Kaz. *škabyn,* Vj. *iškavyn* ystävä.

C. Konsonanttien muuttumiset.

37. Tärkein votjakin kielen konsonanttien muuttumissääntö on se, että puheäänelliset konsonantit *b, d, g, z, ž* muuttuvat puheäänet-

tömien konsonanttien *p, t, k, s, ś*:n vieressä vastaaviksi puheäänettömiksi, es. *börtsa* pro *bördysa, pytsaz* pro *pydesaz*.

Puheäänellisillä konsonanteilla alkavilla päätteillä on siis kaksi muotoa, riippuen siitä millaista äännettä ne seuraavat. Semmoisia kaksimuotoisia päätteitä ovat es. yks. ja mon. 2:n ja 3:n personan omistusliitännäiset akkusatiivissa: *dë* t. *të, zë* t. *së*, ja *des* t. *tes, zes* t. *ses*, es. *muš* mehiläinen, *muštë* mehiläistäsi; *tyros* täysi, *tyrossë* täyttänsä.

38. Sanayhdistyksissä on eri sanoihin kuuluvain, yhteensattuvain konsonanttien vaikutus toisiinsa harvinaisempi, mutta on semminkin Kazanin murteessa huomattava silloin kun molemmat yhtyvät sanat ovat yksitavuisia, es. *mus-tor* (*mus* + *dor*) rinta, *ḷut-čöž* (*ḷud* + *čöž*) villisorsa, *kut-kozõ* (*kut* + *gozõ*) virsunrihma, *śöt-tö* (*śöd* + *tö*) musta järvi. Tämmöiset eri sanoihin kuuluvat konsonanttien muutokset ovat huomattavat pikaisessa puheessa. Muuten pitävät votjakit yleensä puhuessaan eri tavuut erillään toisistaan.

39. Loppuäänteenä tavataan Kazanissa *t* yksikön 2:n personan omistusliitännäisenä ja verbin personapäätteenä, es. *pöśtiśkot* paistat, *vaḷet* hevosesi. Tämä *t* muuttuu *d*:ksi vokaalilla alkavan liitännäispartikkelin ja joskus myös seuraavan vokaalilla alkavan sanan edellä, es. *śiot* syöt, *siod-a?* syötkö?, *užaśkot* teet työtä, *užaśkod agai* teet työtä, veli. Samassa murteessa tavataan vokaalin edellä puheäänelliseksi muuttuva puheäänetön konsonantti vielä loppuäänteenä muutamissa yksityisissä, enimmiten yksitavuisissa sanoissa, es. *ok, odik* yksi, liitännäisen kanssa *ogez, odigez; nõt* varsi, instr. *nõden; põt* jalka instr. *põden*.

40. *j* muuttuu *i*:ksi ja muodostaa edellisen vokaalin kanssa diftongin kun *j*:n perästä vokaali on kadonnut, es. *ujo* ajan, inf. *uiny; vajo* tuon, *vainy*.

41. Monikon päätteestä *-jos* on *j* kadonnut monessa murteessa yksityisistä vartaloista sekä myös vokaalin perästä, es. *pi* poika, mon. *pios; pu* puu, mon. *puos; papa* lintu, mon. *papaos*.

42. *j* ilmaantuu vokaaliin päättyvissä nominivartaloissa vartalon loppuvokaalin jo päätteen väliin, es. *inty* paikka, illat. *intijy*.

43. *ḷ* katoaa *aḷo*-päätteisistä verbeistä, kun *ḷ*:n perästä seuraa joku vokaaleista *ĕ, i, y, o*, es. prees. *veraḷo* sanon, mutta 3 p. *vera*

sanoo (eikä * *veraļë*) impf. *verai* sanoin, (eikä * *verali*), inf. *verany* sanoa (eikä * *veraļyny*), IV verbinomini *veran* (eikä * *veraļon*). Niinkuin näistä esimerkeistä näkyy, katoaa *ļ*:n perässä seisova vokaalikin paitsi *i*, joka liittyy *a*:n kanssa diftongiksi.

D. Konsonanttien heitto.

44. Yleisenä sääntönä konsonantinheitosta sanan lopusta on se, että jälkimäinen konsonantti kahdesta katoaa. Alkuperäinen kadonnut konsonantti tuleekin taivuttaessa esille, kun sitä seuraa vokaalinen pääte. Semmoisia nominatiivissa loppukonsonanttinsa kadottaneita vartaloita ovat *iń* taivas, jumala, vart. *ińm-*; *śin* silmä, vart. *śinm-*; *küiń* kolme, vart. *küińm-*; *un* uni, vart. *unm-*; *jun* voima, vart. *junm-*; *paś* auki, vart. *paśk-*;

45. Loppu-*k* näkyy kadonneen 1:o) johtopäätteestä *-es*, es. *pyd* jalka, *pydes* pohja, iness. *pydeskyn*; *ar* vuosi, *ares* vuotinen, iness. *areskyn*; 2:o) yksityisistä sanoista, niinkuin *puš* sisus, illat. *puškë*; *d́źeć* hyvä, instr. *d́źećkyn* hyvällä; *joros* tienoo, illat. *jorosky*; *ļys* havu, *ļysk waśky* kasta havu (rukouksissa tavattava lausetapa); *uļep* elävä, instr. *uļepkyn* elävänä.

Muoto-oppi.

I. Nominit, niiden synty ja taivutus.

46. Votjakin kieli on pysynyt vanhalla kannalla siinä suhteessa, ettei se tarkoin eroita toisistaan eri sanaluokkia. Adjektiivia käytetään yleisesti substantiivinakin, es. *bur* adj. hyvä, subst. hyvyys, omaisuus; *śońer* oikea, oikeus. Löytyypä sanoja, joita käytetään sekä verbinä, substantiivina että adjektiivina, niinkuin *vań*, joka merkitsee verbinä: o n, substantiivina: o m a i s u u s, adjektiivina: k a i k k i; sen kielteisellä vastineella *övöl* on merkitykset: e i o l e, p u u t e ja k ö y h ä. Sijamuotoja voidaan käyttää itsenäisinä sanavartaloina, es. sanavarta-

losta *mat- syntyy elatiivi *matiś* läheltä, jota vuorostaan käytetään uutena nominivartalona merkityksessä: läheinen, lähimmäinen. Lauseessa: *asleśtydze baśty no myn* ota omasi ja mene, liittyy 3:n personan akkusatiiviliittännäinen *zē* 2:n personan omistusliitännäisellä varustettuun ablatiiviin: *as* (= itse) *-leśt* (abl. pääte) *-yd* (2:n p. om. -liit) *-zē* (3:n p. akk.-liit).

A. Nominien yhdistykset.

47. Nominit liittyvät sanayhdistyksiin sekä nominien että verbien kanssa. Verbiyhdistyksissä on nomini oikeastaan itsenäisyytensä ja korkonsa menettänyt objekti, es. *kuraďźo* olen surullinen, murehdin, oik. *kur-aďźo* murhetta katson.

48. Nominiyhdistyksissä on edellinen yhdistysjäsen useimmiten määräyksenä jälkimäiselle. Määräyssana on enimmin yksikön nominatiivissa, es. *kyśno-murt* vaimoihminen, *tui-tyḷ* tuohituli, *kuamyn-kurojem* 30-olkinen, *azveś-śuro* hopeasarvinen, *keńyra-śyd* ryynisoppa. Usein tavataan määräyssana muussakin sijassa, es. monikon nominatiivissa: *pios-murt* poikamies, *nyḷjos-murt* tyttöihminen; yksik. inessiivissä: *uḷyn-gurt* alakylä, *vyḷyn-korka* ylätupa; yksik. instruktiivissa: *gurten-vöś* kylänrukous; yksik. elatiivissa: *aźiś-gurt* edelläoleva kylä. Määräyssana on näissä yhdistyksissä taipumaton, niinkuin yleensä atribuutti votjakin kielessä, es. *kyśno-murtḷy* vaimoihmiselle, *uḷyn-korkaś* alatuvasta.

49. Suomalais-ugrilaisissa kielissä tavataan usein sellaisia liittosanoja, joissa kaksi itsenäistä sanaa konjunktsioonin poisheitettyä on sulanut yhteen kollektiiviseksi käsitteeksi. Semmoisia ovat votjakin kielessä es. *ai-mumi* isä-äiti s. o. vanhemmat, *ńun-vyn* vanhempi veli — nuorempi veli s. o. veljet, *nyḷ-pi* tyttö-poika s. o. lapset, *vyḷ-tyr* ylä-täysi s. o. ruumis päältä päin. Useissa näistä liitännäisistä taipuvat vielä nykyisessäkin kielessä molemmat liitto-osat, es. *myḷ-kyd* tahto, *myḷyd-kydyd* tahtosi. Toisissa taas, niink. *nyḷ-pi, vyḷ-tyr*, taipuu nykyisessä kielessä ainoastaan liitännäisen jälkiosa, es. *nyḷ-pios* lapset, mutta vanhemmassa kielessä on, rukouksissa tavattavista muodoista päättäen, näidenkin liitännäisten kumpikin liitto-osa taipunut, es. *vyḷyd-tyryd* ruumiisi, *pisam-puam* halkopuuhun (*pis-pu* halkopuu).

B. Nominien johto.

50. Nomineja syntyy nomineista johtamalla seuraavalla tavalla:

1) *-o*, syrjäänin kielessä *-a* (joka viimemainittu, nähtävästi alkuperäisempi, ilmaantuu Ufan votjakkimurteessa muutamissa sanayhdistyksissä, es. *keńyra-šyd* ryynisoppa), synnyttää adjektiiveja substantiiveista, es. *śin* silmä, *odig-śinmo* toissilmäinen; *vir* veri, *viro* verinen; *vai* haara (suom. vaaja), *vajo* haarainen. Substantiivisena käytetään tätä johtopäätettä keskinäisen sukulaisuuden merkityksessä, es. *suzer* sisar, *suzero* sisarus. Muissakin sanoissa on adjektiivinen merkitys muuttunut substantiiviseksi es. *medo* palkollinen, palvelija (*med* palkka).

2) Merkityksensä suhteen lähellä edellistä on adjektiivinen johtopääte *-eś* (joka on eroitettava substantiivisesta *es* (*esk*)-päätteestä), es. *vireś* veressä oleva (mutta *viro* verinen).

3) *-yt* tavataan kielen vanhimmissa sanoissa adjektiivijohtopäätteenä, es. *šunyt* lämmin, *jugyt* valoisa, valkea. Tämä *yt*-pääte on nähtävästi sama kuin suomen adjektiivipääte -(t)a, -(t)ä (virossa vielä -da), es. *peimyt* pimeä, ja siis epäilemättä suomalais-ugrilaisen kielikunnan vanhimpia johtopäätteitä.

4) *-tem* on karitiivisten adjektiivien johtopääte, es. *śintem* silmätön, *ńimtem* nimetön. Tämäkin näyttää olevan vanha suomalais-ugrilainen johtopääte.

5) *-jem* synnyttää adjektiiveja ja merkitsee: -tapainen, -näköinen, es. *kwamyn-kurojem* 30-olkinen.

6) *-es*(*k*) tavataan useissa vanhoissa substantiivisissa sanoissa. Sillä johdetaan substantiiveja sekä substantiiveista että verbeistä, es. *peľes* virsun vetonauha (*peľ* korva), *tijaļtes* taitos (*tijaļto* taitan). Muutamien johdannaisten varsisana on vielä säilyssä, es. *peľes* virsun vetonauha (*peľ* korva), *pydes* pohja (*pyd* jalka), *paļes* kappale (*paļ* puoli). Toisissa ei voi enää nykyisestä kielestä saada varsisanan alkuperäistä merkitystä selville, es. *ńuļes* metsä. Jos lähemmin tarkastamme tätä johtopäätettä, niin huomaamme heti, että se sekä äänneaineksiensa että merkityksensä puolesta vastaa suomen kse- (nom. -s)-päätettä. Muissakin suomalais-ugrilaisissa kielissä tavataan tämä pääte, es. mordvassa (-ks).

7) *-ḷa* merkitsee niinkuin suomessakin paikallisuutta, seutua, es. *gurtḷa(-paḷ)* kylänseutu(-puoli).

8) *-oi̮* tavataan ajanluvuissa peruslukusanain kanssa ja on nähtävästi muodostus sanasta *ui̮* yö, koska votjakit, niinkuin moni muunkin vanha kansa on tehnyt, lukevat ajan öittäin eikä päivittäin.

Harvinaisemmista johtopäätteistä mainittakoon seuraavat:

9) *-iś*, sanassa *śoriś* keskimäinen; tämä sana on nähtävästi oikeastaan vaan elatiivi sanasta *śor* keski.

10) *-ak* tavataan suurentavalla merkityksellä sanassa *kenak* vanhemman veljen vaimo (*ken* miniä).

11) *-yk* tavataan es. sanassa *myžyk* (myös *myż*) nyrkki.

12) *-ka*, joka nähtävästi on supistus sanasta *kwa* kota, tavataan sanoissa *korka* tupa (oik. *kor* hirsi + *kwa* kota), *gid́ka* kartano.

13) *-da*, joka näyttää olevan yhdistetty *yt*-päätteestä ja *a*:sta, tavataan es. sanoissa *kuźda* pituinen (*kuź* pitkä), *džužda* korkuinen (*džužyt* korkea).

14) *-as*, *-os* tavataan sanassa *kenas* Kaz., *kenos* Vj. aittakamari, tyttöjen makuuhuone kesällä, joka sana nähtävästi on johdannainen sanasta *ken* miniä, nuorikko.

15) *-eti* on adjektiivinen johtopääte, joka myös synnyttää järjestyslukusanoja, es. *śoreti* keskimäinen (*śor* keski); *kwińmeti* kolmas (-ante-). Sitä vastaa suomen johtopääte -nte (nom. -s).

16) *-sa* tavataan es. sanassa *bytsa* kokoinen (*byd* koko, kaikki).

Kazanilaiset votjakit, jotka myös hyvin osaavat tataria, ovat viimeksimainitusta kielestä lainanneet, paitsi paljon sanoja, myös johtopäätteitä, nk. *-ḷök*, jolla muodostetaan abstraktisia substantiiveja, es. *tazaḷök* puhtaus (*taza* puhdas), ja *-ći*, joka ilmaisee henkilön, es. *śuanći* häävieras (*śuan* häät).

51. Nomineita syntyy verbeistä seuraavilla johtopäätteillä:

1) *-et*, joka ilmaisee teon tuotetta, es. *gožtet* kirje.

2) *-ep(k)*, sanassa *ulep* elävä; tämä johtosana, joka muuten on aivan yksinänsä koko votjakin kielessä, näkyy säilyttäneen vanhan partisiippipäätteen -p:n, joka tavataan vielä kahdessa äärimmäisessä suomalais-ugrilaisessa kielessä, nimittäin suomessa (-pa t. -va, es. saapa t. saava) ja vogulissa (-p, -pa).

3) *-on, -an;* tämä johtopääte, joka oikeastaan on IV:s verbinomini, tavataan puhtaalla nomininmerkityksellä ja merkitsee 1:o) teon esinettä, es. *śion* syöminen, ruoka (samoin kuin ven. кушанie); 2:o) teon välikappaletta (vastaa suomen -in, -ime-päätettä), es. *ošon* ripustin, *uśton* avain.

4) *-os;* tämän johtopäätteen olen tavannut ainoastaan yhdessä ainoassa johdannaisessa, nim. sanassa *śoros* köynnös, verbistä *śoro* riipun.

C. Nominien taivutus.

52. Tuota arjalaisten kielten taivutusta rasittavaa nominien sukueroitusta ei votjakinkaan kieli tunne enemmän kuin muutkaan suomalais-ugrilaiset kielet. Luonnollinen suku merkitään erityisillä sukupuolta merkitsevillä atribuuttisanoilla, niink. es. *ajy* äijä, isä, *mumy* emä, äiti, joita käytetään metsäeläimistä ja linnuista, es. *ajy-gondyr* uros-kontio, *mumy-čöž* emäsorsa; *taka* urospuolisista ja *mes* naaraspuolisista lampaista ja vuohista, es. *yž-taka* oinas, *yž-mes* uuhi.

53. Monikon tunnusmerkki on *-jos,* josta *j* murteittain, niinkuin ylempänä (§ 41) on mainittu, vokaalin perästä katoaa, niin että se myöskin ilmaantuu *os*-muotoisena, es. *pios* pojat. Vrt. § 70.

54. Nominatiivina tavataan sanan vartalo enimmiten muuttumattomana. Poikkeuksen tekevät ainoastaan kahdella konsonantilla päättyvät vartalot, jotka ylempänä mainitun äännelain mukaan (§ 44) heittävät pois viimeisen loppukonsonanttinsa, es. *ńuḷes(k-)* metsä, *iń(m-)* taivas.

55. Varsinaista akkusatiivia eli objektinsijaa ei nykyisessä votjakin kielessä ole, vaan on objektinsijana nominatiivi. Pronomineissa ilmaantuu kuitenkin *ě*-päätteinen akkusatiivi, es. *moně* minut. Sama objektinsijan pääte käytetään myöskin sanasta *murt* ihminen, es. *mon aďźi murtě* näin ihmisen, sekä myös sanasta *bur* hyvä, lauseessa: *burě vaiśko* uhraan, oik. hyvää tuon. Jakšurin murteessa tavataan monikon akkusatiivin päätteenä *-ty,* es. *mon aďźi kionjosty* näin susia.

56. Inessiivin pääte on *-yn* Vj., *-ǒn* K, *-in* (Jakš.:ssa vokaain perässä, vrt. kuit. § 16: 1, 2), elatiivin *-iś,* joka viimemainittu omistusliitännäisen siihen liittyessä Kazanissa on *-iśk-,* muissa murteissa *-iśt-;* tämä muoto soveltuu hyvin yhteen suomen sta-päätteisen elatiivin kanssa. Illatiivi päättyy *ě*:hen. Ylempänä mainittujen sääntöjen mukaan (§ 10) muuttuu muutamissa sanavartaloissa illatiivin *ě y*:ksi. Ela-

tiivin vokaalina olen ainoastaan gutturaali *l*:n perästä kuullut *y*:n, jonka WIEDEMANNIN kieliopin ja evankeliumikäännösten mukaan pitäisi olla jotensakin yleisen.

Muutamissa sanoissa niink. *pal, korka, kwala* sekä niissä *a*-päätteisissä paikannimissä, joissa paikallissijoissa lokatiivinen *la*-pääte tulee esille, katoaa näiden sijapäätteiden vokaali, es. *korka* tupa, iness. *korkan,* elat. *korkaś,* illat. *korka.*

57. Adessiivin pääte on *-len,* es. *murtlen* ihmisellä; ablatiivin Kazanissa *-liś,* muualla *-leś* t. *-leś,* allatiivin *-ly* Vj., *-lõ* K.

58. Korvatakseen genetiivin päätettä käyttää votjakin kieli kahta keinoa. Kun pääsana on verbin objektina, on genetiivimääräys ablatiivissa, es. *mon gondyrleś pizë vio* minä tapan karhun pojan. Muussa tapauksessa käytetään genetiivin asemesta adessiivia, es. *gondyrlen piez* karhun poika. Niinkuin esimerkeistä näkyy, on pääsana kumpaisessakin tapauksessa varustettu omistusliitännäisellä.

59. Instrumentaalin varsinainen pääte on *-en.* Niinkuin ylempänä on mainittu (§ 10) muuttuu tämä pääte monikossa *-yn*(*-õn*):iksi ja samoin edellisen konsonantin vaikutuksesta myös yksikössä, es. *pu* puu, yks. instr. *puen,* mon. *pujosyn; kyl* kieli, instr. *kylyn.* Muotonsa ja merkityksensä puolesta vastaa tämä votjakin kielen sija tarkoin suomen instruktiivia ja komitatiivia, joka seikka näyttää vahvistavan sitä ajatusta, että nämät sijat suomessakin alkuaan ovat samaa sijaa. — Paitsi välikappaletta ilmaisee tämä sija myös seuraa, es. *murt kyšnojenyz* mies vaimoinensa. Edelleen käytetään tätä sijaa appositsioonin ja predikatiivi-adverbiaalin sijana, jolloin se vastaa sekä suomen essiiviä että translatiivia, es. *soos šettizy sojë luloen* he löysivät hänet elävänä; *so ulepkyn luiz* hän tuli eläväksi.

60. Prolatiivin pääte on *-ti,* jonka edellä yksikössä enimmiten on vokaali *e* (WIED.: ä), es. *vueti* vesitse, *teleti* metsää myöten.

61. Terminatiivin pääte on Kazanissa *-oś,* Vjatkassa *-oź* ja (Jakš.) *-odź,* joka viimemainittu on lähinnä syrjääniläisen sukukielen vastaavia päätteitä: -ödź, -edź.

62. Abessiivilla on myöskin votjakin kielessä päätteenä tuo laajalta suomalais-ugrilaisella kielialalla tavattava *-tek.* Tämä johtopääte näkyy, votjakin kielestä päättäen, olevan niitä sijapäätteitä, jotka, vaikka kyllä alkukielessä löytyviä, verrattain myöhään ovat menettä-

neet itsenäisyytensä. Sitä todistaa, niinkuin alempana (§ 76) tulemme näkemään, se seikka, että omistusliitännäistä ei liitetä päätteen perään, vaan pannaan se, samoin kuin myöskin ulkonaista paikallisuutta osoittavissa sijoissa, vartalon ja päätteen väliin, josta näkyy, että kieletär on pitänyt näitä sijapäätteitä postpositsiooneina. Koska votjakin kielessä löytyy sana *tek*, joka merkitsee: ilman, hiljaa, onkin Wiedemann lausunut sen arvelun, että kieli tässä säilyttää karitiivin päätteen itsenäisenä sanana. Niin ei kuitenkaan ole asianlaita, sillä tämä *tek* on myöhemmin kieleen tunkeutunut tatarilainen lainasana.

63. Adverbiaalin päätteenä on *-ja*, Kazanissa *m*:n jälkeen *-ńa* (ks. § 26), es. *so dyrja* siihen aikaan, *so velliz kyrja* hän kulki aromaita myöten. Usein vastaa tämä sijapääte suomen postpositsioonia: mukaan (secundum). Se liittyy myöskin verbivartaloihin, es. *soḷen vyḷaz kidë ponyja so burmoz* pannen kätesi hänen päällensä hän paranee.

Paitsi näitä yleisesti käytettyjä ja Wiedemanninkin kieliopissa tavattavia sijapäätteitä ovat huomattavat vielä seuraavat:

64. *-iśen*, joka ilmaisee liikkeen yleistä suuntaa ja merkityksensä suhteen vastaa suomen postpositsioonia: päin elat. kanssa, es. *so ḷyktiz kariśen* hän tuli kaupungista päin. Tämä sijapääte, joka tavataan myöskin syrjäänissä, näyttää olevan yhdistys elatiivista ja instrumentaalista, jonka tähden sitä nimitämme adverbiaali-elatiiviksi (elativus adverbialis).

Paitsi *iśen*-päätettä, jota hyvin viljellään, löytyy vielä muutamia harvinaisempia päätteitä, jotka myöskin ovat luettavat taivutuspäätteiksi. Semmoisia ovat

65. *-n* Vj., *-ń* K, joka viimemainittu nähtävästi on alkuperäisempi. Tämä pääte merkitsee liikettä johonkuhun suuntaan ja on nähtävästi jäännös tuosta vanhasta paikallispäätteestä, joka suomen kielessä on säilynyt muutamissa partikkeleissa (Ahlqvistin latiivi), es. minne, sinne (virossa sitä vastaa pääte -ni, unkarissa -nek). Tämä pääte löytyy ainoastaan seuraavissa muodoissa: *jõriń* t. *gyrin* päin, päälleen, *kõmiń* otsalleen, es. *kõmiń uśiz* hän putosi otsalleen. Tämän *ń*-päätteen liittymällä paikkaa osoittavaan *ḷa*-päätteeseen on syntynyt pääte:

66. *-ḷań*, jolla on allatiivin merkitys, es. *uḷḷań* alahalle (*uḷ* ala-), *vaḷḷań* ylähälle (*vyḷ* ylä-; vokaalin muutoksesta ks. § 5), *aźḷań* t. *aźḷoń* eteenpäin (*aź* esi-). Castrén mainitsee syrjäänin kieliopissaan

tätä sijapäätettä allatiivin nimellä ja arvelee sitä myöhemmin syntyneeksi sittenkuin vanhempi allatiivinen -ly oli kadottanut alkuperäisen paikallismerkityksensä ja muuttunut datiiviksi [1].

67. Paikkaa osoittava on pääte *-la*, ja se ilmaantuu muutamissa *a*-päätteisissä votjakkilaisissa paikannimissä sijapäätteen edelle inessiivissä, elatiivissa ja illatiivissa, es. *Nörja*, illat. *Nörjala*, elat. *Nörjalaś*, iness. *Nörjalan*.

68. Votjakin kielen sijapäätteet ovat siis

	yksikössä	monikossa
1.	Nom. —	*jos, os*
2.	Akk. *ë*; = nom.	*josty* Jakš.; = nom.
3.	In. *yn* Vj., *õn* K, *in, n*	*josyn* Vj., *josõn* K
4.	El. *iś, yś*	*josiś*
5.	Ill. *ë, y* Vj.; *õ* K	*josy* Vj., *josõ* K, *josë*
6.	Ad. *len*	*joslen*
7.	Abl. *liś, leś, leś*	*josliś, josleś, josleś*
8.	All. *ly* Vj., *lõ* K	*josly* Vj., *joslõ* K
9.	Instr. *en, yn* Vj.; *õn* K, (*in*)	*josyn* Vj., *josõn* K
10.	Prol. *ti, eti*	*josti*
11.	Term. *oź, odź* Vj.; *oś* K	*josoź, -odź* Vj.; *-oś* K
12.	Ab. *tek*	*jostek*
13.	Adv. *ja*, (*ńa*)	
14.	Adv.-El. *iśen*	*josiśen*
15.	Lat. *ń, n*	
(16.	— *lań*)	
(17.	— *la*)	

69. Taivutusesimerkkejä.

I. Vokaalivartaloita.

apai Jakš. vanhempi sisar; *ćipõ* Kaz. kananpoika; *sarba* Jakš. kori, *korka* tupa; *Tupal*; *Nörja* Kaz.; (*čukaźë, -adźë* huomispäivä; *čukna* aamu; *intõ* Kaz. paikka).

	Yksikön			Monikon
Nom.	*apai*	*ćipõ*	*sarba*	*apaijos*
Akk.	—	—	—	*apaijosty* Jakš.

[1] Castrén: Elementa grammatices syrjaenae, § 25: 6, 7.

	Yksikön			Monikon
In.	*apajyn*	*ćipijõn*	*sarbain*	*apaijosyn*
El.	*apajiś*	*ćipijiś*	*sarbaiś*	*apaijosiś*
Ill.	*apajë*	*ćipijë*	*sarbaë, sarbeë*	*apaijosy*
Ad.	*apaiḷen*	*ćipõḷen*	*sarbaḷen*	*apaijosḷen*
Abl.	*apaileś*	*ćipõleś*	*sarbaleś*	*apaijosleś*
All.	*apaiḷy*	*ćipõḷõ*	*sarbaḷy*	*apaijosḷy*
Instr.	*apajen*	*ćipijen*	*sarbaen, sarbeen*	*apaijosyn*
Prol.	*apajeti*	—	—	(*intijosti* Kaz.)
Term.	(*čukaźejoś* Kaz.	*čukaďźoďź* Jakš.)	(*čuknaoďź* Jakš.)	—
Ab.	*apaitek*	*ćipõtek*	—	*apaijostek*

Nom.	*korka*	*Tupaḷ*	*Nõrja*	*korkajos*
Akk.	—	—	—	*korkajosty* Jakš.
In.	*korkan*	*Tupaḷan*	*Nõrjaḷan*	*korkajosyn*
El.	*korkaś, -aiś*	*Tupaḷaś*	*Nõrjaḷaś*	*korkajosiś*
Ill.	*korka, -ajë*	*Tupaḷa*	*Nõrjaḷa*	*korkajosë*

II. Konsonanttivartaloita.

murt ihminen; *śiń*(*m*-) silmä; *ńuḷes*(*k*-) metsä; (*dyr* aika; *kar* kaupunki; *gurt* kylä).

	Yksikön			Monikon
Nom.	*murt*	*śiń*	*ńuḷes*	*murtjos*
Akk.	*murtë*	—	—	*murtjosty* Jakš.
In.	*murtyn*	*śińmyn*	*ńuḷeskyn*	*murtjosyn*
El.	*murtiś*	*śińmiś*	*ńuḷeskiś*	*murtjosiś*
Ill.	*murtë*	*śińmy*	*ńuḷesky*	*murtjosy*
Ad.	*murtḷen*	*śińḷen*	*ńuḷesḷen*	*murtjosḷen*
Abl.	*murtleś*, (*-liś* Kaz.)	*śińleś*	*ńuḷesleś*	*murtjosleś* (*-liś*)
All.	*murtḷy*	*śińḷy*	*ńuḷesḷy*	*murtjosḷy*
Instr.	*murten*	*śińmyn*	*ńuḷeskyn*	*murtjosyn*
Prol.	(*gurteti*)	—	*ńuḷesketi* t. *ńuḷesti*	(*gurtjosti*)
Term.	(*dyroź*)	—	—	—
Ab.	*murttek*	*śińtek*	*ńuḷestek*	*murtjostek*
Adv.	(*dyrja*)	—	—	—
Adv.-El.	(*kariśen*)	—	—	—

D. Adjektiivit ja niiden vertailu.

70. Koska votjakin kieli ei eroita tarkasti adjektiiveja ja substantiiveja toisistaan, on adjektiivien taipuminen riippuva niiden asemasta lauseessa. Jos adjektiivi on atribuuttina, pysyy se taipumattomana, es. *vil' korka* uusi tupa, iness. *vil' korkan.* Jos taas adjektiivi seisoo itsenäisenä, substantiivin asemesta, taipuu se niinkuin substantiivikin. Ollessaan predikaatintäytteenä saa adjektiivi monikon nominatiivissa päätteen *-eś*, es. *gondyrļen piosyz bad'źyneś* karhun pojat ovat suuret, *soos uzyreś* he ovat rikkaita.

71. Vertailu on votjakin kielessä vaillinainen, niinkuin useimmissa muissakin suomalais-ugrilaisissa kielissä. Superlatiivia ei löydy ollenkaan. Komparatiivin suhteen ei myöskään kieli vielä ole päässyt vakavalle kannalle, koska se toimittaa tätä vertailutapaa kolmella eri tavalla, nim. 1:o) siten, että ablatiiviin pannaan sen esineen nimi, johon jotakin verrataan, es. *pynyliś l'apek* koiraa pienempi, *myneśtym kuźmojez* minua voimakkaampi; 2:o) ja 3:o) komparatiivipäätteillä *-ges(-kes)* ja *-gem(-kem)*, es. *so uzyrges* t. *uzyrgem* hän on rikkaampi, *muļteskes* enemmän. Nämät komparatiivimuodot taipuvat niinkuin muutkin adjektiivit, es. (itsenäisinä:) *pereśgesļen* vanhemmalla, *pereśgesjosļen* vanhemmilla; (predikaatintäytteenä:) *sojos byd'źymgeseś* he ovat suuremmat.

Votjakin kielessä liittyy, niinkuin muissakin suomalais-ugrilaisissa kielissä, komparatiivin pääte myöskin substantiiveihin, ei kuitenkaan suorastaan vartaloon, vaan sijapäätteiden perään, es. *kid'okyn* kaukana, komp. *kid'okynges* kauempana. Tämäkin seikka osoittaa, että komparatiivi votjakin kielessä on verrattain nuori muodostus.

E. Pronominit.

72. Personalliset pronominit ovat *mon* minä, *ton* sinä, *so* hän, *mi* me, *ti* te, *sojos* t. *soos* he. Ne taipuvat näin:

	Yksikkö:		Monikko:	
	Kaz.	Jakš.	Kaz.	Jakš.
Nom.	*mon*	*mon*	*mi*	*mi*
Akk.	*monë*	*monë*	*mil'emöz*	*mil'emdy*

	Yksikkö:		Monikko:	
	Kaz.	Jakš.	Kaz.	Jakš.
Ad.	*m(õ)nam*	*m(y)nam*	*mil'am*	*mil'am*
Abl.	*mõniškõm*	*myneśtym, möśtym*	*mil'eškõm*	*mil'eśtym*
All.	*mõnõm*	*mynym*	*mil'emlõ*	*mil'emly*
Instr.	*monen, monenõm*	*monenym*	*mil'emõn*	*mil'emyn*
Ab.	—	—	*mitek*	*mitek*

Nom.	*ton*	*ton*	*ti*	*ti*
Akk.	*tonë*	*tonë*	*til'edõz*	*til'eddy*
Ad.	*tõnad*	*tynad*	*til'ad*	*til'ad, tiad*
Abl.	*tõniškõd*	*tyneśtyd, töśtyd*	*til'eškõd*	*til'eśtyd, -dy; tieśtyd, -dy*
All.	*tõnõd*	*tönyd, töyd*	*til'edlõ*	*til'edly, tiedly*
Instr.	*tonen, tonenõd*	*tonenyd*	*til'edõn*	*til'edyn, -ny; tienyd, -dy.*
Ab.	—	—	*titek*	*titek*

Nom.	*so*	*so*	*sojos*	*soos*
Akk.	*sojë*	*sojë, sovë, suë*	*sojosõz*	*soosty*
Ad.	*solen*	*solen*	*sojoslen*	*sooslen*
Abl.	*soliś*	*soleś, soleś, soveś*	*sojosliś*	*soosleś*
All.	*solõ*	*soly*	*sojoslõ*	*soosly*
Instr.	*sojen*	*soin*	*sojosõn*	*soosyn*
Ab.	*sotek*	*sotek*	*sojostek*	*soostek*

73. Tarkastaessamme näiden personallisten pronominien taivutusta, pistää heti silmäämme omituisuus, joka suomalaiselle on tuttu vanhemmasta raamatunkielestä, nimittäin omistusliitännäisen liittyminen sijapäätteiden perään, es. *myneśtym*, minultani. Monikon taivutus on epäsäännöllinen seuraavissa suhteissa: 1:o) 1:n ja 2:n personan taivutusvartalot ovat *mil'-* ja *til'-;* 2:o) käytetään yksikön omistusliitännäistä *-m* ja *-d*. Jakšurissa käytetään monik. 2:n personan pronominia taivuttaissa myöskin monikon omistusliitännäistä *-dy*, es. abl. *til'eśtydy*.

74. Omistusliitännäiset (possessiivisuffiksit), jotka suomalais-ugrilaisissa kielissä vastaavat arjalaisten kielten possessiivipronomineita, ovat votjakin kielessä

	yksikössä:	monikossa:
1 pers.	*ë, y* Vj.; *ō* K, *m*	*my* Vj., *mō* K
2 „	*ed, yd* Vj.; *ōd* K, (*id*)	*dy* (*ty*) Vj., *dō* (*tō*) K
3 „	*ez, yz* Vj.; *ōz* K, (*iz*)	*zy* (*sy*) Vj., *zō* (*sō*) K

Näistä poikkeavia ovat akkusatiivin omistusliitännäiset, jotka ovat syntyneet siten, että tuo pronomineissa vielä säilynyt akkusatiivinpääte *ë* on liittynyt varsinaisiin pronomininosoittajiin *m, d, z*, joten ovat muodostuneet yksikön akkusatiiviliitännäiset *më, dë* (*të*), *zë* (*së*); näistä taas syntyvät vastaavat monikolliset *s*(*z*):n liittymällä, siis *mes* (*mez*), *tes* (*dez*), *zes* (*zez*).

Yksikön 1:n personan vokaalista päätettä *ë, y* (*ō*) käytetään: nominatiivissa, es. *murtë* ihmiseni, *śińmy* silmäni; ulkoisissa paikallissijoissa, joissa liitännäiset pannaan sijapäätteen edelle, es. adess. *murtelen* ihmiselläni; abess. *tiretek* kirveettäni. Saman personan *m*-päätettä käytetään kaikissa muissa sijoissa, es. iness. *korkam* tuvassani, instrum. *murtenym* ihmiseni kanssa, prolat. *śurestim* tietäni myöten.

Ylempänä (§ 10) on jo huomautettu, että *y* (*ō*):n käyttäminen liitännäisissä *ë*:n asemesta riippuu edellisestä konsonantista ja että monikon *jos*-päätteen perästä aina käytetään *y* (*ō*)-vokaalia, es. *murtjosy* ihmiseni.

75. Sijapäätteistä muuttuvat liitännäisten edellä sisäisten paikallissiojen päätteet. Elatiivipäätteeseen ilmaantuu liitännäisen edelle epäilemättä päätteessä alkuperäinen, mutta myöhemmin kadonnut konsonantti *t* Vj., *k* Kaz., joten siis elatiivi saa päätteen *-išt-, -išk-*, es. *murtištym* Vj., *murtiškōm* Kaz. Inessiivi ja illatiivi supistuvat yhdenmuotoisiksi, *a*-päätteisiksi, es. *korkam* tuvassani ja tupaani.

76. Merkillistä on votjakin kielessä se, että omistusliitännäiset muutamissa sijoissa liittyvät suoraan vartaloon, päätteen edelle. Niin tapahtuu ulkoisissa paikallissijoissa sekä abessiivissa ja adverbiaalissa, es. all. *vyn-y-ly* veljelleni, ad. *suzer-e-len* sisarellani, abl. *apajeleś* vanhemm. sisareltani, abess. *tir-my-tek* kirveettämme, adv. *jömyš-ez-ja* hedelmänsä mukaan. Samoin menettelee syrjäänin kieli ulkoisissa paikallissijoissa, vieläpä permjakin murteessa kaikissa muissa sijoissa paitsi inessiivissä ja illatiivissa. Monessa muussakin sukukielessä huomaamme saman horjuvaisuuden tässä suhteessa. Niinpä voi es. tsheremissin kielessä liitännäinen yksikössä liittyä joko vartaloon tahi sijapäättee-

seen (poikkeuksen tekee akkusatiivi, jossa se aina liittyy vartaloon, es. pört-et, tupasi, akkus. pört-ed-em). Vrt. § 62.

77. Taivutusesimerkkejä.

korka tupa, *murt* ihminen, *tir* kirves, *apai* vanhempi sisar, *sarba* kori, *śüres* tie, *teľ* metsä, *purt* veitsi, *vyn* nuorempi veli, *gurt* kylä.

Yksikkö.

			Kaz.		Jakš.
Nom.	1 pers.	yks.	*korkajë*	*murtë*	*tirë*
	2 „	„	*korkajed*	*murted*	*tired*
	3 „	„	*korkajez*	*murtez*	*tirez*
	1 „	mon.	*korkamõ*	*murtmõ*	*tirmy*
	2 „	„	*korkadõ*	*murttõ*	*tirdy*
	3 „	„	*korkazõ*	*murtsõ*	*tirzy*
Akk.	1 „	yks.	*korkamë*	*murtmë*	*tirmë*
	2 „	„	*korkadë*	*murttë*	*tirdë*
	3 „	„	*korkazë*	*murtsë*	*tirzë*
	1 „	mon.	*korkames*	*murtmes*	*tirmes*
	2 „	„	*korkades*	*murttes*	*tirdes*
	3 „	„	*korkazes*	*murtses*	*tirzes*
Ad.	1 „	yks.	*korkajeḷen*	*murteḷen*	*apajeḷen*
	2 „	„	*korkajedḷen*	*murtedḷen*	*apajedḷen*
	3 „	„	*korkajezḷen*	*murtezḷen*	*apajezḷen*
	1 „	mon.	*korkamõḷen*	*murtmõḷen*	*apaimyḷen*
	2 „	„	*korkadõḷen*	*murttõḷen*	*apaidyḷen*
	3 „	„	*korkazõḷen*	*murtsõḷen*	*apaizyḷen*
Abl.	1 „	yks.	*korkajeliś*	*murteliś*	*apajeḷeś*
	2 „	„	*korkajedliś*	*murtedliś*	*apajedḷeś*
	3 „	„	*korkajezliś*	*murtezliś*	*apajezḷeś*
	1 „	mon.	*korkamõliś*	*murtmõliś*	*apaimyḷeś*
	2 „	„	*korkadõliś*	*murttõliś*	*apaidyḷeś*
	3 „	„	*korkazõliś*	*murtsõliś*	*apaizyḷeś*

			Kaz.		Jakš.
All.	1	pers. yks.	*korkajeḷõ*	*murteḷõ*	*apajeḷy*
	2	„ „	*korkajedḷõ*	*murtedḷõ*	*apajedḷy*
	3	„ „	*korkajezḷõ*	*murtezḷõ*	*apajezḷy*
	1	„ mon.	*korkamõḷõ*	*murtmõḷõ*	*apaimyḷy*
	2	„ „	*korkadõḷõ*	*murttõḷõ*	*apaidyḷy*
	3	„ „	*korkazõḷõ*	*murtsõḷõ*	*apaizyḷy*
In. & Ill.	1	„ yks.	*korkam*	*murtam*	*sarbaam* [1]
	2	„ „	*korkad*	*murtad*	*sarbaad*
	3	„ „	*korkaz*	*murtaz*	*sarbaaz*
	1	„ mon.	*korkamõ*	*murtamõ*	*sarbaamy*
	2	„ „	*korkadõ*	*murtadõ*	*sarbaady*
	3	„ „	*korkazõ*	*murtazõ*	*sarbaazy*
El.	1	„ yks.	*korkaśkõm*	*murtiśkõm*	*sarbaiśtym* [2]
	2	„ „	*korkaśkõd*	*murtiśkõd*	*sarbaiśtyd*
	3	„ „	*korkaśkõz*	*murtiśkõz*	*sarbaiśtyz*
	1	„ mon.	*korkaśkõmõ*	*murtiśkõmõ*	*sarbaiśtymy*
	2	„ „	*korkaśkõdõ*	*murtiśkõdõ*	*sarbaiśtydy*
	3	„ „	*korkaśkõzõ*	*murtiśkõzõ*	*sarbaiśtyzy*
Instr.	1	„ yks.	*korkajenõm*	*murtenõm*	*sarbajenym* [3]
	2	„ „	*korkajenõd*	*murtenõd*	*sarbajenyd*
	3	„ „	*korkajenõz*	*murtenõz*	*sarbajenyz*
	1	„ mon.	*korkajenõmõ*	*murtenõmõ*	*sarbajenymy*
	2	„ „	*korkajenõdõ*	*murtenõdõ*	*sarbajenydy*
	3	„ „	*korkajenõzõ*	*murtenõzõ*	*sarbajenyzy*
Prol.	1	„ yks.	*śürestim*	*murttim*	*teľetim*
	2	„ „	*śürestid*	*murttid*	*teľetid*
	3	„ „	*śürestiz*	*murttiz*	*teľetiz*
	1	„ mon.	*śürestimõ*	*murttimõ*	*teľetimy*
	2	„ „	*śürestidõ*	*murttidõ*	*teľetidy*
	3	„ „	*śürestizõ*	*murttizõ*	*teľetizy*

[1] Mutta *korkam, -ad* etc. Jakš., ei * *korkaam*.
[2] „ *korkaśtym, -yd* etc. „ „ * *korkaiśtym*.
[3] Myös *sarbeenym, -yd* etc.; *vyn* veli, instr. *vynynym, -yd* etc.

				Kaz.		Jakš.
Ab.	1	pers.	yks.	*korkajetek*	*tiretek*	*tiretek*
	2	„	„	*korkajettek*	*tirettek*	*tirettek*
	3	„	„	*korkajestek*	*tirestek*	*tirestek*
	1	„	mon.	*korkamõtek*	*tirmõtek*	*tirmytek*
	2	„	„	*korkadõtek*	*tirdõtek*	*tirdytek*
	3	„	„	*korkazõtek*	*tirzõtek*	*tirzytek*

Monikko.

				Kaz.	Jakš.
Nom.	1	„	yks.	*korkajosõ*	*purtjosy*
	2	„	„	*korkajosõd*	*purtjosyd*
	3	„	„	*korkajosõz*	*purtjosyz*
	1	„	mon.	*korkajosmõ*	*purtjosmy*
	2	„	„	*korkajostõ*	*purtjosty*
	3	„	„	*korkajossõ*	*purtjossy*
Akk.	1	„	yks.	*korkajosmë*	*purtjosmë*
	2	„	„	*korkajostë*	*purtjostë*
	3	„	„	*korkajossë*	*purtjossë*
	1	„	mon.	*korkajosmes*	*purtjosmes*
	2	„	„	*korkajostes*	*purtjostes*
	3	„	„	*korkajosses*	*purtjosses*
Ad.	1	„	yks.	*korkajosõḷen*	*apa͜ijosyḷen*
	2	„	„	*korkajosõdḷen*	*apa͜ijosydḷen*
	3	„	„	*korkajosõzḷen*	*apa͜ijosyzḷen*
	1	„	mon.	*korkajosmõḷen*	*apa͜ijosmyḷen*
	2	„	„	*korkajostõḷen*	*apa͜ijostyḷen*
	3	„	„	*korkajossõḷen*	*apa͜ijossyḷen*
Abl.	1	„	yks.	*korkajosõliś*	*apa͜ijosyḷeś*
	2	„	„	*korkajosõdliś*	*apa͜ijosydḷeś*
	3	„	„	*korkajosõzḷiś*	*apa͜ijosyzḷeś*
	1	„	mon.	*korkajosmõliś*	*apa͜ijosmyḷeś*
	2	„	„	*korkajostõliś*	*apa͜ijostyḷeś*
	3	„	„	*korkajossõliś*	*apa͜ijossyḷeś*

			Kaz.	Jakš.
All.	1 pers.	yks.	*korkajosŏḷŏ*	*apa͜ijosyḷy*
	2 „	„	*korkajosŏdḷŏ*	*apa͜ijosydḷy*
	3 „	„	*korkajosŏzḷŏ*	*apa͜ijosyzḷy*
	1 „	mon.	*korkajosmŏḷŏ*	*apa͜ijosmyḷy*
	2 „	„	*korkajostŏḷŏ*	*apa͜ijostyḷy*
	3 „	„	*korkajossŏḷŏ*	*apa͜ijossyḷy*
In. & Ill.	1 „	yks.	*korkajosam*	*korkajosam*
	2 „	„	*korkajosad*	*korkajosad*
	3 „	„	*korkajosaz*	*korkajosaz*
	1 „	mon.	*korkajosamŏ*	*korkajosamy*
	2 „	„	*korkajosadŏ*	*korkajosady*
	3 „	„	*korkajosazŏ*	*korkajosazy*
El.	1 „	yks.	*korkajosliśkŏm*	*sarbajosiśtym*
	2 „	„	*korkajosliśkŏd*	*sarbajosiśtyd*
	3 „	„	*korkajosliśkŏz*	*sarbajosiśtyz*
	1 „	mon.	*korkajosliśkŏmŏ*	*sarbajosiśtymy*
	2 „	„	*korkajosliśkŏdŏ*	*sarbajosiśtydy*
	3 „	„	*korkajosliśkŏzŏ*	*sarbajosiśtyzy*
Instr.	1 „	yks.	*murtjosŏnŏm*	*vynjosynym*
	2 „	„	*murtjosŏnŏd*	*vynjosynyd*
	3 „	„	*murtjosŏnŏz*	*vynjosynyz*
	1 „	mon.	*murtjosŏnŏmŏ*	*vynjosynymy*
	2 „	„	*murtjosŏnŏdŏ*	*vynjosynydy*
	3 „	„	*murtjosŏnŏzŏ*	*vynjosynyzy*
Prol.	1 „	yks.	*śüresjostim*	*gurtjostim*
	2 „	„	*śüresjostid*	*gurtjostid*
	3 „	„	*śüresjostiz*	*gurtjostiz*
	1 „	mon.	*śüresjostimŏ*	*gurtjostimy*
	2 „	„	*śüresjostidŏ*	*gurtjostidy*
	3 „	„	*śuresjostizŏ*	*gurtjostizy*

78. Refleksiivipronomini taipuu näin:

			Kaz.		Jakš.
Nom.	1 pers.	yks.	*aćõm*	minä itse	*aćim*
	2 „	„	*aćõd*	sinä „	*aćid*
	3 „	„	*aćõz*	hän „	*aćiz*
	1 „	mon.	*aśmes*	me „	*aćmios*
	2 „	„	*aśtes*	te „	*aćtios*
	3 „	„	*aśses*	he „	*aćios*
Akk.	1 „	yks.	*asmë*		*asmë*
	2 „	„	*astë*		*astë*
	3 „	„	*assë*		*assë*
	1 „	mon.	*aśmesõz*		*aśmedys*
	2 „	„	*aśtesõz*		*aśtedys*
	3 „	„	*aśsesõz*		*aśsedys, aćedys*
Ad.	1 „	yks.	*asḷam*		*asḷam*
	2 „	„	*asḷad*		*asḷad*
	3 „	„	*asḷaz*		*asḷaz*
	1 „	mon.	*aśmeḷen*		
	2 „	„	*aśteḷen*		
	3 „	„	*aśseḷen*		
Abl.	1 „	yks.	*asliśkõm*		*asleśtym*
	2 „	„	*asliśkõd*		*asleśtyd*
	3 „	„	*asliśkõz*		*asleśtyz*
	1 „	mon.	*aśmeliś*		*aśmeleś*
	2 „	„	*aśteliś*		*aśteleś*
	3 „	„	*aśseliś*		*aśseleś*
Dat.	1 „	yks.	*asḷõm*		*asḷym*
	2 „	„	*asḷõd*		*asḷyd*
	3 „	„	*asḷõz*		*asḷyz*
	1 „	mon.	*aśmeḷõ*		*aśmeḷy*
	2 „	„	*aśteḷõ*		*aśteḷy*
	3 „	„	*aśseḷõ*		*aśseḷy*

			Kaz.	Jakš.
Instr.	1 pers.	yks.	*usenõm*	*usenym*
	2 „	„	*asenõd*	*asenyd*
	3 „	„	*asenõz*	*asenyz*
	1 „	mon.	*aśmesõn*	
	2 „	„	*aśtesõn*	*aśsenydy*
	3 „	„	*aśsesõn*	

79. Interrogatiivipronomineja ovat:

kiń K, *kin* J kuka, akk. *kińë* K, *kinë* J, ad. *kińlen*, K. *kinlen* J, abl. *kińliś* K, dat. *kińlõ* K, *kinly* J, instr. *kińen* K, *kinen* J, ab. *kińtek* K, mon. nom. *kińjos* K, *kinjos* J, mon. akk. *kinjosty* J.

ma, mar K, J mikä, akk. *majë* K, ad. *malen* K, abl. *maliś* K, dat. *malõ* K, *maly* J, instr. *majen* K, J, ab. *matek* K, mon. nom. *majos, marjos* K.

kud (adj.), *kudiz* (subst.) K, *kudiz* J kuka, mikä, kumpi, akk. *kudë, kudzë* K, ad. *kudizlen* K, J, dat. *kudizlõ* K, *kudizly* J, in. & ill. *kudaz* K, el. & abl. *kudiśkõz* K, instr. *kudenõz, kudinõz* K, ab. *kudtek, kuttek, kudistek;* es. *kud murtlõ* kelle ihmiselle, *kudë* t. *kudzë baśtod* minkä otat, *kykleś kudzë burjiśkod* J kumpaisenko kahdesta valitset, *kudiz dźeć* kumpi on parempi.

kõčë K, *köče* J (adj. ja subst.) millainen, dat. *kõčelõ* K, in. *kõčejõn* K, instr. *kõčejen*, ab. *kõčetek;* — *kõčejez* K, *köčeez* J (subst.) id., dat. *kõčejezlõ* K, *köčeezly* J; es. *köčë adami* J millainen ihminen, *kõčezë adźid* K millaisen näit, *köčejossë jaratiśkod* J millaisia rakastat.

80. Indefiniittisiä ovat:

kińkë, kiń-no-kiń K joku, kuka tahansa.

makë, markë K jokin, mikä hyvänsä, taivutetaan niinkuin itsenäinen sana, es. dat. *makelõ*, instr. *makejen*.

kudkë K (adj.) joku, es. *kudkë murt* joku ihminen.

kudiskë K (subst.) joku, akk. *kudzekë*, dat. *kudizlõkë*.

kõčekë K, *köčekë* J (adj. ja subst.) millainen hyvänsä, akk. *kõčezekë* abl., *kočeliśkë;* es. *kõčekë baśtod, õčë ďaraloz* minkä tahansa otat, se hyvä on.

ol̥o-kõčë K, *ol̥o-köčë* J, *ol̥o-kiń* K joku.
muzon K, muu.

81. Kieltäväiset pronominit syntyvät siten, että *nino, no* liitetään kysyväisten pronominien eteen, vieläpä *no* voidaan lisäksi liittää niiden jälkeenkin, es. *ninokiń, ninokiń-no* K, *nokin-no* J ei kukaan, *ninomõr, -no* K, *nomyr-no* J ei mikään, ei mitään, ad. *ninomõrl̥en, ninomõrezl̥en,* abl. *ninomõrliś, ninomõrezliś* j. n. e.; *ninokudiz(-no)* K ei mikään, ei kumpikaan, *ninokõče(-no)* K ei minkäänlainen.

82. Resiprokipronominia vastaa votjakissa *og*-sanan kertominen, es. *mi ogmõl̥õ ogmõ veramõ* puhumme toinen toisellemme (oik. — meistä yhdelle meistä yksi), *ogdõl̥õ ogdõ* toinen toisellenne, *ogzõl̥õ ogzõ* toinen toisellensa (3 p. mon.).

83. Demonstratiivi-pronominit ovat: *so* (ks. taivutusta yllä s. 30), *sojez* K, J tuo, *ta, tajez* K, J tämä, ad. *tal̥en, tajezl̥en* K, abl. *taliś, tajezliś* K, *taleś, tajezleś* J, j. n. e.; *õčë* K, *syčë* J sellainen.

F. Lukusanat.

84.

	Perusluvut.	Järjestysluvut.
1.	*og, odig* J; *ok, odik* K	*odigeti*
2.	*kyk* J, *kõk* K	*kykteti* J, *kõkteti* K
3.	*küiń, kuiń*	*kuińmeti*
4.	*ńul'* J, *ńül'* K	*ńuleti*
5.	*vit'*	*vit'eti*
6.	*kwat'*	*kwat'eti*
7.	*śiźym* J, *śiźõm* K	*śiźymeti* J, *śiźõmeti* K
8.	*t'amys* J, *t'amõs* K	*t'amyseti* J, *t'amõseti* K
9.	*ukmys* J, *ukmõs* K	*ukmyseti* J, *ukmõseti* K
10.	*das*	*daseti*
11.	*dasodig*	*dasodigeti*
12.	*daskyk* J, *daskõk* K	*daskykteti* J, *daskõkteti* K
20.	*kyź* J, *kõź* K	*kyźeti* J, *kõźeti* K
21.	*kyźodig* J, *kõźodik* K	*kyźodigeti* J, *kõźodigeti* K
30.	*kwamyn* J, *kwamõn* K	*kwamyneti* J, *kwamõneti* K

40.	*ńüľdon*	*ńüľdoneti*
50.	*viťton*	*viťtoneti*
60.	*kwaťton*	*kwaťtoneti*
70.	*śiźymdon* Vj., *śiźõmdon* K	*śiźymdoneti* Vj., *śiźõmdoneti* K
80.	*ťamyston* Vj., *ťamõston* K	*ťamystoneti* Vj., *ťamõstoneti* K
90.	*ukmyston* V., *ukmõston* K	*ukmystoneti* Vj., *ukmõstoneti* K
100.	*śu*	*śueti*
102.	*śukyk* Vj., *śukõk* K	*śukykteti* Vj., *śukõkteti* K
200.	*kykśu* Vj., *kõkśu* K	*kykśueti* Vj., *kõkśueti* K
1000.	*śurys* Vj., *śurõs* K	*śuryseti* Vj., *śurõseti* K.

85. Distributiivilukua toimittaa votjakin kieli peruslukusanaa kertomalla joko nominatiivissa (Wiedemannin mukaan), es. *puktyľë viťton viťton murt* asettakaa viisin kymmenin ihmisiä, tahi instrumentaalissa, es. *so leźem sojosyz as aźaz kyken kyken* hän lähetti heitä edellänsä kaksittain. Instrumentaalia käytetään kertomattakin yleisesti, semminkin suffiksin seuratessa, es. *ognam, -nad, -naz, -namy, -nady, -nazy* yksinäni, -si, -nsä j. n. e.; samoin *kyknamy, küińnamy, ńüľnamy, viťnamy* me kahden, me kolmen j. n. e. Instrumentaalin asemesta käytetään myös (6:sta alkain aina) postpositsioonia *čošen* yhdessä, es. *kyk čošen* kaksi yhdessä, *kwať čošen* kuusi yhdessä. Merkillistä on, että näissä distributiivisissa lukusanoissa ilmaantuu omistusliitännäisen edelle vokaali *a*, eikä, niinkuin odottaisi, *y* (*õ*). Jos tähän vertaamme syrjäänin kielen muotoja, niin havaitsemme, että tässä sukukielessä -na on omistusliitännäisen seuratessa instrumentaalin päätteenä aina, eikä ainoastaan distributiivisissa sanoissa, es. syrj. ötnam, ötnad, ötnas, votj. *ognam, ognad, ognaz;* syrj. purt, veitsi, instr. purtnam, votj. *purtenym.* Nähtävästi on siis instrumentaalin alkuperäinen pääte näissä kielissä ollut -na (vastaava suomen essiivipäätettä?).

II. Verbit, niiden synty ja taivutus.

A. Verbien johtopäätteitä:

86. 1) *-ało: bićało* (*bićo* poimin), *verało* sanon, *užało* teen työtä.

2) *-ľľało: koškiľľało* (*koško* menen pois), *veraľľało* (*verało* sanon), *adžiľľało* näen silloin tällöin (*adžo* näen).

3) *-džo: łobdžo* (*łobo* lennän).

4) *-ko: ćapko* lyön korvapuustin (*ćabo* lyön käsiä vastakkain).

5) *-kto: pöśekto* kuumehdun (moment.) (*pöś* kuuma), *vožekto* tulen viheriäksi (*vož* viheriä), *ćyrekto* huudahdan.

6) *-ło: baśtöło* otan vähitellen, ottelen (*baśto* otan), *mõnõło* menen usein (*mõno* menen).

7) *-mo: vužmo* vanhenen (*vuž* vanha).

8) *-so* (onomatop.): *bökso* määin.

9) *-śo: pukśo* istuudun (*puko* istun).

10) *-śko: oktiśko* järjestelen huoneessa (*oktõnõ* kerätä), *veraśkõnõ* puhua (*veranõ* sanoa).

11) *-to: pukto* panen istumaan, istutan (*puko* istuu).

B. Verbinominit.

87. Verbinominit muodostuvat seuraavilla johtopäätteillä:

I. *-ś* (*-iś, -aś*), es. *kariś* (*karõnõ* tehdä), *veraś* (*veranõ* sanoa). *ś*-päätteisiä verbinomineja vastaa suomessa tavallisesti I personall. partisiippi, es. *kiľľiś kõiez* makaava kyy, *ćiľaś veś* kiiltävä helmi. Myöskin niitä usein vastaavat suomen ja-, jä-päätteiset nomina agentis, es. *dźeś užaś* hyvä työntekijä. Oudompaa on, että se on IV:n inf:nkin vastineena, es. *łõmõłen ćiľaśez* lumen kiiltäminen.

II. *-em, -am*, es. *leśtem* (*leśtõnõ* tehdä), *veram* (*veranõ* sanoa). Tämän verbinominin käytäntö on erittäin monipuolinen ja se voi vastata 1:o) suomen IV:ttä infinitiiviä, es. *põrem berë* sisälle menemisen perästä, *põremmõ berë* sisälle menemisemme perästä, *mynam sojë adźemë ug pot* minä en tahdo nähdä häntä (oik. minun häntä näkemiseni ei tee mieli), *asliśkõz potemzë* itsensä ulosmenemistä, *šuemiśtyz* sanomisestansa; 2:o) II:sta personall. partisiippia, es. *ułem murt* elänyt ihminen, *buko kwasam murt łyktoz* luokan taivuttanut mies tulee,

veram (on) sanonut, sanoi (perf. hist.), *adźem* (on) nähnyt, näki; 3:o) II:sta personatonta partis., es. *kwasam ńań* taitettu leipä, *goštemyn vań* on kirjoitettu, *põremen* (instr.) *ńal̦tas veraškõnõ kuškiz* tultuaan heti puhumaan rupesi.

III. *-nõ*, (*-õnõ, -anõ*) K, *-ny* (*-yny, -any*) J; es. *baštõnõ, baštyny* ottaa; *veranõ, verany* sanoa; *kujany* heittää. Merkitykseltään se vastaa 1:o) suomen I infinitiiviä, es. *murtë vijõnõ šöl̦ök* on synti lyödä ihmistä; 2:o) III:n inf.:n illatiivia, es. *mõnom šijõnõ* menemme syömään, *mõnõnõ daś* menemään valmis; 3:o) IV:ttä infinitiiviä ja seuraa sitä silloin postpositsiooni *ponna* tähden, es. *baštõnõ ponna* ottamista varten.

IV. *-on, -an*, es. *adźon* (*adźõnõ* nähdä), *koran* (*koranõ* hakata). Tämänpäätteisiä verbinomineja vastaa yleensä suomen IV:s inf., es. *pu koranen kijonjos kul̦esmë* puiden hakkaamisella sudet vähenevät.

V. *-ono, -ano;* tämän-päätteinen verbinomini on johtunut edellisestä adjektiivipäätteellä *-o;* es. *karono* (*karõnõ* tehdä), *verano* (*veranõ* sanoa). Sitä vastaa suomen I partisiippi, sekä personallinen että personaton, ja se merkitsee jotakin vastedes tapahtuvaa, tapahtuvaksi odotettavaa ja välttämättä tapahtuvaa, es. *mon dorõn ul̦ono murt* luonani (vastedes) oleva mies, *purt leštono murt* veitsen (vastedes) tekevä mies, *murtjos vańmõz kul̦ono* ihmiset ovat kaikki kuolevat, *kartl̦õ bit́ono l̦ui* minun oli mentävä miehelään (oik. miehelle juoksevaksi tulin), *vuzano vuz* myötävä tavara, *verano* on sanottava, *baštono* on otettava, *ma karono* mitä on tehtävä.

VI. *mon*-päätteellä muodostuu mahdollisuutta ilmaiseva verbinomini, es. *leštõmon už* työ, joka on mahdollinen tehdä; *so ińi bit́õmon* hän on jo naimaikäinen (oik. hän on jo mahdollinen „juoksemaan“), *vetl̦õmon nunõ* lapsi, joka voi kävellä; *l̦obamon l̦uem berë* kun oli tullut mahdolliseksi lentämään, *pukymon* istumisen mahdollisuus.

VII. *ontem-, antem*-päätteiset verbinominit ovat *ono-, ano*-päätteisten (ks. verbinom. V) kielteisiä vastakohtia, siis: *karontem* joka ei ole tehtävä, jota ei voi tehdä, *verantem* jota ei saa (voi) sanoa.

VIII. *mte*(*emte-, amte-*)-päätteiset verbinominit ovat vuorostaan *em-, am*-päätteisten (ks. verbinom. II) kielteisiä vastakohtia, es. *d́źeś köl̦ l̦uemteiś* kun hyvää sanaa ei ollut (oik. hyvän sanan ei olemisesta), *põremzõ l̦uemteiś* kun hänen menostaan ei tullut mitään (oik. menemisensä ei syntymisestä), *koškemtë* ei mennyt pois (*koškem* meni pois).

C. Verbiadverbit.

88. I. *sa*(*ysa-*, *ōsa-*; *asa-*)-päätteellä muodostuu verbiadverbeja, jotka vastaavat suomen II:n inf.:n instruktiivia ja II:n personattoman partisiipin partitiivia (-ttua, -ttyä; -tua, -tyä), es. *kōrdźasa orći* laulaen kuljin ohi, *šusa* sanoen, *ōžōd ulōsa* vähän elettyä.

II. *kō* K, *ky* J (*ōkō-*, *yky-*; *akō-*, *aky-*)-päätteistä verbiadverbia vastaa suomen II:n inf:n inessiivi, es. *lōktōkō* tullessa, *śijon ďuakō* ruokaa kysyessä, *bertōkōd* palatessasi, *mōnam mōnōkōm* minun mennessäni.

III. *toś* K, *toďź*, *toź* J (*ōtoś-*, *atoś-*; *ytoďź-*, *ytoź-*, *atoďź-*, *atoź-*)-päätteiset verbiadverbit vastaavat kysymykseen: mihin (aikaan) asti?, ennen mitä?, es. *kwaź saktōtoś* päivän koittoon asti, *so veratoś mon aćōm todo* siihen kuin hän sen sanoo, tiedän minä sen; *ton ožō karōtoś mon lōktōsa vuo* siihen kuin sinä niin teet, ennätän minä tulla.

IV. *tek*(*ōtek-*, *ytek-*; *atek-*)-päätteellä muodostuu suomen III:n inf:n abessiivia vastaava verbiadverbi, es. *mōnōtek kiľoz* jää menemättä.

D. Verbien taivutus

selviää seuraavista taivutuskaavoista:

89. Yksinkertaiset verbinmuodot.

(*baštōnō* K ottaa, *veranō* K sanoa, *kujany* J heittää, *luyny* J tulla.)

Indikatiivi.

Preesens.

Y.	1	*baštiśko*	*veraśko*	*kujaśko*
	2	*baštiśkod*	*veraśkod*	*kujaśkod*
	3	*baštē*	*vera*	*kuja*
M.	1	*baštiśkom*(*ō*)	*veraśkom*(*ō*)	*kujaśkom*
	2	*baštiśkodō*	*veraśkodō*	*kujaśkody*
	3	*bašto*	*veralo*	*kujalo*

Futuri.

Y.	1	*baśto*[1]	*veraḷo*	*kujaḷo*
	2	*baśtod*	*veraḷod*	*kujaḷod*
	3	*baśtoz*	*veraḷoz*	*kujaḷoz*
M.	1	*baśtom(õ)*	*veraḷom(õ)*	*kujaḷom(y)*
	2	*baśtodõ*	*veraḷodõ*	*kujaḷody*
	3	*baśtozõ*	*veraḷozõ*	*kujaḷozy*

Imperfekti.

Y.	1	*baśti*	*verai̯*	*kujai̯*
	2	*baśtid*	*verad*	*kujad*
	3	*baśtiz*	*veraz*	*kujaz*
		baśtem (impf. hist.)	*veram*	*kujam*
M.	1	*baśtim(õ)*	*veramõ*	*kujamy*
	2	*baśtidõ*	*veradõ*	*kujady*
	3	*baśtizõ*	*verazõ*	*kujazy*

Konditsionaali.

Y.	1	*baśtõsaḷ*	*verasaḷ*	*kujasaḷ*
	2	*baśtõsaḷõd*	*verasaḷõd*	*kujasaḷ*
	3	*baśtõsaḷ(õz)*	*verasaḷ(õz)*	*kujasaḷ*
M.	1	*baśtõsaḷmõ*	*verasaḷmõ*	*kujasaḷmy*
	2	*baśtõsaḷdõ*	*verasaḷdõ*	*kujasaḷdy*
	3	*baśtõsaḷzõ*	*verasaḷzõ*	*kujasaḷzy*

Imperatiivi.

Y.	2	*baśtõ*	*vera*	*kuja*
M.	2	*baśtë* (*baśteḷë*)	*veraḷë* (*med veraḷë*)	*kujaḷë*

Optatiivi.

Y.	1	*med baśto*	*med veraḷo*	*med ḷuo*
	2	„ *baśtod*	„ *veraḷod*	„ *ḷuod*
	3	„ *baśtoz*	„ *veraḷoz*	„ *ḷuoz*

[1] Yksikön 1 p.:n personapäätteenä on kysymyksissä joskus *-m*, es. *ku lõktom?* milloin tulen? *lõktom-a mon* K, *lyktom-a* t. *lykto-a mon* J? tulenko minä? *ku baśtom koṅdon?* milloin otan kopeikan? *mon ku kulom* milloin minä kuolen? Tämä *-m* on nähtävästi yks. 1 p.:n alkuperäinen pääte.

M.	1	*med baśtom(õ)*	*med veraḷom(õ)*	*med ḷuomy*
	2	" *baśtodõ*	" *veraḷodõ*	" *ḷuody*
	3	" *baśtozõ*	" *veraḷozõ*	" *ḷuozy*

90. Kielteiset muodot.

Indikatiivi.

Preesens.

Y.	1	*ug baśtiśkõ*	*ug veraśkõ*	*ug kujaśky*
	2	*ud* "	*ud* "	*ud* "
	3	*ug baśtõ*	*ug vera*	*ug kuja*
M.	1	*um baśtiśkë*	*um veraśkë*	*um kujaśkë*
	2	*ud* "	*ud* "	*ud* "
	3	*ug baśto*	*ug veraḷo*	*ug kujaḷo*

Futuuri.

Y.	1	*ug baśtõ*	*ug vera*	*ug kuja*
	2	*ud* "	*ud* "	*ud* "
	3	*uz* "	*uz* "	*uz* "
M.	1	*um baśtë*	*um veraḷë*	*um kujaḷë*
	2	*ud* "	*ud* "	*ud* "
	3	*uz* "	*uz* "	*uz* "

Imperfekti.

Y.	1	*öi baśtõ*	*öi vera*	*öi kuja*
	2	*öd* "	*öd* "	*öd* "
	3	*öz* "	*öz* "	*öz* "
M.	1	*öm baśtë (-teḷë)*	*öm veraḷë*	*öm kujaḷë*
	2	*öd* "	*öd* "	*öd* "
	3	*öz* "	*öz* "	*öz* "

Konditsionaali.

Y.	1	*öi baśtõsaḷ*	*öi verasaḷ*	*öi kujasaḷ*
	2	*öd baśtõsaḷõd*	*öd verasaḷõd*	" "
	3	*öz baśtõsaḷ(õz)*	*öz verasaḷ(öz)*	" "
M.	1	*öm baśtõsaḷmõ*	*öm verasaḷmõ*	" *kujasaḷmy*
	2	*öd baśtõsaḷdõ*	*öd verasaḷdõ*	" *kujasaḷdy*
	3	*öz baśtõsaḷzõ*	*öz verasaḷzõ*	" *kujasaḷzy*

Imperatiivi.

Y.	2	*en baštõ*	*en vera*	*en kuja*
M.	2	„ *baštë(-teḷë)*	„ *veraḷë*	„ *kujaḷë*

Optatiivi.

Y.	1			*medam ḷu(y)*
	2			*medad* „
	3	*medaz baštõ*	*medaz vera*	*medaz* „
M.	1			*medam ḷuë*
	2			*medad* „
	3	*medaz baštë(-teḷë)*	*medaz veraḷë*	*medaz* „

91. Yhdistettyjä ajallismuotoja.

I. Päättymätön tekeminen menneessä ajassa.

a)

Y.	1	*mon bõdtiško vaḷ*	olin lopettamassa, olin lopettava
	2	*ton bõdtiškod*	„
	3	*so bõdtë*	„
M.	1	*mi bõdtiškom*	„
	2	*ti bõdtiškodõ*	„
	3	*sojos bõdto*	„

b)

Edellistä vastaava historiallinen muoto:

Y.	1	*mon bõdtiško võḷem*	olin kuulemma lopettamassa (muiden puheen mukaan)
	2	*ton bõdtiškod*	„
	3	*so bõdtë* t. *-tiškë*	„
M.	1	*mi bõdtiškom*	„
	2	*ti bõdtiškodõ*	„
	3	*sojos bõdto* t. *-tiško*	„

II. Päättynyt tekeminen menneessä ajassa.

(Pluskvamperfekti.)

a)

Y.	1	*mon bõdtem*	*vaḷ*	olin lopettanut
	2	*ton bõdtemed*	„	
	3	*so bõdtem*	„	
M.	1	*mi bõdtemmõ*	„	
	2	*ti bõdtemdõ*	„	
	3	*sojos bõdtemzõ*	„	

b)

Edellistä vastaava historiallinen muoto:

(Hist. pluskv.)

Y.	1	*mon bõdtemë*	*võḷem*	(t. *-m -më* t. *-më -më*)	olin kuulemma lopettanut
	2	*ton bõdtemed*	„	(t. *-m -med*)	
	3	*so bõdtem*	„		
M.	1	*mi bõdtemmõ*	„	(t. *-m -mmõ*)	
	2	*ti bõdtiľľamdõ*	„	(t. *-m -mdõ*)	
	3	*sojos bõdtiľľamzõ*	„		

Esimerkkejä: I, *a)*: *so ḷõktõkõ mon bõdtiśko vaḷ* heidän tullessaan olin lopettamassa; *b)*: *ton mõniśkod võḷem mon dorë* sinä olit kuulemma menemässä, aioit mennä, luokseni; II, *a)*: *so mon põrõkõ bertem vaḷ* minun tullessani hän (jo) oli palannut; *b) so mõnem võḷem* hän oli (puheen mukaan jo) mennyt.

92. Apuverbi „olla".

Preesens.

				Kielt. muodot.
Y.	1	*mon*	*vań*	*övöḷ*
	2	*ton*		
	3	*so*		
M.	1	*mi*		
	2	*ti*		
	3	*sojos*		

Imperfekti.

Y.	1	*mon*		*ö͜i vaḷ*
	2	*ton*		
	3	*so*	*(võḷem)*	
M.	1	*mi*	*vaḷ*	*ö͜i vaḷ* t. *vaḷy*
	2	*ti*		„ „ „ „
	3	*sojos*	*(võliľľam)*	„ *vaḷy*

Konditsionaali.

Y.	1	*mon ḷusaḷ*	*ö͜i ḷusaḷ*
	2	*ton* „ t. *ḷusaḷõd*	*öd ḷusaḷõd*
	3	*so* „ t. *ḷusaḷõz*	*öz ḷusaḷ(öz)*
M.	1	*mi ḷusaḷmõ*	*öm ḷusaḷmõ*
	2	*ti ḷusaḷdõ*	*öd ḷusaḷdõ*
	3	*sojos ḷusaḷzõ*	*öz ḷusaḷzõ*

Imperatiivi.

Y.	2	*ḷu(õ)*	*en ḷu(õ)*



Sisällys.

ÜBER

QUANTITÄTSWECHSEL

IM FINNISCH-UGRISCHEN

VORLÄUFIGE MITTEILUNG

VON

E. N. SETÄLÄ.



Über quantitätswechsel im finnisch-ugrischen.

Vorläufige mitteilung

von

E. N. Setälä.

(Vorgetragen in der sitzung der Finnisch-ugrischen Gesellschaft den 16 november 1895).

[Die fortsetzung meiner arbeit „Yhteissuomalainen äännehistoria“ (= Gemeinfinnische lautlehre 1, 2, Helsingfors 1890—1891, im folgenden ÄH bezeichnet) ist leider sehr verspätet worden, teils durch anderweitige wissenschaftliche beschäftigungen und amtliche pflichten, teils aber auch dadurch, dass ich während fortgesetzter untersuchungen in vielen wesentlichen punkten meine auffassung verändert habe. Diese revision meiner früheren ansichten ist besonders durch die untersuchung des materials aus den übrigen finnisch-ugrischen sprachen und durch kombination der sprachlichen thatsachen aus den verschiedenen zweigen des finnisch-ugrisches stammes verursacht worden, und diese untersuchungen, welche eine geraume zeit in anspruch nahmen, haben mich veranlasst, teils das schon im Jahre 1890 beinahe fertig liegende manuskript von neuem zu bearbeiten, teils auch einige neue kapitel dem schon erschienenen teile hinzuzufügen. Meine absicht, die ergänzungen zu der geschichte des konsonantismus in einem dritten hefte von ÄH während dieses winters erscheinen zu lassen, wurde durch anderweitige aufträge vereitelt; ich hoffe jedoch, dass dieses 3. heft während des sommers 1896 gedruckt werden kann.

Die wichtigsten ergebnisse meiner untersuchungen auf dem gebiete der quantitätserscheinungen teilte ich in einem vortrage $^{16}/_{11}$ 95 in der sitzung der Finnisch-ugrischen Gesellschaft mit; eine eingehendere darstellung und begründung dieser

theorie habe ich in meinen vorlesungen an der hiesigen Universität während des herbstsemesters 1895 und dieses frühjahrssemesters gegeben. Wegen der verspätung von ÄH, 3. h. veröffentliche ich vorläufig hier den genannten vortrag (mit einigen zusätzen über fragen, die ich nur in meinen akademischen vorlesungen behandelt habe); derselbe bietet nur kurze andeutungen, die bei der mündlichen darstellung etwas mehr ausgeführt wurden. Ich hege jedoch die hoffnung, dass die fachgenossen aus diesem kurzen extrakte die grundzüge der theorie erkennen werden. Helsingfors, anfang mai 1896.]

In ÄH habe ich nachzuweisen versucht, dass der konsonantenwechsel, der gewöhnlich unter dem namen der „konsonantenschwächung“ geht, der urfinnischen zeit angehöre und dass der wechsel im urf. sich folgendermassen gestaltet hatte:

starke stufe	schwache stufe
k	*γ*
t	*δ*
p	*β*
kk	*k*
tt	*t*
pp	*p*

Ein mittel zur bestimmung der chronologie dieser erscheinung wollte ich damals in der verschiedenen behandlung der verschlusslaute in den lehnwörtern vom verschiedenen alter sehen. Ich muss jedoch, wie schon zum teil damals (ÄH 120), gestehen, dass dieses mittel sehr unsicher ist, weil man immer mit der möglichkeit einer lautlichen proportionsanalogie rechnen muss und weil — ich füge es hier zu — die verschlusslaute in den verschiedenen sprachen sicher etwas verschiedenartig gewesen sind (in den germanischen sprachen wol aspiriert, in dem altrussischen wol etwas kräftiger oder länger als im finn.; dagegen kommen die jetzigen litauischen verschlusslaute, nach einer mündlichen mitteilung von Dr. J. J. Mikkola, den finn. verschlusslauten ziemlich nah).

Durch die untersuchungen während der jahre, die seit dem erscheinen der zwei ersten hefte von ÄH vergangen sind, habe ich mich immer mehr davon überzeugt, dass diese erscheinung vorfinnisch, ja sogar finnisch-ugrisch ist. Die vollständige darstellung aller

beweise setzt einige kapitel aus dem 3. hefte von ÄH voraus; ich will hier den gang der beweisführung nur andeuten.

Die beweisführung geht von solchen verhältnissen aus, wie wotj. *kwa* „das wotjakische sommerzelt" ∼ illat. *kwala*, iness. *kwalan*, elat. *kwalaś*. Ich hoffe in ÄH nachweisen zu können, dass im syrj.-wotj. 0 (schwund) ein urfinn. *t* (= magy. *z*, lp. *t*), und *l* ein urspr. *δ* (= magy. *l*, lp. *đ*) vertritt. Das nebeneinander von 0 ∼ *l* in demselben worte weist folglich auf ein nebeneinander von *t* ∼ *δ* zurück. Ein ähnliches verhältnis existiert in syrj. *ma* „honig" ∼ *maľa-* in *m. -muš*, *m. -zy* „biene" (0 < urspr. *t*, *ľ* < urspr. *δ'* = lap. *đ*, magy. *gy*, *j*; folglich: 0 ∼ *ľ* < *t* ∼ *δ'*). Noch andere beispiele im syrj.-wotj. will ich in ÄH nachweisen, ebenso einige fälle im wogulischen und magyarischen, die hiedurch erklärt werden können.

Ich schliesse hieraus: *kwa* ∼ *kwala* weist auf einen ähnlichen wechsel zurück wie fin. *kota* ∼ *kodan* (< **koδan*), lp. *goatte* ∼ *goađe;* der wechsel *t* ∼ *δ* ist folglich finnisch-ugrisch. Und wenn einmal *t* ∼ *δ* = lp. *tt* ∼ *đ* finnisch-ugrisch ist, liegt es sehr nahe zu schliessen, dass auch *k* ∼ *γ* = lp. *kk* ∼ *g*, *p* ∼ *β* = lp. *pp* ∼ *b*, *v* der finnisch-ugrischen zeit angehörte.

Eine durchmusterung von wörtern, wo ein wechsel *k* ∼ *γ*, *p* ∼ *β* vorauszusetzen wäre, zeigt, dass der wechsel nur in den finnischen (mit ausnahme des liv. und weps.) und in den lappischen (mit ausnahme des südlapp.) dialekten vorkommt. In den übrigen sprachen erscheinen die wörter durch das ganze paradigma in formen, die keinen solchen wechsel aufweisen. Beispiele: mord. a) *k* ∼ *γ: luvan*, *lovan* = fi. *lukea* (*luke-* ∼ **luγe-*); *tuvo* = fi. *sika;* *näjan*, *nejan* = fi. *näen*, *nähdä* (*näke-* ∼ **näγe-*); *ie*, *i* = fi. *ikä;* *vi*, *vie* = fi. *väki;* — b) *p* ∼ *β: sivä* = fi. *sepä;* *rives*, vgl. fi. *repo* | tscher. a) *k* ∼ *γ: jogem*, vgl. fi. *joki;* *kugo*, *kuv*, *ku*, vgl. lap. *gukke-*, mord. *kuvaka;* *luo*, *lu* 10 = lp. *lokke*, fi. *luku;* *šu* = fi. *suka;* *jüam* = lp. *jukkat* ∼ *jugam;* b) *p* ∼ *β: šü* = fi. *sepä;* *ko* „unda" = weps. *kob'e;* *rövöž*, *rebež*, *ribäž* = mord. *rives* | syrj. *ju* = fi. *joki;* syrj.wotj. *zu* = fi. *suka;* syrj. *niź*, wotj. *niź*, *ńaź* = estn. *nugis*, syrj.wotj. *juny* „trinken" (vgl. syrj. *juktalny*, wotj. *juktany* „trinken") = lp. *jukkat* ∼ *jugam;* *-vi* (syrj. *jöz-vi* „knoten, gelenk", wotj. *joz-vi* „leib") = fi. *väki;* syrj.wotj. *seź* „heiter" = fi. *sees* gen. *sekeen* (**seγes* ∼ **sekeze-*); syrj. *-ań* = fi. *ien* (< **iγen*) g. *ikenen;*

dagegen syrj. *jukni*, wotj. *jukini* = ? fi. *jakaa*, mord. *javan* | *p* ~ *β* syrj. *šili*, *sili*, wotj. *šil'* „hals" = fi. *sepeli;* syrj.wotj. *už* „hengst" = fi. *uve* g. *upeen*, weps. *ub'eh* (< **uβcš*); syrj. *šum*, *šöm*, wotj. *šum* „säure, sauer" = magy. *savanyú;* syrj. *ruts̆* etc., wotj. *dźütši* etc. = tscher. *rövöž* etc. | vog. a) *k* ~ *γ*: *lou* 10 = tscher. *lu*, *luo*, lp. *lokke* ~ *loge*, fi. *luku* ~ *luvun* (< **luγun*); *jā*, *jā̈* = fi. *joki; touam, toveim* „rudern", vgl. lp. *sukkat* ~ *sugam; vou*, *va'i* (~ *vaγėm*), *voåi* (~ *voaγėm*) etc. = *väki;* *χ* u. *g* wird getroffen in: *ńoχs*, *ńoχus*, *ńogis;* b) *p* ~ *β*: *šäu-*, *šäul-* „sauer werden" (Ahlq. *säijam* „faul, sauer werden"), vgl. magy. *savanyú* „sauer"; dagegen: *sip* „hals, kragen" = fi. *sepä; sup* „hemd" = fi. *sopa* | ostj. *k* ~ *g: joγan*, *juγan*, *jogan* = fi. *joki; χū*, *χuv* lang, *χuva* „weithin", vgl. lp. *gukke-*, mord. *kuvaka*, *vei* = fi. *väki; tovilłem*, *łoulełem* „rudern", vgl. lp. *sukkat* ~ *sugam;* merke *χ* in: *ńoχos*, auch *ńoγos*, Irt. *ńōγos* = estn. *nugis;* b) *p* ~ *β: šumłem* „sauer werden", vgl. magy. *savanyú;* dagegen: *sābił* „hals, kragen" = fi. *sepeli; kēbeł* „das fell von den pfoten" = fi. *käpälä* | magy. *k* ~ *g: iv-: ivás*, vgl. lp. *jukkat* ~ *jugam; ví*, *vív*, ? vgl. *väki; tev-: tevés*, vgl. fi. *teen*, *tehdä* (*teke-* ~ **teγe-*); *év* = fi. *ikä*, lp. *jakke; né-z* = fi. *näen* (*näke-* ~ **näγe-*); *jó* = fi. *joki; íny* = fi. *ien* gen. *ikenen;* — b) *ravasz* = tscher. *rövöž*, mord. *rives*, vgl. fi. *repo; savanyú* „sauer", vgl. fi. *hapan* (mit etwas abweichendem konsonantismus).

Aus den angeführten wortformen kann man meiner ansicht nach schliessen, entweder: dass die schwache stufe oder wenigstens *g*, *b* ursprünglich war (so habe ich in ÄH, 1. h. geschlossen), oder: dass der wechsel ursprünglich war. Mit berücksichtigung des parallellen verhältnisses *t* ~ *δ*, der lappischen verhältnisse und der schwankungen in der vertretung (merke oben wog. *šäu-* neben *sip*) sehe ich jetzt nur den letzteren schluss als richtig an. Die formen sind folglich meiner ansicht nach ausgeglichen worden, und die schwache stufe hat meistens überhand genommen.

Die frage, ob man auch nach einem diphthong auf *-i*, *-u* oder nach einem *l*, *r* einen ursprünglichen wechsel *k* ~ *γ*, *t* ~ *δ*, *p* ~ *β* vorauszusetzen hat, ist schwieriger zu entscheiden. Ich nahm früher, mit besonderer berücksichtigung der lapp. und teils auch der mord. formen, an, dass man hier von einem dem wechsel nicht unterliegenden *g*, *d*, *b* auszugehen habe. Ohne hier die gründe für und gegen zu

referieren, bemerke ich nur, dass ich jetzt vielmehr geneigt bin, auch hier einen wenigstens sehr alten wechsel *k* ~ *γ*, *t* ~ *δ*, *p* ~ *β* anzunehmen. Merke z. b. folgende fälle: fi. *oikea* „gerade“ = mord. *viede*, vgl. tscher. *vīnem* „rectum fieri“; fi. *poika* „knabe, sohn“ = syrj. wotj. *pi*, wog. *püv*, nord-wog. *pī* (*pįγėm*), ostj. *poχ* (~ *pogem*), magy. *fi*, *fiú*; fi. *säie* g. *säikeen* „faser“ = syrj.wotj. *si*, *śį*; fi. *kaukalo* „trog“ = mord. *kovįl* | fi. *ulku* „stange“ = lpS. *olk* „trabs“, lpK. *olk* „stange“, mord. *olga* id., wog. *vola*, *vula* id., ? syrj., wotj. *ul* „zweig“; fi. *jalka* „fuss“, mord. *jalga*, *jalgo* „zu fuss“, tscher. *jol* „fuss“, magy. *gyalog* „zu fuss“ (wo natürlich nur *gyalo*- mit *jalka* zusammenzustellen ist), wog. *laįl*, *lagįl*, *lail*, *lįel* „fuss“ (durch assimilation und metathese, vgl. unten); *sulka* „feder“, mord. *tolga*, tscher. *tįľ*, *tel*, syrj. *tįl*, wotj. *tįlį*, magy. *toll*; durch metathese entstandene formen: wog. *toul*, *touel*, ostj. *tōγol*, *tōγot*; estn. *mäľv* „vogelbrust“, lp. *mielgga* „brust“, mord. *mälhkä* (Paasonen) id., tscher. *mel* „stickerei an der hemdbrust“, wotj. *mįľa* „brust“, magy. *mell* „brust“, metathet. formen: wog. *māgįl*, *moagįl*, *mavįl*, *mauįl* „brust“, ostj. *mevįl*, *megil*, *maugel* id.; *valka-* in *valkama* „landungsstelle“, lp. *vuölgget* „decedere“, mord. *valgan* „hinabsteigen“, tscher. *volem* „descendere“, magy. *válni* „mutari“, metat. wog. *vailam* (Munkácsi: *va'įli*, *voåjli*) „hinabsteigen“; *olka* „humerus“, magy. *váll*; fi. *kulkea* „fortschreiten“, lp. *golggat*, mord. *koľgan*, syrj. *kįlödnį*, *kįlalnį*, ostj. *χolalem*, magy. *haladni* (*halladni*) | fi. *kelpaa* „es taugt, es geziemt“, tscher. *küleš* „necesse est“, syrj. *kolnį*: *kolö* „nötig sein, sich gebühren“, wotj. *kule* „nötig, es ist nötig“, wog. *kalen* „nötig“, magy. *kell*, *köll* „angemessen, gehörig sein, taugen“; *orpo* „elternlos“, lp. *oarbes* id., magy. *árva* id., ? mord. *urįs*, *uros* id., vgl. fi. *orpana* „geschwisterkind“, lp. *oarbbes*, lpK. *vįeərpen* „schwester“, mord. *uŕva* „weib“ (urspr. „elternlos“?) (indoeurop. ursprungs); fi. *turpa* „maul“, mord. *turva* „lippe“, tscher. *türvö*, *tervä*, *tirvä*, *tįrbä* id., syrjP. *tįrp* id., wotj. *tįrpį* id. | (die sicheren fälle mit *l*, *r* + dental. verschlusslaut sind viel seltener, z. b.: fi. *pursi* (< **purti*) „navigium“, syrj. *pur* „floss“; fi. *merta* „fischreuse“, syrj. *morda* id. (näheres in ÄH); fi. *varsi* (< **varti*) „manubrium“, vgl. tscher. *vurto* id. (lit. urspr.). Mehr beispiele in ÄH 3. h.

Aus solchen fällen, wie die angeführten, ist meiner ansicht nach zu schliessen, entweder: dass nach *i̯*, *u̯*, *l*, *r* kein *k*, *t*, *p* sondern *g*, *d*, *b* gestanden hat (diese auffassung wird vom lapp., teils vom mord. gestützt, kann jedoch wahrscheinlich nicht aufrecht erhalten werden); oder: dass hier ein wechsel stattgefunden hat (*k* ∼ *γ*, *t* ∼ *δ*, *p* ∼ *β*).

Wenn nach den nasalen ein ursprünglicher wechsel anzunehmen ist, war der wechsel wol *k* ∼ *g*, *t* ∼ *d*, *p* ∼ *b* (nicht *k* ∼ *γ* u. s. w.); näheres in ÄH, 3.

Dem wechsel haben aber ursprünglich nicht nur die silbenanlautenden, sondern auch die silbenauslautenden konsonanten unterlegen, und sogar vokale sind einem wechsel unterworfen gewesen. Im folg. führe ich in aller kürze die wichtigsten resultate über die verschiedenen fälle des wechsels an.

Anm. Die bezeichnung der quantität:

˘ (gew. unbezeichnet) = kurz.
ˋ = halblang.
— = lang.
^ = überlang.
| bezeichnet silbenscheide.

Behandlung der silbenauslautenden konsonanten.

I.

a.

Starke stufe	Schwache stufe
ì̯ ù̯ l̀ r̀ | kons.	*i̯ u̯ l r* | kons.

Ich setze also folgenden wechsel in der quantität des silbenauslautenden konsonanten an:

starke stufe	schwache stufe
ˋ	˘

Beweise.

1) Die lappischen verhältnisse wie *oai'vë* ~ *oaivë*, *ai'gë* ~ *aigë*, *duölljë* ~ *duöljë*, *juöl'gë* ~ *juölgë*, *muör'jë* ~ *muörjë*, *bâr'gat* ~ *bârgam*[1] (aus lpN. nach QVIGSTAD); in den übrigen lapp. dialekten, wo die quantität bezeichnet wird, sieht man einen ähnlichen wechsel (s. WIKLUND, Lule-lapp. laut- und formenlehre 1891, s. 28 u. folg., HALÁSZ, Svéd-lapp nyelv), welcher ohne zweifel urlappisch sein muss.

Ganz nach demselben prinzip sind zu erklären die Lulelapp. verhältnisse (WIKLUND, Lulelapp. Lautl. s. 26) wie: *kale* ~ *kaleu* (ɔ: *kallë* ~ *kallëu*).

Das lpN. verhältniss *bm* ~ *m*, *dn* ~ *n*, *gŋ* ~ *ŋ* nach *i*, *u*, *l*, *r* (wie *âlbmë* ~ *âlmë*) muss wol unursprünglich (analogisch entstanden) sein. Das urspr. *'m* ~ *m* (wie *al'me* ~ *alme*) ist im Lulelapp. erhalten. Vgl. unten in dem abschnitt über die behandlung des silbenanlautenden konsonanten.

Die lapp. verhältnisse weisen folglich in diesen fällen (*i u l r* | kons.) auf folg. wechsel der quantität des silbenauslautenden konsonanten zurück:

starke stufe	schwache stufe
˙ (= ' nach QVIGSTAD)	˘

2) Die estnischen verhältnisse wie: *laèv* ~ *laevà*, *laùlma* ~ *laulàn*, *ìlm* ~ *ilmà*, *àrvama* ~ *arvàta*; *aèg* ~ *ajà*, *võlg* ~ *võlà*, *põld* ~ *põllù*; part. *villa* ~ gen. *villà*.

3) Die finnischen verhältnisse *aika* ~ *ajan*, *poika* ~ *pojan*, *nauta* ~ *navetta*, *velka* ~ *velan*, *härkä* ~ *härän* (ɔ: *velka* ~ *velan*, *härkä* ~ *härän*, die nicht erklärt werden können, wenn man nicht einen wechsel der quantität voraussetzt (*aika* ~ **aiγan*, *velka* ~ *velγan*). — Gewöhnlich ist im finn. die starke stufe (*ilma* ~ *ilman*) verallgemeinert worden.

---

[1] Hier bezeichnet, nach QVIGSTADS schreibweise, ' die länge des vorhergehenden konsonanten, aus welcher länge oft ein schwa-laut sich entwickelt hat (s. QVIGSTAD, Beiträge s. 5, Journal Soc. FOu III, s. 3). Die schreibweise der norw.-lapp. schriftsprache: *oaivve* ~ *oaive*, *juölgge* ~ *juölge* ist ganz willkürlich, s. FRIIS, Lapp. Gr. § 27 s. 20, WIKLUND, Lulelapp. Lautl. s. 29 folg.

4) Zu merken sind die magy. *toll, mell, kell* neben *haladni, gyalog*. (Im mord. ist überhaupt die schwache stufe verallgemeinert worden, z. b. *kandan* mit kurzem *n*).

b.

Starke stufe	Schwache stufe
ŋ̇|k	*ŋ|g*
ṅ|t	*n|d*
ṁ|p	*m|b*
ṁ|t [1]	*m|d*
ṅ|s	*n|z* (?)
ṁ|s [1]	*m|z* (?)

Beweise näher in ÄH, 3. h. (besonders zu merken sind die estn. verhältnisse: *lõŋg* ~ *lõŋgà, rańd* ~ *rannà, rańb* ~ *rammà*).

c.

Starke stufe	Schwache stufe
k̇|k	*k|k*
ṫ|t	*t|t*
ṗ|p	*p|p*
ṡ|s	*s|s*

(Urspr. also *ak̇ka* ~ **akkat* u. s. w.).

---

[1] Urspr. *ṁt* ~ *md* (fi. *nt* ~ *nn*, lpK. *mt* ~ *md*, lpE. *bd*, lpS. *bd* [*b't* ~ *pt*], lpN. *vdd* ~ *vd* [*w'd* ~ *wd*], auch *bd*) ist z. b. in folgenden wörtern anzunehmen: fi. *antaa* = lp. *vuobdet, vuövddet;* fi. *kannus* „zaubertrommel" = lp. *kobdes, gobdes* l. *govdes* id.; ? fi. *kanta* = lpK. *komt* g. *komtige*, lpN. *govdag, gobdag*, tscher. *komda, kumda; lantua, lannistua* = lp. *luovddet; onsi* (< **onti*) = lpN. *vuovdda, vuobda;* fi. *tanner* = lpN. *duovda, duobda;* fi. *tuntea* = lpK. *tomto-*, lpN. *dovddat;* ein beispiel von *ms* (*mš*?) liegt in fi. *lämsä* = lpK. *lamča*, Lule *labᵉčc-*, N. *lavčče* vor. Mehr beispiele sich unter dem kap. *mt* (*ms*) in ÄH, 3. — Über *mč* in lpK. *kįmč*, lpN. *guovčča* = fi. *kontio*, ebenso über *nč* in ÄH, 3.

Beweise:

1) Die estn. verhältnisse wie part. *vakka* ~ gen. *vaka* (nach der aussprache: *vakka* ~ *vakkà*); *võtta* ~ *võtan* ɔ: *võtta* ~ *võttàn*, *tappa* ~ *tapan* ɔ: *tappa* ~ *tappàn*, *mässama* ~ *mässàta*.

2) Wenn man urspr. verhältnis *kk* ~ *k*, *tt* ~ *t*, *pp* ~ *p* voraussetzte, hätte man in den vertretern der schwachen formen im kar.-olon., weps., liv. ein *g*, *d*, *b* und nicht *k*, *t*, *p* zu erwarten (z. b. kar.-olon., weps. *otan*, *tapan*, liv. *vḭtà'b*, *tapà'b*, nicht **odan*, **taban* u. s. w., obwohl übrigens ein kurzes *k*, *t*, *p* in diesen sprachen in ähnlichen stellungen *g*, *d*, *b* geworden).

3) Das verhalten der mord. schluss- und reibelaute, die „in intervokalischer stellung als kurze geminaten anzusehen sind" (Paasonen, Mord. lautl. s. 3)[1], z. b. *vakan* = fi. *vakka*, *matan* = estn. *matan*, *mattma*, *lepä* = fi. *leppä*. Hier ist die schwache stufe verallgemeinert worden.

Über das *kk*, *tt*, *pp* nach *i̯*, *u̯*, *l*, *r*, *ŋ*, *n*, *m* in ÄH, 3.

II.

a.

Starke stufe	Schwache stufe
k|l	*γ|l*
k|r	*γ|r*
(*k|n*)	*γ|n*
k|j	*γ|j*
t|r	*δ|r*
t|n	*δ|n*
t|ŋ	*δ|ŋ*

[1] Dies habe ich selbst bei dem mordwinen Sirikin, der im j. 1891 in Helsingfors verweilte, konstatieren können; die aussprache eines mord. *k*, *t*, *p* in intervokalischer stellung kam dem estn. *k*, *t*, *p* in *vaka*, *matan*, *tapan* ziemlich nah.

Starke stufe.	Schwache stufe
t|j	*δ|j*
t|v	*δ|v*
(*t|m*)	(*δ|m*)
p|l	*β|l*
p|r	*β|r*

(Urspr. *kakla* ~ **kaγla-* u. s. w.).

Die **starke** stufe ist verallgemeinert worden in formen wie östl. fi. *kakla*, *nakran*, *oatra*, *hutjua*, *latva*, *käpristyä*, *kapio* < **kapjo* (vielleicht auch in fi. *lakea* st. ? *lakia* < **lakja*). Die kar.-olon., weps. *gl*, *gr* u. s. w., die sowol die starke als die schwache stufe vertreten können, sind wahrscheinlich (wegen der nordkarel. formen mit *kl* u. s. w.) < *kl* u. s. w. (= starke stufe).

Die schwache stufe sehen wir verallgemeinert in westfi. formen wie *kaula* (< **kaγla-*), *nauran*, *aura* (< **aδra-*), *huljua*, *lalva* (*laδva-*, *larva*), *käyrä* (< **käβrä-*), *lavea* st. *lavia* (< **laγja-*), *kavio* (< **kaβjo*); so auch in fi. *laaja* (< **laγja-*). Auch im wot. und liv. scheint meistens die schwache stufe verallgemeinert zu sein. Im estn. kann sowohl die starke als die schwache stufe als ausgangspunkt dienen (aus der schwachen stufe z. b. nordestn. *kaèl* ~ *kaelà*, südestn. *kâl* ~ *kālà* < **kaγla-*; aus der starken stufe z. b. südestn. *nęgil* gen. *nęgla* ~ part. *nękla*).

Es mag noch bemerkt werden, dass die starke stufe *tn* zu *nn*, und die schwache stufe *δn* im finn., karel. zu *rn* übergegangen ist, z. b. fi. *linna*, *vannoa*, *vannas*, *vuonna* l. *vuona* (wahrscheinlich auch *vastannut*, vgl. unten); — fi. dial. *vaarnas* = *vannas*, kar. (Poaen) *voarnaš* = *vannas*, *vuorna* = *vuonna*. Wot. *lidna* etc., weps. *ľidn* etc. aus der schwachen form, ebenso südestn. *lin*, liv. *nīn*.

Die verbindung (*tŋ* ~) *δŋ* haben wir in dem worte *päläs* (gen. anal. *pälkään*) = lp. *bædŋes* g. *bædgŋa*, wo die schwache stufe als ausgangspunkt gedient hat.

Aus den übrigen sprachen bemerke ich hier nur, dass im lapp. gewöhnlich die schwache stufe als ausgangspunkt gedient hat, z. b. *davje*, *daivve* = fi. *taaja*, aun. *toagie* (**takja* ~ *-γja-*), *ruöw'jë* (Qvigst.)

= fi. *ravio, raaja*, kar. *roagie; vuordnot* = fi. *vannoa* (**vatno-* ∼ **vaδno-*; fi. *nn* < *tn*, lp. *rn* < *δn*); *bædŋes* g. *bæđgŋa* = fi. *päläs* (< **päδŋäs*) u. s. w. In den wenigen mord. beispielen, die man kennt, ist die starke stufe verallgemeinert worden. Näheres ÄH, 3.

b.

Starke stufe	Schwache stufe
k|t	*γ|t*
k|s	*γ|s*
p|t	*β|t*
p|k	*β|k*
p|s (*pts*?)	*β|s* (*βts*?)
t|k	*δ|k*
t|s	*δ|s*

Die verbindungen *kš* und *tš* (*č*), bezw. *ktš* (*kč*) lasse ich hier beiseite, weil sie besondere kapitel beanspruchen (ÄH, 3, kapp. über *č* u. *kš*).

Den wechsel finden wir nur im lappischen und auch hier nicht in allen fällen. Beispiele: *kt* ∼ *γt: guöktë* ∼ *guöwtë* (*wt* < *γt*) | *ks* ∼ *γs: oaksë* ∼ *oawsë* (*ws* < *γs*), lpK. *vi̯okse* ∼ dim. *oaγsaj* | *pt* ∼ *βt: vuokta* (*kt* < *pt*, vgl. Lule *vūəpta*, lpK. *vi̯pt, vūpt, vuopt*) ∼ *vuowta* | *ps* ∼ *βs* (*pts* ∼ *βts*?): *läkca* „rahm" (*k* auch hier < *p*) ∼ *läwca*, vgl. fi. *lypsän*.

Die starke stufe bildet überhaupt den ausgangspunkt in den lapp. fällen von urspr. *ts* (näheres in ÄH, 3); dagegen liegt die schwache stufe zu grunde in fällen wie *gotka* (*tk* < *đk* ɔ: *ϑk* < *δk*), Lule *korᵉko* (*rk* < *δk*). Das verhältnis *pk* ∼ *βk* wird, ebenso von der schwachen stufe ausgehend, von *vkk* ∼ *vk* vertreten (*cuvkket* ∼ *cuvkam*, vgl. fi. *suukko*, syrj. *tšupködni̯*, begründung in ÄH, 3).

Die mordwinischen verhältnisse sind hier von grossem interesse. Hier entspricht nämlich sowol dem *kt* als *pt* ein *vt*, mokschamord. *ft*, z. b. *kavto, kafta* „zwei"; *ävtems* „wickeln" = fi. *vyyhtiä* (übrige vertretungen s. Paasonen, Mord. lautlehre s. 35 u. ff.), und

es ist offenbar, dass *vt* ursprünglicher ist als *ft*. Die entwickelung *vt* aus den stimmlosen lautkombinationen *kt*, *pt* ist jedoch sehr unwahrscheinlich; viel natürlicher ist es, *vt* aus *γt*, *βt* zu erklären, d. h. anzunehmen, dass hier die schwache stufe verallgemeinert worden ist. Ebenso in mordE. *lovso* (*lovtso*), mordM. *loftsa* = fi. *lypsä-n* erscheint die schwache stufe durch das ganze paradigma (*vts*, *fts* < *βs* od.? *βts*). In den verbindungen *ks* (z. b. mord. *makso*, *maksa* „leber" = fi. *maksa*) und *tk* ist die starke stufe durchgeführt worden.

In den finnischen sprachen entspricht in den meisten fällen *ht* sowohl *kt* als *pt*; dieses *ht* muss aber als von der schwachen stufe ausgehend erklärt werden (*γt* > *χt* > *ht*, *βt* > *ft* > *ht*: gen. *kahden* < **kaγten*, gen. *vyyhden*, *vyhden* < **viühden* < **viβten*; *hahtu*, *hahtuva*, vgl. *hapsi*). Die starke stufe erscheint:

1) als *ks*, *ps* vor *i* (*ti* > *si*), z. b. *kaksi*, *viipsi*, *hapsi* (= lp. *vuöpta*);

2) als *tt* durch das ganze paradigma; so a) im südestnischen regelrecht, z. b. *attma* = fi. *ahtaa*, *läteʿ* = fi. *lähde*, *ütte* = fi. *yhteen*; b) in einzelnen wörtern wie *tytär* pl. *tyttäret* = lit. *dukter-*, vgl. südlp. *ṭaktara* (in Ingermanland *tüär* statt **tühär* < **tüγtär*); *mätäs* g. *mättään* = lp. *miekta*; näheres in ÄH, 3.; *tt* > *pt* in *sättä* „lockspeise" = lpS. *septe*; c) nach dem vokal der zweiten und der folgenden silben, z. b. *kastetta* < **kastekta*, *elättä-* < **eläktä-*; *tt* < *pt* in den karitiven adjektiven und abessiven auf *ttoma*, *ttaʿ* (vgl. die mord. formen auf *vtomo*, *ftuma* und lpS. formen auf *pta*); *tt* < *kt* (?) od. *pt* (?) in *annettu*, *maksettu* (= mord. formen auf *vt*, *f* u. s. w.); nähere begründung in ÄH, 3.

Die starken stufen *ks*, *ps* sind in allen finn. sprachen verallgemeinert, ausser dem wotischen, wo *hs* (< *γs*, *βs*) erscheint: *jahsan*, *lühsän* = fi. *jaksan*, *lypsän* (*ks* wurde im wot. *ss*, näheres in ÄH, 3).

Die starke stufe *ts* dient in den meisten finn. sprachen als ausgangspunkt (aus *ts* ist wol auch *ss* in südöstl. Finnland entstanden); in sehr vielen dialekten des finn. (Suomi) kommen jedoch formen vor, wo die schwache stufe als ausgangspunkt dient (*δs* > *ϑs* > *ϑϑ* > *tt*, *ϑϑ* > *ht*).

Dem urspr. wechsel *tk* ~ *δk* entspricht im wotischen *tk* ~ *dg* (z. b. *katkān* ~ *kadgata*). — Die verbindung *pk* ist schon im urfi. *kk* geworden.

Von den schwachen formen ausgegangen sind solche formen wie magy. *máj*, wog. *majt*, ostj. *moγol*, *mūγol*, Irt. *mūγot* = fi. *maksa* | magy. *ívik* „laichen" = fi. *juoksen* „laufen" (estn. *kala jõkseb* „die fische laichen") | wog. *tout* „schneeschuh" = fi. *suksi* | magy. *szú* „holzwurm" = ?mord. *suks* „wurm, raupe", lp. *suöksa* g. *suöwsa* „made". Die magy., wog., ostj. formen setzen ein *γz* < *γs* voraus (nähere begründung in ÄH, 3).

III.

a.

Starke stufe	Schwache stufe
s|l	*z|l*
s|r	*z|r*
s|j	*z|j*
s|v	*z|v*
s|m	*z|m*

ebenso:

st|r	*zδ|r*

(Urspr. **kisla* ~ **kizla-* wie: *kakla* ~ **kaγla-*).

Die starke stufe finden wir verallgemeinert z. b. in *kaisla* (vgl. aisl. *geisl*); *asia* < *asja*, *kosia* < *kosja; kasvan*, *osmo* u. s. w. Ebenso in kar. *ozra*, olon. *ozru*, weps. *ozr*, wot. *ęzra* < **ostra*.

Von der schwachen stufe (mit *h* < *z*) ausgegangen sind formen wie z. b. *kaihla*, *kihla* (vgl. aisl. *gísl*), *pihla-ja* (mord. *pizäl*); *ahjo* < **azjo* (< got. **asjō*); wahrscheinlich auch *ahven* (vgl. lpK. *vįęzvan*, g. *vįsvįne*, auch *vuosk*, lpN. *vuosko*); *ahma*, *ahmatti* l. *ahvatti*, vgl. lp. *vuosmes*, *vuosves*. Ebenso westfi. *ohra* < **ozra-* < **ozδra-*. Beweisführung in den kapp. über *z* und über quantitätswechsel.

b.

Starke tufe	Schwache stufe
s|k	? *z|k*
s|t	? *z t*
ś|k	? *ź|k*
ś|t	? *ź|t*
š|k	? *ž|k*
š|t	? *ž|k*

Näheres in ÄH, 3. in den kapp. über *z*, über *ś* u. über quantitätswechsel.

Wenn man einen solchen wechsel annehmen darf, scheint die starke stufe in den meisten fällen als ausgangspunkt gedient zu haben. — Dagegen sind wahrscheinlich die norwegisch- und schwedisch-lappischen formen mit *ik* (*i'k* ∼ *ik*), *it* (*i't* ∼ *it*) aus der schwachen stufe (*źk*, *źt*) ausgegangen, wogegen das *šk* (< *śk*), *št* (< *śt*) in den entsprechenden fällen im Kola- und Enarelappischen als von der starken stufe ausgegangen erklärt werden müssen, z. b. lpN. *guoikka* g. *guoika* (Qvigstad: *guoi'ka* ∼ *guoika*) = K. *kīšk* etc., fi. *koski* (*sk* < *śk*, vgl. syrj. *kośt*); lpN. *goikes* „siccus", *goikko* „sitis", Lule *koi'ǝke-* „trocken", = lpE. *koško* durst, lpK. *kośk* „trocken, durst", mord. *koškä* „trocken" u. a.; lpN. *væikke*, Lule *vei'ǝke* = K. *vieške*, fi. *vaski*; lpN. *boikka*, *bâikka*, Lule *pai'ǝka* = K. *paške*, fi. *paska*; lpN. *gâikkot*, Lule *kai'ǝku-* = K. *kiška-* etc., fi. *kiskoa*; lpN. *muittet* (Qvigstad: *mui'tĕt* ∼ *muitam*), Lule *mui'ǝte-* = K. *mušte-*, fi. *muistaa* u. s. w. ÄH, 3. im kap. über *ś*.

Der silbenauslautende konsonant unterlag folglich nach meiner ansicht folgendem wechsel der quantität, wenn der betreffende konsonant eine liquida, ein nasal oder *i̯*, *u̯* war:

starke stufe	schwache stufe
`	˘

Bei den verschluss- und zischlauten war der wechsel:

starke stufe	schwache stufe
k t p s ś š	*γ δ β z ź ? ž*

Behandlung der silbenanlautenden konsonanten.

I.

Wechsel der silbenanlautenden verschlusslaute nach einem vokal (nach *i̯*, *u̯*, *l*, *r* ?):

starke stufe	schwache stufe
k	*γ*
t	*δ*
p	*β*

Nach den nasalen wahrscheinlich:

starke stufe	schwache stufe
k	*g*
t	*d*
p	*b*

II.

Wechsel der silbenanlautenden zischlaute nach einem vokal (nach *i̯*, *u̯*, *l*, *r*, *m*, *n*, *ń*, *ŋ* ?):

starke stufe	schwache stufe
s	*z*
(? *ś*	? *ź*)
(*š*	? *ž*)

Beweise für den wechsel *s* ~ *z* (> *h*) sind z. b. fi. *lässä*, *lästä* ~ *lähellä*, estn. *sisse* ~ *sihes*, *sihest*, Ösel *sõhar* (= *sõzar*); merke auch *laiha* < lit. *lësas*. Auch nach dem vokal der unbetonten silbe:

puras ~ *purahan* < **purahen* < **puraze-*. Vgl. die verhältnisse in lpK. *s* ~ *z* (*z* auch nach dem vokal der unbetonten silbe).

III.

Wenn wir sicher einen ursprünglichen wechsel *l̀|m r̀|m* u. s. w. ~ *l|m r|n* u. s. w. (sieh den vorigen abschnitt, I) neben *kl* u. s. w. ~ *γl* u. s. w. ansetzen dürfen, so wäre es sehr verlockend neben dem wechsel *k* ~ *γ*, *t* ~ *δ*, *p* ~ *β* nach einem vokale (nach *i̯*, *u̯*, *l*, *r*?) in ähnlichen fällen auch folgenden wechsel anzunehmen:

starke stufe	schwache stufe
ŋ̀	*ŋ*
ǹ́	*ń*
ǹ	*n*
m̀	*m*
δ̀	*δ*
l̀	*l*
r̀	*r*
j̀	*j*
v̀	*v*

(Folglich: *kàla* ~ *kalat.*)

Die halblange starke stufe — wenn dieser wechsel anzunehmen ist — verteilte sich natürlicherweise auf zwei silben und wäre folglich als geminata mit einer kurzen ersten hälfte aufzufassen *ŋ̀* = *ŋ̆|ŋ*, *ǹ* = *n̆|n* u. s. w.).

Beweise für eine solche annahme haben wir:

1) Im lappischen (*ll* ~ *l: guöllë* ~ *guölë*, *rr* ~ *r*, *vv* ~ *v*, *gj* < *jj* ~ *j*; *gŋ* < *ŋŋ* ~ *ŋ*, *dn* < *nn* ~ *n*, *bm* < *mm* ~ *m).*

2) Im südestnischen formen wie part. *kàla* (ɔ: *kalla*), vgl. ill. *kàlla* (durch eine spätere verlängerung), *òrav*, *jùmal* u. s. w. Näheres in ÄH, 3.

3) In finn. dial. formen wie *kàlān*. Näheres in ÄH, 3. Vielleicht auch in: *räijyn* ~ *väjyn*, *häijy* ~ *häjy*.

Der silbenanlautende konsonant unterlag folglich nach meiner ansicht folgendem wechsel der quantität, wenn der betreffende konsonant eine liquida, ein nasal oder *j*, *v* war:

starke stufe	schwache stufe
ˋ (ɔ: ˘|˘)	

Bei den verschluss- und zischlauten war der wechsel:

starke stufe	schwache stufe
k t p s (? *ś š*)	*γ δ β z* (? *ź* ? *ž*).

Wahrscheinlich hat der wechsel der silbenanlautenden konsonanten, in vielen fällen wenigstens, ursprünglich nur nach einem vokal (und weder nach *i̯*, *u̯*, *l*, *r* noch nach den übrigen konsonanten) stattgefunden, hat sich aber sehr früh auf andere fälle verbreitet (merke z. b. lp. *lbm* ~ *lm* < *lmm* ~ *lm* statt *ˋlm* ~ *lm* od. *ˋlm* ~ *lm*, vgl. übrige ähnliche fälle im lp.; bisweilen auch *γδ* < *γt* [merke *tuhat* < **tuhdat* < **tuγtant*], *zγ* < *zk* [*ahven* <?? **azγen*, vgl. lp. *vuosko*] u. s. w.; merke auch die mord. formen *kavońesk*, *kafəńəst*, *kaχuńist*, Paasonen, Mord. lautl. s. 35—37). Näheres in ÄH, 3.

Behandlung der vokale.

Ich setze folgenden wechsel in der quantität der vokale der ersten silbe an:

starke stufe	schwache stufe
¯	ˋ
ˋ	˘

Wenn der estn. wechsel *ìlm* ~ *ilmà* ursprünglich ist, muss wol auch der estn. wechsel *hāv* (*hàv*) ~ *hàvà* (*hāvà*) ein ursprüngliches verhältnis abspiegeln. Merke auch fi. *vuode*, lp. *oaddet*, wog. *ūlym*, ostj. *ōlym*, magy. *ālom* neben *alunni*, *alvás* (urspr. ein offenes *o* [1],

[1] Über die **qualität** der vokale bemerke ich hier, dass ich in diesem aufsatz die vokale der erschlossenen formen überhaupt nur nach den

welches in der starken stufe lang, in der schwachen stufe halblang erschien; im magy. ist die halblange stufe mit der kurzen oder halblangen ausgeglichen worden).

Auch in fällen wie fi. *voura* ~ *vuokra* (got. *vōkrs*) *neula* ~ *niekla* (got. *nēþla*), *seula* ~ *siekla* (germ. **sēdla*), *saura* ~ kar. *šoabra* u. s. w. (*voura* < **vòγra-*, *vuokra* < **vōkra*) spiegelt sich ein verhältnis ¯ ~ ˋ ab (**vōkra* ~ **vòγra-*, im finn. ist die halblange stufe teils mit der kurzen, teils mit der langen ausgeglichen worden). Merke auch fälle wie *haaksi* ~ *hahden*, *huuhta* ~ *huhta*, *kiehtoa* ~ *kehto*, *laakso* ~ *lakso*, *käärme* ~ *kärme*, *kaarna* ~ *karna* u. s. w.

Spuren eines wechsels ˋ ~ finden wir in solchen magyarischen neben einander vorkommenden formen wie *ház* „haus" ~ *haza* „nach hause", *három* ~ *harmadik*, *négy* ~ *negyedik*, *kéz* ~ *keze*, *él* ~ *eleven*, *vér* ~ *vörös*, *víz* ~ *vize* u. s. w. Als von der starken stufe ausgehend müssen wir die lappischen formen wie z. b. *sādnē* = fi. *sana*, *guölle* = fi. *kala* (magy. *hal* aus der schw. stufe), *čuöttē* = fi. *sata* (<**šàta*, vgl. skr. *çata*; magy. *száz* ebenfalls aus der starken stufe); *vuoiŋamaš* = fi. *aivo*, *gietta* = fi. *käsi* (magy. *kéz* ~ *keze*), *ællet* (magy. *él*), *njællje* = fi. *neljä*, (magy. *négy*), *duotta* = fi. *tosi*, *goatte* = fi. *kota* (magy. *ház* ~ *haza*) betrachten; von der schwachen stufe dagegen lp. *varra* = fi. *veri* (magy. *vér*), über die ursachen näheres in ÄH. Im lapp. sind überhaupt die lange und die halblange stufe zusammengemischt worden, was auch daraus hervorgeht, dass die fi. kurzen und langen vokale überhaupt in gleicher weise im lp. vertreten sind. Der

---

finnischen formen ansetze. Das thue ich jedoch nicht in der meinung, dass der finnische vokalismus den ältesten erreichbaren stand des finnisch-ugrischen vokalismus darstelle, sondern nur deshalb, weil ich die von mir angenommenen urvokale nicht ohne eingehende begründung anführen will. Ich erlaube mir hier nur die andeutung, dass ich inbezug auf den vorfinnischen vokalismus zu dem ergebnis gelangt bin, dass die anzahl der vokale viel grösser war, als im jetzigen finnisch (z. b. zwei *a*-laute, zwei *o*-laute, zwei *ẹ*- und *e*-laute, zwei *ä*-laute u. s. w.). Ich will jedoch diesmal auf ein näheres eingehen auf diese fragen ganz verzichten, weil dies eine längere ausführung erfordern würde.

jetzige lp. wechsel zwischen der langen und halblangen stufe scheint späteren ursprungs zu sein.

Im wogulischen und ostjakischen hat bisweilen die starke stufe, bisweilen die schwache stufe als ausgangspunkt gedient, z. b. wog. *šāt* etc., ostj. *sōt, sāt* = magy. *száz*, lp. *čuötte*, wog. *kāt*, ostj. *kēt, kōt* = magy. *kéz*, lp. *gietta*, wog. *úr* = magy. *vér*, dagegen ostj. wog. *vir* (wie lap. *varra*) aus der schw. stufe; vog. *qūrum* ~ *qurmit* (dagegen ostjIrt. *χūdem* ~ *χūtmet*; aus der schw. stufe z. b. wog. *ńelä*, ostj. *ńel* (= magy. *négy*, lp. *njælljc* der starken stufe); wog. *vit*, *üt* (= magy. *víz* aus der starken st.) u. s. w. Im syrjänischen, wotjakischen, tscheremissischen, mordwinischen ist die ursprüngliche lange stufe verloren gegangen.

Auch in der zweiten und in den folgenden silben wäre es sehr verlockend folgenden wechsel anzunehmen:

starke stufe	schwache stufe
ˋ	˘

Beweise dafür sehe ich z. b. in den estnischen verhältnissen wie nom. *ìlm* (od. part. *ìlma*) ~ gen. *ilmà*, *laŋg* ~ *laŋgà* (d. h. überhaupt in der halben länge des vokales der 2:ten, bezw. 4:ten silbe, wenn die vorhergehende silbe die schwache stufe darbietet), sowie auch in der länge des vokales der zweiten silbe in vielen lappischen dialekten (sieh Qvigstad, Nordische Lehnwörter im Lappischen, s. 49 f.; merke besonders das verhältnis der formen des lpK. zu denjenigen der übrigen dialekte), welche erscheinung unzweifelhaft sehr alte verhältnisse abspiegelt.

Die fälle der starken und schwachen stufe. Ursache des wechsels.

Die starke stufe erschien ursprünglich überhaupt (nach dem finnischen und lappischen):

1) In der ersten, bezw. zwischen der ersten und zweiten silbe (in der dritten, bezw. zwischen der dritten und vierten silbe u. s. w.),

wenn die zweite (resp. vierte u. s. w.) silbe offen war (beispiel: fi. **jòki > joki*).

2) In der zweiten silbe, bezw. zwischen der zweiten und dritten silbe (in der vierten, bezw. zwischen der vierten und fünften silbe), wenn diese zweite (vierte) silbe geschlossen war (beispp. **eläktä- > elättä*, **joγèlta* od. ? *joγèlta*). Ob diefolg. silbe geschlossen od. offen war, scheint überhaupt nicht (wenigstens aus dem standpunkte des urfinn. u. lapp.) in betracht gekommen zu sein (merke estn. *parandan*, *isandale*, südestn. *parȩmba*', wot. *vajȩᴧtan*, *avaton* [< **avanton*], olon. *parandan*, *nuorembat*, *viheldän;* merke auch *elättää*, wo *tt* < stark. st. *kt;* *onnettomat*, wo *tt* < stark. st. *pt;* die mord. formen mit *vt* wie *kadovtan* „machen, dass einer zurückbleibt“, *šuravtomo* „ungehörnt“, sowie auch verhältnisse wie mordM. *śelgəńdems* ~ mordEMar. *seľgeńems*, mordM. *kulʰcəndəms* ~ mordEMar. *kulconoms* weisen teils auf schwache stufe, teils auf einen wechsel zurück, ich glaube jedoch nicht, dass der wechsel hier auf der geschlossenheit oder offenheit der folg. silbe beruht habe).

Die schwache stufe erschien ursprünglich überhaupt (nach dem finn. u. lapp.):

1) In der ersten, bezw. zwischen der ersten und zweiten silbe (in der dritten, bezw. zwischen der dritten und vierten silbe u. s. w.), wenn die zweite (vierte) silbe geschlossen war (beispiele: fi. **joγèsta > joesta*, **kalàsta > kalasta*).

2) In der zweiten silbe, bezw. zwischen der zweiten und dritten silbe (in der vierten, bezw. zwischen der vierten und fünften silbe), wenn diese zweite (vierte) silbe offen war (**kàlaða*). Ob die folg. silbe geschlossen oder offen war, kam nicht in betracht.

Wenn nun in der zweiten, bezw. zwischen der zweiten und dritten silbe in fällen wie **kàlaða* die schwache stufe deshalb erschien, weil die zweite silbe unbetont war, kann man wol andererseits schliessen, dass die starke stufe in der zweiten, bezw. zwischen der zweiten und dritten silbe in fällen wie **kalàsta*, **joγèlta* darauf beruhte, dass die zweite silbe hier nicht unbetont, sondern betont war. Ich sehe hier einen wirklichen beweis dafür, dass eine geschlossene zweite (vierte) silbe betont gewesen ist, und dass folglich die starke stufe überhaupt in der betonten silbe (bezw.

zwischen der betonten und unbetonten) erschien, die schwache stufe aber in (und nach) der unbetonten silbe. Dieser umstand macht den finnisch-ugrischen quantitätswechsel dem s. g. Verner'schen wechsel im germanischen sehr ähnlich; man kann nur bemerken, dass dieser wechsel in den finnisch-ugrichen sprachen eine noch grössere tragweite gehabt hat, als der Verner'sche im germanischen.

Obgleich ich annehme, dass eine geschlossene zweite (vierte) silbe in einer sehr grossen anzahl von fällen betont war, glaube ich jedoch nicht, dass der akzent immer an die geschlossenheit oder offenheit der silben gebunden war. Ich hoffe an einem anderen orte nachweisen zu können, dass auch andere faktoren (z. b. die qualität der vokale) dabei eine grosse rolle gespielt haben. Ebenso hoffe ich beweise dafür liefern zu können, dass das beruhen des quantitätswechsels auf der offenheit und geschlossenheit der folgenden silbe nicht in allen fällen ursprünglich sein kann.

Die hauptergebnisse könnten folgendermassen kurz formuliert werden:

1) *Der wechsel der starken und schwachen stufe gehört der finnisch-ugrischen zeit an.*

2) *Die starke stufe erschien in betonten, die schwache in unbetonten stellungen.*

3) *Der wechsel der starken und schwachen stufe war überhaupt ein wechsel zwischen einem längeren (stärkeren) und kürzeren (schwächeren) laute* (ein langer sonant wechselte mit einem halblangen, ein halblanger mit einem kurzen, ebenso ein längerer konsonant mit einem kürzeren, und in bestimmten fällen ein stimmloser verschluss- oder zischlaut mit dem enstprechenden stimmhaften spiranten).[1]

---

[1] Mit genugthuung erwähne ich schliesslich, dass dr. PAASONEN mir mitgeteilt hat, dass auch er einen teil der urfinnischen quantitätserscheinungen in ähnlicher weise aufgefasst hat.

Nachtrag I.

Über den vorfinnischen vokalismus.

[Oben s. 19—20, n. habe ich eine andeutung über den vorfinnischen vokalismus geäussert. Um nicht völlig missverstanden zu werden, habe ich mich entschlossen, hier auch die gründe dieser auffassung andeutungsweise mitzuteilen, obwol meine untersuchungen, betreffend dieser frage, gar nicht abgeschlossen sind. Ich beschränke mich dabei nur auf die finnischen, lappischen und mordwinischen belege und auf den vokalismus der ersten silbe, mir vorbehaltend, eine eingehendere darstellung in ÄH zu liefern. Natürlich kann ich hier nur einen teil des von mir zusammengestellten materiales anführen. Die beobachtungen stammen teils aus dem jahre 1890, teils aus dem herbst 1895; einen teil meiner beobachtungen habe in meinen vorlesungen während des herbstsemesters 1895 mitgeteilt [1]. Anfang juni 1896].

Die *a*-laute.

Ich nehme zwei *a*-laute an: 1) einen labialisierten *å*-laut, und 2) einen nicht-labialen *ȧ*-laut.

Dem *å*-laut entspricht im finn. und mord. *a*, im lp. dagegen *uo*, *uö*. Beispiele:

---

[1] Ungefähr gleichzeitig mit der obigen schrift „Über quantitätswechsel“ (s. 1—23) erschien die akademische abhandlung von K. B. Wiklund „Entwurf einer urlappischen lautlehre, I“, bei deren ventilation 18^{28}/v96 an der Universität zu Upsala ich die grundzüge meiner vokaltheorie mitteilte. Das durchlesen der wichtigen arbeit von Wiklund, wo die grundauffassung erheblich von der meinigen abweicht, hat mich in meiner früheren auffassung der quantitätserscheinungen nur befestigt. Auch in der vokallehre habe ich nichts gefunden, was bestimmt gegen meine auffassung spräche.

fi.	lp.	mord.
ahtaa	S. *vuoktinje*	M. *aftan*
ala, alta etc.	*vuölle, vuölde* etc.	E. *alo, aldo* M. *al, alda*
antaa	*vuövddet*	E. *andoms*, M. *andan*
jakaa	*juökket*	E. *javoms*, M. *javan*
jalka	*juölgge*	E. *jalgo*, M. *jalga*
kaksi	*guökte*	E. *kavto*, M. *kafta*
kala	*guölle*	*kal*
kalma	*guolbmat*	E. *kalmo*, M. *kalma*
kantaa	*guöddet*	E. *kandoms*, M. *kandan*
kanto	*guoddo*	E. *kando*, M. *kanda*
katoan	*guöďďet*	E. *kadoms*, M. *kadan*
lantua	*luovddet*	M. *lanďan*, E. *ľanďams*
lasken	*luoikkat*, vgl. *luoittet*	M. *laškan*, M. *laštä*, E. *lašte* „reitend“
launi	S. *luovdna*	
maksa	*muökse*	E. *makso*, M. *maksa*
	njuoska	E. *natško*, M. *natška*
palaa	*buöllet*	E. *paloms*, M. *palan*
paras	*buörre*	E. *paro*, M. *para*
sala	*suoladet*	E. *salams*, M. *salan*
sata	*čuötte*	E. *šado*, M. *šada*
vajota	*vuoggjot*	E. *vajams*, M. *vajan*
valka-ma	*vuölgget*	E. *valgoms*, M. *valgan*
varis	*vuoraš*	E. *varkšij, varsei, varaka*, M. *varsi, varhsi*
vasa	K. *vi̇̄sse*	E. *vaz*, M. *vaza*
vasta	*vuöste*	M. *vasta*, E. *vastams*
	vgl. *vuossa-* etc.	vgl. E. *vasov*, M. *vasu* etc.

Dem *ā* entspricht in allen diesen sprachen, auch im lp., ein *a*. Beispiele:

fi.	lp.	mord.
anoa	*adnot*	E. *anams*, M. *anan*
kahdeksan	*gavce*	E. *kavkso*, M. *kafksa*

fi.	lp.	mord.
manner, *mantu* etc.	*madda*, *maddar*	E. *mando*, M. *manda*
panka	*bāgge*	E. *paŋgo*, M. *paŋga*
? *maksaa*	*makset*	*maksoms*

Ein grosser teil der lp. wörter, in denen *a* = fi. *a*, sind lehnwörter aus dem finn. Es scheint mir jedoch unmöglich zu sein, alle solche wörter in der weise zu erklären.

Dass das fi. mord. *a* = lp. *uo* einen labialvokal vertritt, beweist der umstand, dass diesem laute in so vielen finnisch-ugrischen sprachen ein labialvokal *(o, u, å)* entspricht. Dass man jedoch hier von einem *a*-laute und nicht von einem *o* auszugehen hat, beweisen die alten iranischen lehnwörter, wie z. b. fi. *sata*, lp. *čuötte*, syrj. wotj. *šo, šu* u. s. w. „hundert" = skr. *çata-* u. s. w.; mord. *azoro* „herr, gott", syrj. *ozir*, wotj. *uzir* „reich", wog. *ōter*, *åter* „heldenfürst, gott" = skr. *asura-*, aw. *ahura-*, altpers. *aura-*[1].

Dem finn. langen *ā* entspricht im mord. *a*, z. b. fi. *haamu* = mordM. *šama*, E. *tšama*, fi. *haava*, vgl. ? mordM. *šavan*, E. *tšavoms* (wenn das mord. wort nicht mit lp. *cābmet* zusammenzustellen ist); im lp. ebenso ein *a*, z. b. fi. *raavas* = lp. *rāves;* fi. *kaarne* = lp. *gārănăs*, mord. (metat.) *krandǝš*, vgl. tscher. *kurnoš*, syrj. wotj. *kirniš* *(uö* kommt nur in *vuökse* = fi. *vaaksa*, mord. *vaksa* vor; hier vertritt fi. *ā* wahrscheinlich die halblange stufe). Es ist folglich zu schliessen, dass *à* sowol kurz als lang (d. h. halblang bezw. kurz, lang bezw. halblang: ' ~ ⌣, – ~ ') erscheinen konnte, *å* dagegen nur kurz (d. h. halblang bezw. kurz ' ~ ⌣).

Das ursp. *à* (irgendeine stufe davon) ist teils, besonders im lp., mit *ä* gemischt worden, vgl. unten unter *ä*.

Über das verhältnis von *å* und *à* in lit., germ. u. slav. lehnwörtern sieh ÄH.

Bisweilen kommt im mord. ein (auf ⌣ zurückgehendes ? sieh unten) *u* vor, wo man im finn. ein *a* hat. Weil in vielen von den betreffenden wörtern irgendein labiallaut sich befindet, könnte man

[1] Das mord. und indoeur. wort sind von Paasonen zusammengestellt, sieh Изв. Общ. Арх Ист. Этногр. XI, s. 199.

geneigt sein, in diesen fällen einen einfluss der benachbarten laute anzunehmen. Es ist jedoch zu merken, dass in einigen fällen auch das lappische sich dem mord. anschliesst, was für das hohe alter des ᴗ spricht. Beispiele:

fi.	lp.	mord.
ammoin	*oabme*	E. *umok*
harva		E. *tšuro*, M. *šura*
jaksan	(K. *jāıkse-*)	M. *juksan*, E. *jukšan*, *ukšan*
jatkaa	*joatket*	? E. *jutko*, M. *jotka*
parma, *paarma*	*boaro*	E. *promo*, *puromo*, M. *pǝrǝm*, *burǝm*
salmi	*čoalbme*	
sarvi	*čoarvve*	*šura*
talua	*doalvvot*	
tammi		E. *tumo*, M. *tuma*
vahtera		E. *ukštura*, M. *uštǝr*

Merke auch:

? *hamara*	? *šimer*, *šabmar*, *čimer*	? M. *šov*, E. *tšov*, *tšo-vone* „rücken (eines messers)"
? *kamahlo*	*goabmer*	E. *komoro*, M. *komǝr*, vgl. *kurmeš*
lakkaan		E. *lotkams*, M. *lotkan*.

Das mord. *o* in M. *kovǝl* = fi. *kaukalo*, M. *poju*, E. *poi* = fi. *paju*, E. *pokš* ? = fi. *paha*, lp. *buöšše*, M. *sovǝń*, E. *sovoń* = fi. *savi* (über dieses wort in ÄH, 3), E. *oime* (M. *vajmä*) „atem", vgl. estn. *vaim*, lp. *vuoiŋŋat* verdankt wol seinen ursprung dem einfluss der benachbarten labiallaute, wenn hier nicht ein solches verhältnis vorauszusetzen ist, wie in den wörtern *parma* u. s. w.

Anmerkung 1. Zu merken sind folgende fälle (wo der vokal freilich auch urspr. vor einem labiallaut *m* gestanden hat):

fi.	lp.	mord.
? *kanta*	*govdag*	(tscher. *komda*, *kumda*)
kannus	*govdes*	
kansi	*govčas* vgl. K. *kiomte*, *koamtalas*	E. *kundo*, M. *kunda* „deckel“

Das lp. *uo* = fi. *a* vertritt ohne zweifel die starke stufe von *å*. Das *o* in den letztgenannten lp. beispielen könnte vielleicht die dem *uo* entsprechende schwache stufe vertreten (lpK. *oa* eine spätere dehnung davon?).

Wenn man das lp. *oa* in einigen fällen als einen vertreter der urspr. schwachen stufe auffassen könnte, so wäre der gedanke sehr nahe, dass auch in den obenangeführten fällen, wie lp. *čoarvve* ~ mord. *śura* u. s. w., eine spur der urspr. betonungsverhältnisse zu sehen wäre. Vgl. s. 49 f.

Anmerkung 2. In einigen fällen, wo im finn. *a* steht, ist es fraglich, ob ein hinterer, oder vielleicht ein vorderer vokal ursprünlich sei. Solche fälle sind:

fi.	lp.	mord.
vasara	*væčer* g. *væččera*	M. *uźər*, E. *uźeŕe*, in Kaljajevo und Kashlytka: *ʋiźiŕ*
vaski	*væikke*	M. *uśkä*, E. *uśke*, Kaskl. *ʋiśkä* [1]

Ob nun hier depalatalisierung im finn. od. palatalisierung wegen des palatalen nachbarlautes (urspr. *ś*) im mord. und lp. vorauszusetzen sei, lässt sich mit voller sicherheit nicht abmachen. Die mord. und lp. formen weisen auf *ve* od. *vä* hin (sieh unten).

Auch in einem anderen worte scheinen das lp. und mord. auf einen vorderen vokal vor urspr. *ś* hinzuweisen: fi. *paska* = lp. *boikka*, *bâikka* (was ein *ĭ* vorauszusetzen scheint), mordM. *piskin*, E. *pisik* (sicher mit *ś*).

[1] Die wichtigen formen *ʋiźiŕ* und *ʋiśkä* werden von Paasonen, Mord. lautl. s. 82, 67 angeführt, wo er jedoch *ʋi* als aus *u* entstanden auffasst. — Die zusammenstellung fi. *vaski* „æs“ = mord. *uśkä* „draht“ ist von Paasonen mündlich gemacht worden.

In fällen wie mordE. *ćškiľams, iškiľams* neben Kashl. *aškįľams*, M. *aškəľams* (Paasonen, Mord. lautl. s. 75) = fi. *askel* u. s. w. ist wol palatalisierung wegen des *š* anzunehmen (vgl. auch mord. *mijav* = fi. *majava*, lp. *măgjeg*)[1]. Merke: fi. *asema* = mordM. *äźəm*, *jäźəm*, *éźəm*, E. Kashl. *éźįm* (*e* < *ä*) „platz". Zu merken ist auch fi. *ahtera* = mordE. Kashl. *äšťįŕ*, M. *jäšťəŕ* „gelt" = magy. *ester* id.

Die *o*-laute.

Ich habe zwei *o*-laute angenommen: 1) einen offenen (*ọ*), und 2) einen geschlossenen (*ó*).

Dem offenen *ọ* entspricht im finn. *o*, im lp. *oa*, im mord. *u*. Beispiele:

fi.	lp.	mord.
kota	*goatte*	E. *kudo*, M. *kud*
kotka, liv. *kuotkä'nəz*	*goaskem*	E. *kutškan*, *kutškan*, M. *kutskan*
	njoammel	E. *numulo*, M. *numəl*
odottaa, *otelen* etc.	*oaccot*	E. *utšoms*, M. *utšan*
oma	*oabme*	? *uma*[2]
ora	? *oarre*	E. *uro*, M. *ura*
orava	*oarre*	E. *uro*
orpo, *orpana*	*oarbes*, *oarbben*,	E. *uros*, M. *urəs*; *uŕva*
pohkea	*boaske*	M. *pukša*, E. *pukšo*
polttaa	*boalddet*	E. *pultams*, M. *pəlʟta·n*

Dem geschlossenen *ó* entspricht im finn. *o*, im lp. *uo* (auch *ŏ* = schwache stufe[3]), im mord. *o*, aber auch *u*. Beispiele:

[1] Vgl. mord. *muškems*, *muškəms* neben Kashl. *miškums* = estn. *mõskma*.

[2] Mord. *uma* „ackerstück, anteil am felde" ist jedoch wahrscheinlich = wotj. *ubo* „blumenbeet, gartenbeet", in welchem falle mord. *m* < *mb*. Fi. *oma*, lp. *oabme* bed. urspr. „pecus".

[3] Z. b. *jŏkka* = fi. *joki*, *boʒʒa* = fi. *ponsi*, *ŏccat* = estn. *otsima*.

a) mord. *o:*

fi.	lp.	mord.
jousi	(S. *juoksa*)	*joŋks*
estn. *nõl'g*		E. *nolgo*, M. *nolga*
polvi	*buolvva*	M. *polmandža*, *pǝlmandža*
povi	*buogŋa*	E. *poŋgo*, M. *pov*
voi	*vuoggja*	E. *oi*, M. *vai*

b) mord. *u:*

fi.	lp.	mord.
korpi, korventaa	*guorbba, guorbbat*	E. *kur^R^tams*, M. *kǝr^R^tams* E. *kurvaźan*, M. *kǝŕ-vä'źan* [1]
oksentaa	*vuökset*	E. *uksnoms*, M. *uksendan*
onsi	*vuovdda*	E. *undo*, M. *unda*
polvi	*buolvva*	E. *pul'aza*, *pumaža*
	suöksa	*suks*
solmu, solmi	*čuolbma*	E. *śulmo*, M. *śulma*
sormi	*suorbma*	*sur*
	suoskat	E. *suskoms*, M. *suskan* [2]

Es scheint mir klar zu sein, dass hier *o* und *u* die verschiedenen stufen des *o* darstellen: *o* die starke (betonte) stufe, *u* die schwache (unbetonte) stufe. Über die betonungsverhältnisse s. Paasonen, Mord. lautl. s. 114 f.

Ob *o* im mord. auch *ʋ* vertritt, ist weniger klar. Der vokal solcher wörter, wie fi. *ohto* = mord. *ovto*, *ofta*, fi. *pohtaa* = mord. *ponžavtoms*, *pondžaftan* lässt sich nicht, weil die lp. entsprechungen fehlen, mit sicherheit bestimmen; solche fälle wie lp. *boalddet* = mordM. *polhtan*, lp. *goabmer* = mord. *komoro* (sieh oben s. 27) sprechen doch dafür, dass *o* auch einem lp. *oa* = *ʋ* gegenüber stehen kann. Auch wenn das mordM. *suvan*, E. *sovan* „eintreten" mit lpK. *soaŋŋa-*

[1] Auch formen mit *i* (statt *u* vo *r*) kommen vor: *kirtams*, *kirvaźan*, s. Paasonen, Mord. lautl. s. 82.

[2] Früheres *ui* ist im mord. zusammengezogen worden z. b. mordM. *ke-lu*, E. *ki-l'ei*, = fi. *koivu* (Paasonen, Mord. lautl. s. 82), mordE. *ki* = fi. *koi*, mordM. *vid'ä*, *vide*, E. *viede* = fi. *oikea*, lp. *vuoiggad*.

„eintreten“ zusammenzustellen ist, haben wir in der mordE. form ein ähnliches beispiel [1]. Wenn dem einmal so ist, muss wol auch hier das mord. *o* ∼ *u* von dem akzentwechsel beruhen und *o* auch hier die betonte stufe vertreten.

Etwas unsicher sind:

fi.	lp.	mord.
olki	lp. *oalgga* [2]	E. *olgo*
kolme	*gŏlbma* [2]	E. *kolmo*, M. *kolma*

Die regelmässige vertretung ist folglich:

ᴗ = fi. *o*, lp. *oa*, mord. *u* (starke stufe *o*).
ȯ = fi. *o*, lp. *uo*, schwache stufe *ŏ*, mord. *o*, schwache stufe *u*.

Die vertretung des langen (bezw. halblangen: ‿ ∼ ̀) offenen ᴗ = fi. *uo*, ist im lp. und mord. ganz dieselbe, wie diejenige des kurzen: lp. *oa*, mord. *u*. Beispiele:

fi.	lp.	mord.
kuolema		E. *kulomo*, M. *kulama*
kuomu	*goabma*	
suokko	*soakke*	
suoli	*čoalle*	E. *śulo*, M. *śula*
vuode	*oadđet*	E. *udoms*, M. *udan*

Ebenso: mordM. *sura* „hirse“ = lit. *sóra* id.

In einem mord. beispiele kommt *o* vor (aus der starken stufe ausgehend):

fi.	lp.	mord.
nuolla (nuolen)	*njoallot*	*nolams*

---

[1] Das mord. wort könnte auch (zugleich? vgl. ÄII, 3) mit fi. *sopia* zusammengestellt werden.

[2] Lp. *oalgga*, welches auf ᴗ hinzuweisen scheint, ist wol lehnwort aus den finn. Neben lp. *ŏ* in *gŏlbma* „drei“ kommt *oa* in *goalmad* „der dritte“ vor.

Dagegen ist die vertretung des *ō* etwas von derjenigen des kurzen *ó* abweichend: fi. *uo*, lp. *uo*, aber mord. *a*. Beispiele:

fi.	lp.	mord.
nuoli	*njuolla*	*nal*
suola		*sal*
suoni	*suodna*	*san*
vuolla	*vuollat*	? E. *valams*

Hierher gehört auch:

tuomi	*duobma*	M. *lajmä*, E. *lom*, *lom*

Merke:

tuo	*duot*	*to* (*tu-*)

(Hier *o* vielleicht urspr. nicht lang).

Es ist kaum zu läugnen, dass der vokalismus der zweiten silbe bei dem hervortreten von *ᴗ* und *ó* irgendeine bedeutung gehabt hat [1] (merke z. b. lp. *vuoggat* ∼ *oaggot*, *vuollat* ∼ *oallot*). Aber diese beteutung kann auch nur sekundär sein. Die ursprüngliche betonung war sicher teilweise von der qualität des vokalismus abhängig, auf der betonung beruhte der quantitätswechsel, und dies führt uns wieder zu der möglichkeit, dass lp. *oa* ∼ *uo* (wie mord. *u* ∼ *o*)

[1] Vgl., das lappische betreffend, die von Genetz, Finsk tidskr. XXXI, s. 241 f. = Journ. Soc. FOu. X s. 231 ausgesprochene ansicht, welche ich hier ein für alle mal zitiere. Dieser ansicht tritt Wiklund in seiner neuen arbeit, „Urlappische lautlehre", scharf entgegen. Es ist jedoch zu merken, dass mann nicht immer von dem jetzigen finn. vokalismus der zweiten silbe ausgehen darf (merke z. b. lp. *čoalle*, mord. *šulo* ∼ fi. *suoli*, aber lp. *suodna*, mord. *san* ∼ fi. *suoni*; über ähnliche verhältnisse giebt es übrigens viele beispiele, merke z. b. die lp. u. mord. entsprechungen der fi. wörter: *järvi*, *tähti*, *talvi*, *sappi*, *särki*, *pieli*, *salmi*, *sarvi*, *vaski*, *kaksi*, und andererseits *kieli*, *mieli*, *liemi*, *lumi*, *tuli*, *uni*, *veri* u. a.; weil die behandlung dieser frage ein tieferes eingehen auf den vokalismus der zweiten und der folgenden silben fordern würde, muss ich dieselbe diesmal bei seite lassen, näheres in ÄH).

mit dem quantitätswechsel in zusammenhang zu bringen ist. Sieh darüber unten s. 49 f.

Der *u*-laut.

Beispiele der vertretung des kurzen *u* (ˋ ~ ‿) im finn., lp., mord.:

a) mord. *o:*

fi.	lp.	mord.
ku- (neben *ko-*)	*go-* (neben *goa-*)	*ko-*
kudon	*gŏđđet*	E. *kodams*, M. *kodan*
kulkea	*gŏlggat*	E. *koľgems*, M. *koľgan*
kumo	*gŏbmŏt* etc.	E. *komams*, M. *koman*
kuppa, *kuppelo*	*goppalas*	*kopa*
kumuri „kleine wolke"		E. *kovol* „wolke, regenwolke" (syrj. *kɨ̮mör* „wolke")
liv. *kukki*, vgl. fi. *kutku*	*gŏtka*	E. *kotkodov*
kurkku		E. *korga*, M. *kərga*·[1]
kutitan		M. *kotťan*
kuu (< **kuŋu*)		*kou*, *kov*
luu		E. *lovaža*
lumi		*lou*, *lov*
muta	*mođđe*	*moda*
muna	*mŏnne*, *mânne*	E. *mona*
nulo	*njolvas*	M. *nola*
puna		*pona*
punoa	*bodnet*, *bâdnet*	*ponams*, M. *ponan*
purra, *puren*	*bŏrrât*	E. *porems*, M. *poŕan*
putki	*bŏska*	E. *pošḱa*, *potška* M. *potškänä*

[1] Paasonen, Mord. lautl. s. 82: in einigen dialekten kommt sogar *i* (vor *r*!) vor: *ḱirga*, *ḱiŕga*.

putkahtaa	*bŏccedet*[1]	E. *potškoďems*
putu		M. *potšf*, E. *potšt*
runko		M. *roŋga*
suksi		E. *sokst*, M. *soks*
sula	S. *sollanet*	M. *sola*, E. *solams*
sulka		*tolga*
sulkea	(? *solggat*)	E. *śolgoms*, M. *śolgan*
estn. *tšura*		*tšora*
tuli	*dŏlla*	*tol*
tunkea		E. *toŋgoms*, M. *toŋgan*
udar		*odar*
ulku	K. *olk*	M. *olga*
uni		*on*
urme	K. *u₁rm*	E. *orma*

b) mord. *u (ə):*

hupa		M. *šuva˙*, *šəva*
? *kulo*		E. *kulo*, M. *kulu*
	gŏddet, K. *ko₁nte-*	E. *kundams*, M. *kundan*
veps. *mujada* „schmecken, tasten", olon. *muja-* „schmecken"		E. *mujems*, M. *mujan* „finden"
turpa		E. *turva*, M. *tərva˙*
uttu		E. *utša*, M. *utša*

Etwas unsicher sind:

	goikes, *goaikes*	E. *koške*, M. *koškä*
	gŏssat	E. *kozams*, M. *kozan*[2]

Es wechseln *o* und *u* sogar in demselben worte in den verschiedenen mord. dialekten (mordE. *tšova*, M. *šuva˙*, *šəva* = fi. *hupa;* M. *kotʹtʹan*, E. *kutʹtʹan* = fi. *kutitan;* E. *lovams*, M. *luva˙ms* = fi. *lukea;*

[1] Sieh ÄH, 3.

[2] Unklar ist der vokalismus in den wörtern: mordE. *kargo*, M. *karga* „kranich" = fi. *kurki* id., lp. *guorgga* id.; mordE. *kalgo*, M. *kalga* „schäben, abfall v. flachs" = fi. *kulkku* „leinknoten".

E. *orma*, M. *urma·* = fi. *urme;* E. *porgams*, E. Marejsevo *purgams*, M. *purga·ms*, *pərga·ms* = fi. *purkaa;* M. *roŋga*, E. *ruŋgo* = fi. *runko;* E. Kaljajevo *torva*, sonst *turva, turva·*, *târva·* = fi. *turpa* (sieh beispiele bei Paasonen, Mord. lautl. s. 76, vgl. s. 98). Es ist ganz deutlich, wie der wechsel von *o* und *u* im mord. mit dem akzentwechsel zusammenhängt (*lo·vams* ∼ *luva·ms*). Ein *o* entspricht folglich der starken (betonten) stufe (*ù*), ein *u* (*ə*) der schwachen (unbetonten) stufe (*ŭ*)[1]. Wir sehen, dass im mord. kurzes *ȯ* und *u* zusammengefallen sind.

In den meisten angeführten lp. beispielen haben wir *ŏ* gesehen; es kommt aber auch sehr oft *ŭ* vor; diese zwei laute wechseln in denselben wörtern in den verschiedenen dialekten und sogar in demselben dialekte in den verschiedenen formen desselben wortes (sieh beispiele bei Qvigstad, Beiträge s. 8, und jetzt Wiklund, Urlapp. lautlehre s. 286 f.). Nach meiner auffassung vertritt lp. *ŏ* die schwache stufe (*ŭ*), und *ŭ* die starke stufe (*ù*); näheres in ÄH.

Im worte *uida*, weps. *ujuda*, liv. *u̯olgə* = lp. *vuogjat*, mord. *ujems* scheint *ȯ* ursprünglich zu sein.

Dem fi. langen *ū* entspricht im lp. *ū*, gew. *ŭ*, im mord. sowol *o* als *u*. Beispiele:

a) mord. *o:*

fi.	lp.	mord.
huumar		E. *tšovaŕ*, M. *šovar*
kuusi (< **kuuti*)	*gŭtta*	E. *koto*, M. *kota*
muu	*nŭbbe*	? E. *ombo-*, *omu-*, M. *ombə-*, *oma*[2]

[1] Es ist zu merken, dass mord. *o* in tatarischen lehnwörtern auch das tatarische *u* vertreten kann, z. b. E. *novta*, M. *nokta* = Kas. tat. *nukta* „halfter", E. *sokor*, M. *sokər* = Kas. tat. *sukịr* „blind" u. s. w. Ebenso mord. *u* = tat. *o*, z. b. E. M. *kuda* „freiwerber" = Kas. tat. *koda* „gevatter". Dagegen z. b. E. *bursuk* = Kas. tat. *bursịk* „dachs".

[2] Die lp. (und mord.?) formen scheinen (durch dissimilation) einem fi. **muumpi* zu entsprechen.

b) mord. *u:*

fi.	lp.	mord.
huuhta		E. *tšuvto*, M. *šufta*
juuri		*jur*
kuulen	*gŭllat*	M. *kuľan*, E. *kuľavoms*
puuttaa		M. *putan*, *pəta·n*, E. *putoms*

c) abwechselnd mord. *o* und *u:*

suurus		M. *šora*, E. *šuro*

Das verhältnis des mord. *o* und *u* muss in ähnlicher weise wie oben zu erklären sein. Das lp. *ŭ* vertritt nach dem obigen die halblange (hier also: schwache) stufe. Bisweilen kommt im lp. *ŏ* vor, z. b. fi. *uusi*, mord. *od*, lp. *ŏdda*, bisweilen *uo*: fi. *kuusi*, mord. *kuz*, lp. *guossa*. Dies muss auf mischung teils von verschiedenen stufen, teils von *ō* und *ū* beruhen, ohne dass man vorderhand sicher bestimmen kann, welche sprache den ursprünglichen standpunkt vertritt.

Der *ᵼ*-laut.

Der *ᵼ*-laut ist im finn. mit *i* (beinahe oder gänzlich) zusammengefallen, im mord. dagegen mit urspr. *u;* im lp. ist das *ᵼ* teils mit urspr. *u*, teils mit urspr. *i* zusammengefallen. Beispiele:

a) mord. *o:*

fi.	lp.	mord.
hiha (wot. *iha*)[1]		*oža*
hitu	*sadde*, *sodde*	
hivoa, *hijoa*	*sâgjet* (lehnw.)[2]	E. *tšovams*, M. *šovan*
kitken[3]	*gâsket*	E. *kotškoms*, M. *kotškan*
lintu	*lŏdde*	

[1] Über lpS. *sasse* sieh ÄH.

[2] Sieh ÄH, 3.

[3] Dass hier *ᵼ*, nicht *i*, ursprünglich ist, zeigt die wot. form *tšitkęa*.

fi.	lp.	mord.
minä (*minu-*)	*mon*	*mon*
nila	vgl. *njallat*	*nola*
sidon		E. *sodoms*, M. *sodan*
sinä (*sinu-*)	*don*	*ton*
viha-nta		E. *ožo*

b) mord. *u:*

fi.	lp.	mord.
sika	*sokke*	E. *tuvo*, M. *tuva*

Ein urspr. *i̥* ist auch im folg. wörtern vorauszusetzen:

fi.	lp.
dial. *ilminen* „mensch"	*olmai*
tivis	*doŋas* g. *dogŋas*

So auch in fi. *impi* = lp. *oabba* (Wiklund), wenn diese zusammenstellung richtig ist (über *oa* vgl. oben s. 28).

Hierher gehört mordE. M. *lomań* „mensch, fremder", vgl. osset. *limän*, *li̥män* „freund".

Zu merken ist mordE. *tšando* = fi. *hinta*, wo wir ein ähnliches vokalverhältnis haben, wie in *kargo*, *kalgo* sieh s. 34. (Vgl. auch mordE. *sazor*, M. *sazər*, vgl. fi. *sisar*, est. *sõzar*).

Ein langer (– ~ ') *i̥*-laut ist vielleicht in folgenden wörtern vorauszusetzen:

fi.	mord.
? *siipi*	E. *šov*
? *hiiva*	E. *tšov*, M. *šov*

Der *e̥*-laut.

Den urspr. hinteren *e̥*-laut betreffend ist das material spärlich. Die wenigen mord. fälle weisen meistens einen hinteren vokal (*u*, od. den reduzierten *ə*) auf; z. b.

fi.	mord.
netka	M. *nutška*

fi.	lp.	mord.
siestar, estn. *sõster*		E. *šukštoru*
		M. *šuksteru*
nerkko		*nuŕkińe*
perkele, *perkule*, estn. *põrg*	(*bærgâlâk*, lehnw.)	*puŕǵińe*
kerta	(*gærdde* „)	M. *kərda*

Im folg. worte erscheint mord. *o:*

verho		E. *oršams*, *ortšams*

Es kommt jedoch auch *i* vor: z. b. *ńiŕᴮka*, *piŕǵińe*, *kirda*; *i* statt *u* vor *r* ist aber auch sonst gewöhnlich. Immer sagt man *mil'ä* „ruder“ (neben E. *meledems* „rudern“) = fi. *mela*, estn. *mõla*, was auf einer mischung von *ẹ* und *ɛ* beruhen muss, vgl. unten.

In den südlichen finn. sprachen (wot., estn., liv.) ist urspr. *ẹ* deutlich von *e* (= *ɛ* und *ė*) unterschieden (wot. estn. *ẹ*, liv. *į* od. *ü*); in den nordöstlichen sprachen (suomi, kar.-olon., weps.) sind *ẹ* und *e* beinahe oder gänzlich zusammengefallen.

Im lp. sind *e* und *ɛ* vollkommen zusammengefallen (*mælle* = fi. *mela*, estn. *mõla*, *vælgge* = fi. *velka*, wot. *vẹлka*).

Die *ä*-laute.

Die *ä*-laute machen ziemlich grosse schwierigkeiten. Ich teile hier die auffassung, zu der ich vorläufig gekommen bin, kurz mit.

Ich habe zwei *ä*-laute angenommen: 1) einen offenen (*ä*) und 2) einen geschlossenen (*ä̂*).

Dem kurzen (ˈ ∼ ◡) offenen *ä* entspricht im finn. *ä*, im lp. 1) *æ*, 2) *a*, im mord. *ä*, E. *e*[1] (< *ä*, s. Paasonen, Mord. lautl. s. 72 f.). Beispiele:

[1] Bei Wiedemann kommt einige unregelmässigkeit dabei zum vorschein, welche sich durch vermischung verschiedener dialekte erklärt, s. Paasonen a. a. o. s. 73.

a) lapp. *a:*

fi.	lp.	mord.
järvi	*javrre*	M. *äŕhkä, jäŕhkä*, E. *äŕke, eŕke*
kenkä, liv. *käŋga*	*gāmâ* g. *gābmâga*	M. *kämä*, E. *keme*
	găčče, gasse	M. *käšä*
pää	*bagŋe*	? vgl. M. *päjś*, E. *peŋkś*
särkeä	*sărrat*, pr. *sāram*	M. *särädan*, E. *seredems*
tähti	*daste*	M. *täštä*, E. *täštše*
tämä	*dāt*	M. *tä*, E. *te*
	ălddo	M. *äĺďä, jäĺďä*, E. *eĺďe*, Kal. *iĺďe*

So auch: lp. *dakte, dafte* „os“ = magy. *tetem, njalbme* = magy. *nyelv* u. s. w.

In zwei wörtern, in welchen nach dem zeugnis der meisten übrigen finnisch-ugrischen sprachen ein palataler vokal ursprünglich sein muss, kommt auch im finn. *a* vor:

fi.	lp.	mord.
talvi	*dalvve* (Qv. *dãl'vë*)	M. *tala*, E. *tele*
sappi	*sappe* (Qv. *sãppë*)	M. *śäpä*, E. *śäpe, sępe*

b) lp. *ä:*

käydä, veps. *kävuda*	*gævvat*	
määhnä (<*mädähnä*)	*mæďem* (∼ *mieďem*)	
päläs	*bæďŋes*	
	bælgge	M. *pälhkä*, E. *peĺka*
särki	*sărgge*	E. *säŕge*, M. *säŕgä*
äsken	*ăska*	? M. E. *äźkiʼjä*, M. *äźkä*, *äźkenä*

Dem geschlossenen *ä* entspricht im finn. *ä*, im lp. *ie;* im mord. ist die vertretung etwas verschiedenartig. Beispiele:

fi.	lp.	mord.
jää	*jiegŋa*	E. *je, i, ie*, M. *äi, jäi*

fi.	lp.	mord.
kärsiä	*gierddat*	E. *kirdems*, M. *kirďan*
lähteä		E. *livtems*, M. *lihtan*
nähdä, *näen*	*niegadet*	M. *näjan*, E. *nejems*, E. Kaljajevo: *ńijims*
vähä		E. *viškine*
väki	K. *vīkk*, *viehk* (N. *vǟkka* lehnw.?)	*vi*
väsyä	*viessat*	? M. *vizďan*, E. *vizdems*
älpiä		M. *(j)äľbädəms*, E. Kal. *iľbiďan*

Dagegen:

käsi	*gietta*	*käd*, E. gew. *ḱeď*
estn. *mäľv*	*mielgga*	*mälhkä*
? *närkäs*	*nierra*	M. *när*, E. *neŕ*

Dem langen offenen *ä* entspricht im finn. *ǟ*, im lp. *æ*, im mord. fehlen sichere beispiele, z. b.

fi.	lp.
näätä	*nætte*
väärä	*vǟrre*

Dem langen geschlossenen *ä* entspricht im fi. *ǟ*, lp. *ie*, z. b.

fi.	lp.
ääni	*jiedna*
sääksi	*čiefča*

Hierher gehört wol auch:

fi.	lp.	mord.
pääsky	(*beskoš*, aus dem finn.?)	M. *pizgata*, E. *pizgun* „mauerschwalbe“

Unklar ist:

sääski	*čuoikka*	M. *śäśḱä*, E. *śeśḱe*, *śeśḱä* E. Kaljajevo: *śiśḱe*

Unter den lp. wörtern, wo *æ* = fi. *ä* od. *ä̆*, giebt es sicher ziemlich viele lehnwörter aus dem finn. Jedenfalls kann man nicht alle in der weise erklären, und ich finde keine andere möglichkeit das verhältnis *æ* ∼ *a* im lp. zu erklären, als dass *æ* und *a* ursprünglich verschiedene stufen von *ä* (*a* = urspr. *ä̌* ? mit vermischung von *ä̌* und *å* ?) vertreten. Das finn. *a* in *talvi*, *sappi*, wot. *jarvi*, *jahutan* wäre wol in gleicher weise zu erklären.

Was das vorkommen von *æ* u. *a* einerseits und *ie* andererseits im lp. betrifft, könnte man geneigt sein anzunehmen, dass dieselbe nur von der qualität der vokale der folgenden silbe beruhe[1], indem *ie* vor urspr. *i* und *ė* vorkäme, übrigens aber *æ*, bezw. *a*. Die möglichkeit, dass dieses verhältnis zum teil (vgl. s. 32) auf dem vokalismus der folgenden silbe beruhen konnte, will ich nicht läugnen; ich muss aber bemerken, dass man bei dieser annahme von einem vokalismus der zweiten silbe auszugehen hat, welcher von den jetzigen verhältnissen abweicht, und dass folglich das betreffende verhältnis auf sehr alte zeiten zurückgehen muss (vgl. fi. *väki* ∼ lp. *vækka*, fi. [lit.?] *käki* ∼ lp. *giekka*). Die mord. fälle wie *vi*, *kirďems*, ? *vizdems*, *livtems* (auch *ńijims*, *iľbiďan*) scheinen diesen schluss zu bestätigen; und wenn die lp. und. mord. entwickelungen auf irgend etwas gemeinsamem beruhen[2], sehe ich meinerseits es für richtiger an, von zwei qualitativ verschiedenen *ä*-lauten, als von einem *ä*-laute, der im fi. bewahrt wäre, auszugehen. Andererseits ist das grosse schwanken im mord. zu beachten; ich will dabei aber bemerken, dass im lp. die beiden vertretungen des finn. *ä* in verschiedenen bildungen desselben stammes vorkommen, z. b. fi. *kätkyt*, *kätkeä* — lp. *gietka* ∼ *gāďkat*; fi. *nätä* — lp. *njiecca* „humore imbutus" ∼ *njācco* „aër regelans"; fi. *sättä* „lockspeise" = lp. *siewtas* g. *siektasa* ∼ *sækte* g. *sæwte*; fi. *mäti*, lp. *mæđem* ∼ *mieđem*. Dieses verhältnis führt uns zu ähnlichen erwägungen über den wechsel von *ä̂* und *ä* wie oben s. 32 über *o* ∼ *ȯ*. Sieh unten s. 50.

[1] Genetz a. a. o.

[2] Jetzt sehe ich jedoch diese erklärung als nicht annehmbar an, sieh s. 50.

Die *e*-laute.

Ich nehme zwei vordere *e*-laute an: 1) einen offenen (*ε*) und 2) einen geschlossenen (*ė*).

Dem kurzen *ε* (` ∼ ⌣) entspricht im finn. *e*, im lp. *æ*, im mord. *i*. Beispiele:

fi.	lp.	mord.
enä	*ǣdnâg*	E. *ine*
ke-, *kene-*	*gī*, gen. *gǣn*, loc. *gǣst* etc.	E. *ki*, M. *kiä*, g. *kin*, abl. *kidä*
kehrä		M. *kištir*, *kštir*, E. *štšere*
kerä	? *gærre*	E. *kire*, M. *kirnä*
kesä	*gǣsse*	E. *kize*, M. *kiza*
lehmä		E. *lišme*, M. *lišmä*
lentää		? M. *lińďan*
neljä	*njællje*	E. *nile*, M. *nilä*
	bǣllje	E. *pile*, M. *pilä*
peni	*bǣnâ* g. *bǣdnâga*	E. *pine*, M. *pinä*
perä	*bærrai*	E. *ṕŕa*, M. *ṕŕä* (poet. *ṕiŕa*, *ṕiŕä*)
pesä	*bǣsse*	*piza*
petäjä	*bǣcce*	E. *pitše*, M. *pitšä*
sepä	*čǣbet*	E. *sive*, M. *sivä*
vehnä		*viš*

Hierher gehört auch mordE. *miŕde*, M. *mirdä*, *mirde* „mann, gatte“, iran. ursprungs (vgl. neupers. *merd* „mann“, vgl. aw. *marᵊtan-*).

Seltene ausnahmen sind fälle wie:

fi.	lp.	mord.
elää	*ællet*	E. *eŕams*, M. *eŕan*
leppä		M. *lepä*, E. *läpe*

Einem urspr. kurzen (ˈ ∼ ˘) *ė* entspricht im finn. *e*, lp. *â (i)*, seltener *ie*, mord. *e*, selten *i*. Beispiele:

fi.	lp.	mord.
kesi (< **keti*)	K. *katt*	*ked*
keski, *keskus*	*gâskâ*	M. *kesk*
mehiläinen		mordE. *ṅekš*, M. *ṅeš*
mettinen		E. *metša*
pelkään	*bâllat*	E. *pelems*, M. *pel'an*
petkel		*petkel'*
pesen, *pestä*	*bâssat*	M. *pezan*, E. *pezems*
teen, *tehdä*	*dâkkât*	E. *tejems*, subst. *teve*, *tev*, M. *tijan*, subst. *tev*
vesi (< **veti*)		*ved*
vene, *veneh*	*vânas*	E. *veńš*, M. *venš*, *ƀeńəš*
veri	*vârra*	*veŕ*
mesi (< **meti*)	*mietta*	*med*
venyä	*vâdnat* neben *viednat*	E. *venems*, M. *veniman*

Hierher gehört: mordE. *peel*, M. *pejel* = lit. *peĩlis*.

Im mord. entspricht, wie aus dem obigen hervorgeht, dem *ε* ein *i* [1], und dem *ė* ein *e* (die wenigen formen mit *i* gehen von der schwachen stufe aus, z. b. mord. *ťija·t*, *ťijəma·*). Die *ė*- und *i*-laute sind gänzlich zusammengefallen. — Im lp. vertritt *â* die schwache stufe (*â* < *ə*), dagegen *ie*, zum teil *i*, *e*, die starke stufe von *ė* (z. b. südlp. *vinnce* = *vânas*, *vittnεt*, *vettnεt* = *vâdnat*, sieh Halász, Hunfalvy-album s. 99 f., jetzt auch Wiklund, Url. lautl. s. 238 f.). Im lp. sind *ė* und *i* in den meisten fällen zusammengefallen [2].

[1] Die wenigen formen mit *e* müssen wol auf den betonungsverhältnissen beruhen.

[2] Das wort fi. *menen*, *mänen*, lp. *mânnat*, mordM. *mänan*, E. *ṅeńəms*, *ṅińims* weist eine schwankung (zwischen *ė* und *ä̂*) auf; die lp. form entspricht der fi. mit *e*, die mord. der fi. mit *ä*. — Merke: fi. *vedän* ∼ mordM. *väďmä*, E. *veďams*, *veďme*.

Dem langen (– ⁓ ˋ) *ɛ* entspricht im finn. *ie* (< *ē*), im lp. *æ*, im mord. *ä*, E. *e* < *ä* (s. Paasonen, Mord. lautl. s. 72). Beispiele:

fi.	lp.	mord.
pieli	*bǣlle*	M. *päl*, *pälä*, E. *peľ*
vgl. *pieli* „stange"	*bǣllje*	M. *päl*
kierä „tortuosus"	*gærrad* (neben *gierre* lehnw.?)	
lie-nen	*læt*	

Dem langen (– ⁓ ˘) *ė* entspricht fi. *ie* (< *ē*), lp. *ie*, mord. *ä*, mordE. *e* < *ä*. Beispiele:

fi	lp.	mord.
kieli	*giella*	M. *käl*, E. *keľ*
liemi	*liebma*	E. M. *läm*
mieli	*miella*	M. *mäl*, E. *meľ*

In einigen beispielen hat man mord. *i*:

nielen	*njiellat* (vgl. *njala-dallat*)	E. *nilems*, M. *nilan*
pieksen		M. *pikšan*, E. *pivsems*

Hier hat man von der schwachen (schwächsten) stufe auszugehen (vgl. lp. *njaladallat*).

Über das urspr. gegenseitige verhältnis von *ɛ* und *ė* (bezw. *i*) sieh übrigens s. 50. Vgl. s. 32, 41.

Der *i*-laut.

Der kurze (ˋ ⁓ ˘) *i*-laut wird im fi. von *i*, im lp. von *â* (aus der schwachen stufe < *ə*) und *i* (aus der starken stufe), im mord. von *e* (starke stufe) und *i* (schwache stufe) vertreten. Beispiele:

a) mord. *e* (od. E. dial. *ä* < *e*):

fi.	lp.	mord.
kivi		*kev*, E. *käv*
lisä	*lâsse*	E. *läze*

fi.	lp.	mord.
mi-	*mī* g. *mân*	E. *meze*, M. *mez*
nimi	*nâmma*	*lem*
pihti	*bâsta*	M. *peš*, E. *pekš*
pilvi	*bâlvva*	E. *päle*
pitää		M. *peďan*, E. *päďams*
siili		E. *seeľ*, M. *sejel*
silmä	*čâlbme*	E. *seľme*, M. *selmä*
sini		E. *sęń*, M. *śeń*

Über *hiiri* = mord. *šejer*, *tšejer*, vgl. lpS. *šńērra*, *pii* = mord. *pev*, *pej*, vgl. lp. *bādne* mehr an einem anderen orte.

b) mord. *i:*

fi.	lp.	mord.
ikä	*jâkke*	E. *ie*, *i*
pihlaja		E. *pizeľ*, M. *pizäl*
pisara		vgl. E. *pizi* „es regnet"
silava		M. *śivəľ*, E. *sįbeľ*

Einem langen (– ∼ ˋ) *i* entspricht im lp. *ī* (aus der starken stufe) od. *ĭ* (aus der schwachen, d. h. halblangen stufe); im mord. ist die vertretung ganz ähnlich wie diejenige des kurzen *i*. Beispiele:

fi.	lp.	mord.
viipyä	*vīppat* (lehnw. ?)	
viipsi	(*vipša*, *vĭkša* lehnw.).	E. *ävtems*
viisi	*vĭtta*	M. *vetä*, E. *vete*, *väte*
piiri	*bĭrrâ*	E. *pire*, *piŕams*, M. *peŕä*, *peran*, *piran*
kiiho, *kiihko*	S. *kiššes*, *kiššok*	? M. *käži*, E. *käž*

Die finnischen *ü*- und *ö*-laute.

Die fi. *ü*- und *ö*-laute sind in vielen fällen späteren ursprungs (merke z. b. *vyyhti* < *viühti* < **vīβt-*, *kypärä* < liett. *kepùrė*, näheres in ÄH). In den meisten fällen kann man jedoch die entwicke-

lung dieser laute nicht auf dem finn. boden verfolgen, sondern muss die übrigen finn.-ugr. sprachen zu rate ziehen.

Einem fi. *y* (= *ü*) entspricht im lp.:

a) *i* (zu einem grossen teil wol in neueren lehnwörtern aus dem finn.), z. b. fi. *kypsyä* = lp. *gīksat*, fi. *pysyä* = lp. *bissot;*

b) *ă*, z. b. fi. *ydin* = lp. *âđâ* g. *âđđâma*, fi. *yskä* = lp. *âskĕ*, fi. *kynsi* = lp. *gâʒʒa*, fi. *kylmä* = lp. *gâlbmâ*, fi. *nysi*, *lysi* = lp. *nâdda*, fi. *sydän* = lp. *čađa;*

c) *ŏ*, z. b. fi. *sylki* = lp. *čŏlgga*, fi. *yhdeksän* = lp. *ŏwce*, so auch fi. *yksi* = lp. *ŏkta* (neben *ăkta*); auch *u:* fi. *jyty* = lp. *jŭcca*, fi. *jystää* = lp. *jŭstet*.

Einem finn. *y* (= *ü*) entspricht im mord.:

a) *ve* im wortanlaut:

fi.	lp.	mord.
yli	*âlâ*	*veľ-*
yksi	*ŏkta*, *ăkta*	E. *veike*, *ve*, M. *fkä*, *ifkä*
yhdeksän	*ŏwce*	E. *veikse*, M. *vehksa*

b) *e*, z. b.:

kylmä	*gâlbmâ*	E. *keľme*, M. *kelmä*
kymmenen		M. *kemen*, E. *kämen*
kynsi	*gâʒʒa*	M. *kendžä*, E. *känš*
kynnys	(über lp. formen s. ÄH, 3)	*keŋkš*
lysi, *nysi*	*nâdda*	*neď*
nylkeä	(? *njălddet*)	E. *neľgems*
nyhtää		M. *neftan*, E. *näftan*
nyky		E. *nei*, M. *ni*
sydän	*čađa*	M. *sedi*, E. *sädei*
syli	*sâlla*	M. *sel*, E. *sęľ*
sylki	*čŏlgga*	E. *seľge*, M. *selgä*
tytär	südlp. *ţaktara*	E. *teχ'teŕ*, *tejteŕ*, M. *śtiŕ*

So auch:

kyynärä	*garnjel*	M. *kener*, E. *käniŕ*
kyynel	*gânjâl*	

Über fi. *kyty* = mord. *kefta* sieh ÄH.

i, z. b.

fi.	lp.	mord.
kysyä	*gâccât*	M. *kiziftan*, aber E. *kerslems*
syrjä (weps. *śiŕes* etc.)		E. *sire*, *tšiŕe*, M. *śiŕä*
syylä		M. *tšilgä*, E. *sildeje*

c) *o*, z. b.

lypsää	*lākca*, K. *lapse-*	E. *lovso*, M. *loftsa*
pyy		M. *pounä*
syksy	*čâkča*	*šoks*
sysi	*čädda*	? *sod*[1]

So auch:

kyyny		E. *końams*, M. *końan*

u, z. b.:

kyy		*kui*
ydin	*âđâ*	E. *udime* [? M. *ui*]

Wir finden folglich, dass dem finn. *y* sowol im lp. als im mord. teils die æquivalenten des *i*, teils diejenigen des *u* entsprechen, aber gar nicht in ähnlicher weise (vgl. z. b. lp. *lâkca* ∼ mord. *loftsa*, lp. *čolgga* ∼ mord. *selgä*). Dieser umstand macht es unmöglich anzunehmen, dass der finn. *ü*-laut in einigen bestimmten wörtern ein umgelauteter *u*, in anderen wörtern ein labialisierter *i* (*e*) wäre.

Das mord. *ve* im wortanlaut[2] weist unverkennbar auf einen früheren diphthong zurück, und wenn einmal in diesem falle dem *ü* ein diphthong vorangegangen ist, liegt es sehr nahe zu schliessen, dass es auch übrigens so der fall gewesen ist (merke z. b. wog.

[1] Daneben aber: mordM. (Reg.) *seď*, E. Reg. *säď*, Wied. *sedeľma* „kohle". Sieh ÄII, 3.

[2] Auch in übrigen finn.-ugr. sprachen entspricht einem wortanlautenden fi. *ü* oft *v* + vokal.

kwons, kwänš = fi. *kynsi* u. a.). Ich sehe folglich die verschiedenen entsprechungen im lp. und mord. als vertretungen von verschiedenen stufen von diphthongen, die aus *u* + *i* bestanden, an (*ui*: *uí* hat *i*, *úi* od. *úə* hat *u* gegeben? in einigen fällen war wol auch die verbindung von *i* + *u*, vgl. mordE. *kevslems;* lpK. *navt* = lpN. *nâđđa*, fi. *nysi, lysi;* lp. *sīvva* = fi. *syy*). Näheres in ÄH.

Dass auch der finn. *ö*-laut, wenigstens der lange, einen diphthong mit einem labialen komponenten voraussetzt, geht z. b. aus folgenden gleichungen hervor: fi. *yö* (< **ō̈*) = mord. *ve*, lp. *igja;* fi. *syön* (< **sō̈-*) = mordE. *sevems*, M. *sevan;* so wol auch: fi. *myön* = mordE. *mijems*, M. *mijan;* fi. *myö-* in *myötä, myös* etc. = lp. *maŋŋa-*, mordE. *mei-* (in *meile*), M. *me-* (in *melä, meki*). Näheres in ÄH.

Anmerkung. Im finn. scheint auch übrigens ein einfacher vokal aus einem diphthonge (oder *v* + vok.) entwickelt zu sein. So in folgenden fällen: *olen, olla* „sein" = mordE. *ul'an*, M. *ul'a·n* ~ mordE. Kashlytka, Kaljajevo: *vil'a·n* [1], vgl. syrj. *völ-*, magy. *val-, vol-* u. s. w. | *ottaa* „nehmen", vgl. wot. *vęttā*, estn. *võtma*, liv. *vịtā'b*, ? vgl. magy. *vev- vöv-* | fi. *oras* „eber, verschnittener eber" (auch überhaupt: „männlich") = mordM. *urəs* „verschnittener eber", lp. *vāres* g. *vărras* „mas" („de omnibus bestiis dicitur exceptis piscibus"), syrj. *verös* „mann, gatte, mannsperson"; das wort muss indoeur. ursprungs sein, aus irgendeiner iran. dem skr. *vṛṣa-* entsprechenden form.

Die urvokale, von denen man im finn., lp., mord., auszugehen hat, waren also nach dieser auffassung folgende:

a	*å*	*ɒ*	*ȯ*	*u*
		ę		*i̢*
ä	*ä̢*	*ε*	*ė*	*i*

Über *ü* und *ö* sieh oben.

In allen drei sprachen sind verschiedene stufen von verschiedenen lauten zusammengefallen, aber gar nicht in gleicher weise.

[1] Diese form wird von Paasonen, Mord. lautl. s. 82 angeführt.

Den vokalismus der zweiten und der folgenden silben, von dessen untersuchung ich eigentlich bei diesen erwägungen ausgegangen bin, lasse ich diesmal beiseite, nur bemerkend, dass man in diesen silben nach meiner ansicht ähnliche unterschiede konstatieren kann.

Ich habe hier die auffassung, von der ich s. 19—20 ausging, kurz mitteilen wollen. Diese auffassung hatte ich im herbst 1895 gebildet, bevor ich die bedeutung des quantitätswechsels für den vokalismus durchgedacht hatte. Während der verfassung dieses nachtrages habe ich mich immer mehr in dem gedanken befestigt, dass die verschiedenen von mir angenommenen urlaute zum grossen teil verschiedene phasen der ablautsreihen sind. Ich habe jedoch obige darstellung nicht verändern wollen, weil ich die andeutung s. 19—20 erklären wollte.

Bei der bestimmung der *ʋ*- und *ó*-laute (s. 29—32) glaubte ich überhaupt von den lp. formen ausgehen zu dürfen, und ich nahm übrigens an, dass lp. *oa* und *uo* gleichstarke stufen vertreten. Wie schon oben s. 28 angedeutet, scheint dies jedoch nicht immer der fall zu sein, sondern *oa* scheint dem *uo* gegenüber eine schwächere stufe zu vertreten, und wenn dem einmal so ist, liegt die möglichkeit nahe, dass auch das dem fi. *o* gegenüber stehende lp. *oa* ~ *uo* in ähnlicher weise aufzufassen sei. Man hätte folglich im lp. folgende ablautsreihe (*o*-reihe) anzusetzen:

starke stufe	schwache stufe	
	mittelstufe	schwächste stufe
uo	*oa*	*ŏ*

z. b. *njuolla, buolvva* ~ ~ *čoalle, goatte, goalmad* ~ *gŏlbma*

Im mord. hinwieder:

starke stufe		schwache stufe	
stärkste stufe		mittelstufe	schwächste stufe
a	*o*	*u*	*ə̂*

z. b. *nal* ~ *nolams, joŋks, kolmo* ~ ~ *kuləms, kudo* ~ *kə̂la·n*

Die lp. fälle *vuoggat* ~ *oaggot*, *vuollat* ~ *oallot* könnten folglich verschiedene ablautsstufen darbieten; eine ähnliche erscheinung könnten wir möglicherweise in dem regelmässigen wechsel im lpK. *uɵ* ~ *oa*, bezw. *i̯ɵ* ~ *oa* u. s. w. sehen (z. b. *puɵᵭtte-* ~ *poađam* = lpN. *boattet*, *vi̯ɵkse* ~ *oaγsaj* = lpN. *oakse* = fi. *oksa*). — Im finn. hat man die reihe *uo* (< *ō*) ~ *o;* der umstand, dass im estn. und. wot. sowol *õ* als *o* dem finn. kurzen *o* entspricht, ist wol als eine spur der vokalabstufung aufzufassen.

Ähnliche betrachtungsweise könnte vielleicht auf *ä*-laute angepasst werden. Es kommt mir höchst wahrscheinlich vor, dass im lp. *æ* dem *ie* gegenüber eine schwächere stufe vertritt (merke im lpK. den wechsel *ie* ~ *ea* dem wechsel *uɵ* ~ *oa* gegenüber). Die *ä*-reihe wäre im lp. *ie* ~ *æ* ~ *a*, z. b. *gietta*, *njiecca*, *miedem* ~ *mædem*, *særgge* ~ *njăcco*, *javrre*. Bei der mord. reihe *ä* ~ *i* ~ *ə* wäre *i* als der schwachen stufe angehörend aufzufassen (z. b. *käd* ~ *kirdems*, auch: *kərda·n* ~ *kiŕďi*, Paasonen, Mord. lautl. s. 97).

Was die *e*-laute betrifft, glaube ich die zweiteilung vorläufig festhalten zu müssen; wenigstens scheint der vokal in den s. 43 genannten fällen aus dem übrigen *e* zu scheiden zu sein, sei es denn man hier einen *ė*-laut, oder, was mir wenig wahrscheinlich vorkommt, ein urspr. *i* anzusetzen hat. Die *ɛ*-reihe wäre im lp.: *ie* ~ *æ* (~ ?), z. b. *diervas* ~ *dărvăs* (vgl. auch *ie* ~ *ea* im lpK.); im lpK.); im mord.: *ä* ~ *e* ~ *i* od. vielleicht *ä* (~ *e*) ~ *i* ~ *ə* z. b. *päl* ~ (*lepä* ~) *kize*. — Die *ė*-reihe wäre im lp. *ie* ~ (*i* ~) *â*, z. b. *viednat* ~ *vâdnat*, *vinnce* ~ *vânas;* im mord. *ä* ~ *e* ~ *i* (*ə*), z. b. *käl* ~ *tejems* ~ *tijan*[1].

Betreffend der *a*-laute könnte man möglicherweise im lp. eine reihe *a* ~ *uö* ~ *oa* (*o*) annehmen. Wenn man aber an der zweiteilung festhalten will, erhält man die *å*-reihe: im lp. *uö* ~ *oa* ~ *o*, z. b. *guölle* ~ *boaro* ~ *gordes*, im mord. *a* ~ *o* ~ *u* (*ə̄*), z. b. *kal* ~ *lot-*

[1] Man könnte natürlich daran denken, die *e*-laute in den ablautsreihen lp. *ie* ~ *æ* ~ *â* (< *ə*), mord. *ä* ~ *e* ~ *i* (*ə*) zu vereinigen. Dabei wäre es jedoch sonderbar, dass eben in den s. 43 erwähnten fällen im lp. beinahe regelmässig die schwächste, im mord. dagegen die starke stufe erscheine.

kams ~ *puromo*. Eine spur dieser abstufung wäre im fi. *palaa* ~ *polttaa* (vgl. lp. *buöllet* ~ *boalddet*, mord. *palan* ~ *pəlᴸta·n*, merke den mord. akzent!) — In der *ȧ*-reihe sieht man nicht qualitative unterschiede.

Die übrigen reihen sind aus dem obigen klar [*i*-reihe: lp. *ī* ~ *ĭ* ~ *â*, mord. *e* ~ *i* (*ə*), *u*-reihe: lp. *ū* ~ *ŭ* ~ *ŏ* (*â*), mord. *o* ~ *u* (*ə̑*); *i̯* und *ę* sind meistens mit den übrigen lauten zusammengefallen (mord. auch hier *o* ~ *u* ~ *ə̑*); über *ü* und *ö* sieh oben].

Die verschiedenen stufen der ablautsreihen müssen ursprünglich in erster stelle quantitativ, aber aller wahrscheinlichkeit nach zugleich auch qualitativ von einander verschieden gewesen sein, z. b. die *o*-reihe etwa: *ō* ~ *ȯ* ~ *ɷ* (~*ə̑*), die *ä* reihe etwa *ǟ* ~ *ä̇* ~ *ä* (*ȧ*), *i*-reihe *ī* ~ *ı̇* ~ *ĭ*, *ə*, *ū*-reihe *ū* ~ *u̇* ~ *ŭ*, *ə̑* u. s. w.

Diese andeutungen über den vorfinnischen vokalismus sind natürlich meinerseits nur provisorisch, und ich gestehe gern, dass dabei noch sehr vieles unklar und hypothetisch ist, und bin darauf vorbereitet, dass fortgesetzte untersuchungen mich zu modifikationen der dargestellten auffassung führen werden. Ich hoffe jedoch, dass der weg, dem ich gefolgt bin, nicht unrichtig ist, sondern dass man auf diesem wege weiter fortschreiten kann.

Nachtrag II.

Über die finnisch-ugrischen inlautenden *t*, *δ* und *δ'*.

Das oben s. 5 erwähnte verhältnis bedarf vielleicht einer erläuterung.

Im november 1892 diskutierten mein freund K. B. Wiklund und ich die frage, wie es zu erklären sei, dass im magyarischen dem finn. *t* ~ *d* bisweilen ein *z* und bisweilen ein *l* entspricht. Wir machten beide, jeder für sich, vorläufige zusammenstellungen

der diesbezüglichen fälle, und kamen zu dem schluss, dass man hier von zwei ursprünglich verschiedenen lauten auszugehen habe, von denen der eine *t* war, der andere aber ein laut, der wol dem lp. *đ* nahe kam. Dieser schluss war schon auf grund des von Budenz, Über die verzweigung der ugrischen sprachen, s. 26 f. mitgeteilten materiales zu thun.

Die damals gemachten beobachtungen habe ich später weiter verfolgt[1]; besonders untersuchte ich den zusammenhang dieser frage mit dem quantitätswechsel, ebenso auch die verschiedenheit der vertretung in den fällen, wo ich ein *δ* oder *đ* vorausgesetzt hatte, welche verschiedenheit mich zur annahme von zwei abarten der *δ*- oder *đ*-laute führte. Aus dem diesbezüglichen kapitel aus ÄH, das im manuskript seit längerer zeit vorliegt (wird ungefähr 3 druckbogen ausmachen), teile ich hier in aller kürze nur folgendes mit, was zum verständnis des auf s. 5 gesagten nötig sein kann.

1) Dem urspr. inlautenden *t (t ~ δ)* entsprechen:

fi.	lp.	mord.	tscher.	syrj.-wotj.	wog.	ostj.	magy.
t ~ d	*tt ~ đ*	*d*	*d* (*δ*)	0 (*~ l*)	*t*	*t*	*z*

Z. b. fi. *sata*, lp. *čuötte*, mord. *śado*, *śada*, tscher. *čüdö* etc., syrj. *śo*, wotj. *śu*, *śü*, wog. *šāt* etc., ostj. *sāt* etc., magy. *száz* | fi. *kota*, lp. *goatte* g. *goađe*, mord. *kudo*, *kud*, syrj. *-ka*, *-ko*, *-ku*, wotj. *-ka*, *-ko*, daneben syrj. *kola* (aus der schw. stufe), wotj. *kwa* (*~ kwala*) od. auch *kwala* (aus der schw. stufe), ostj. *χōt* etc. (wog. *khul* aus d. schw. stufe), magy. *ház*. Ebensolche wörter sind z. b. *itää*, *käsi*, *kesi*, *mesi*, *pata*, *peto*, *pitää*, *udar*, *vetää*; dazu noch *noita* (über die behandlung des lp. sieh ÄH, 3) und einige wörter die im finn. nicht existieren (z. b. magy. *főzni*, *fázik*).

2) Urspr. *δ* (*δ̀ ~ δ*) erscheint in folgenden formen:

fi.	lp.	mord.	tscher.	syrj.-wotj.	wog.	ostj.	magy.
t ~ d, *d*	*đđ ~ đ*	*d*	0	*l* (0)	*l*	*ł* (0)	*l*(0)

[1] Den hauptsächlichen inhalt meiner beobachtungen habe ich im jahre 1894 in meinen vorlesungen dargestellt. — Zugleich sei bemerkt, dass prof. A. Genetz im jahre 1895 in der Finnisch-ugrischen gesellschaft einen vortrag über „finnisch-ugrisches *đ*“ gehalten hat, den ich jedoch nicht habe berücksichtigen können.

Beispiele: fi. *vuode* g. *vuoteen*, lp. *oaddet*, mord. *udan*, subst. *udomo*, tscher. subst. *omo*, *uma*, syrj. subst. *un*, *on* (*unm-* < **ulm-*), wotj. *um*, *un*, wog. *ūlịm*, ostj. *ōlịm*, magy. *álom* | fi. *pato*, lp. *buoddo*, tscher. *püa*, ostj. *pol*, magy. *fal* | fi. *sydän* g. *sydämen*[1], lp. *čada*, mord. *sedi* etc., tscher. *šüm* etc., syrj. *šölöm*, wotj. *šulem*, wog. *šim* etc., ostj. *sām* etc. magy. *szű*, *szív*. Ähnliche wörter sind z. b. *kutoa*, ? *kyteä*, *muta*, *mä(d)ähnä*, *nitoa* (merke: auch *nivoa* od. *nijoa* mit einem vertreter des *δ* in offener silbe), *nota*, *rita*, *sysi*, *ydin*; *esi*, *kyty*, *lysi*; *vuotaa*, *uudin*; *kausi*, *köysi*, *löytää*, *pöytä*, *täysi*; *heisi* (*hedelmä* etc.), *neito*. Über die abweichende behandlung, des *δ* nach einem diphthong im lp., sowie auch über 0 (schwund) im syrj.-wotj. sieh ÄH, 3.

3) Urspr. *δ'* erscheint in folg. formen:

fi.	lp.	mord.	tscher.	syrj.-wotj.	wog.	ostj.	magy.
t ∼ d	*dd ∼ d*	*d*	0, *d*	*l'*	*l'*	*j*	*j*, *gy*

Beispiele: fi. *kadota*, lp. *guöddet*, mord. *kadan*, tscher. *kodem*, syrj. *kol'ny*, wotj. *kel'iny*, wog. *χūl'i*, ostj. *χai-lem*, magy. *hagyni* | fi. *uusi*, lp. *odda*, mord. *od*, tscher. *uo*, *ū*, syrj. *vịl'*, wotj. *vil'*, *vịl'*, magy. *új*. Ähnliche wörter sind *hitu*, *kutea* (wog. *χul'em* „laichstelle", ostj. *χujem*), *huude*, (*maha-*)*paita*, estn. *põiž* u. a.

Hier ist nur die gewöhnlichste und regelrechte vertretung nach dem vokal der 1:ten silbe berücksichtigt worden.

Über noch eine vierte quelle des finn. *t ∼ d* sieh ÄH, 3.

[1] Merke: hier *d* über all, auch in offener silbe, welcher umstand durch die annahme von urspr. *δ'* erklärt wird.



Berichtigungen.

S. 18, z. 5 v. u. lies: In st. Im.
S. 20, z. 11 v. o. „ Spuren eines wechsels ' ∼ ⌣.
S. 20, z. 3 v. u. „ ein *ę*- und zwei vordere *e*-laute.

Suomalais-ugrilaisen Seuran vuosikertomus v. 1895.

Siinä katsauksessa, joka Suomalais-ugrilaisen seuran viime vuosipäivänä luotiin edellisen vuoden toimintaan, saatettiin mainita se ilahuttava tosiasia, että seuran kirjallinen tuotanto sinä vuotena oli ollut runsaampi kuin koskaan ennen. Erittäinkin seuran rajoitettuihin työvoimiin nähden on helposti ymmärrettävissä että sen toiminnan näkyväiset hedelmät eri vuosina paljoudeltaan vaihtelevat. Joskin nyt kulunut vuosikausi tässä suhteessa näyttää edeltäjäänsä verraten harvalukuisempia tuloksia, niin saattaa seura sen sijaan tulevalta vuodelta odottaa sitä enemmän, koska useat osaksi tekeillä olevat, osaksi jo painoon pannut teokset varmuudella voidaan toivoa silloin valmistuvan.

Painosta on tänä vuonna ilmestynyt:

1) Seuran *Aikakauskirjan* kolmastoista vihko, jonka sisällysluettelo on seuraava: Volmari Porkka's tscheremissische Texte mit Übersetzung. Herausgegeben von Arvid Genetz. — John Abercromby, The earliest list of Russian Lapp words. Arvid Genetz, Bemerkungen zum obigen. — Vuosikertomus $^{2}/_{12}$ 1894, Rapport annuel $^{2}/_{12}$ 1894. Vihko sisältää yhteensä IX + 168 sivua.

Ylipainoksena Seuran aikakauskirjasta on ilmestynyt:

2) Volmari Porkka's tscheremissische Texte mit Übersetzung. Herausgegeben von Arvid Genetz. Sivumäärä IX + 140.

Erityistä mielihyvää on seurassa herättänyt Volmari Porkan tsheremissiläisten kokoelmain ilmestyminen. Lähes vuosikymmeninen on jo kulunut siitä, kun Porkka seuran stipendiaattina teki tutkimusmatkansa tsheremissien maahan. Matkan murtama terveys oli syynä siihen, ettei vainaja itse kerinnyt toimittaa kokoelmiansa julkisuuteen, ennenkuin kuoleman ankara käsi katkaisi hänen toiverikkaan elämänsä langan. Seuran hartaana toivomuksena on siitä pitäen ollut saattaa hänen työnsä jälkeenjääneet tuotteet painon kautta julkisuuteen, ja sen toteutumisesta on seuran nyt kiittäminen professori Arvid Genetziä, jonka huolekkaisiin käsiin seura saattoi uskoa vainajan käsikirjoitusten tarkastamisen ja viimeistelemisen sekä niiden painatuksen valvomisen.

Miltei valmistunut ja ensi tilassa ilmestyvä on lisäksi:

3) Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées par Vilh. Thomsen, joka teos muodostaa seuran toimitusten V:nnen osan.

Teoksen alkuosa (siv. 1—56) on jo kesästä 1894 ollut valmiiksi painettuna (ks. edell. vuosikertomusta). Silloin kuin tämä osa syyskuussa 1894 esitettiin Genéven orientalistikongressille, toivottiin että teos kokonaisuudessaan oli mitä pikimmin ilmestyvä julkisuuteen. Mutta valitettavasti professori Thomsen syksyllä 1894 sairastui kovaan tautiin, joka sittemmin uudistui talvella 1895 ja teki hänelle välttämättömäksi matkustuksen etelämmäksi terveyden takaisinvoittamista varten. Kaikki tämä on teoksen valmistumista suuresti viivyttänyt, vaikka tekijä kaikkina niinä aikoina, joina voimat sen suinkin ovat myöntäneet, on teoksen painatusta ja viimeistelyä jatkanut. Nyt on kuitenkin päästy niin pitkälle, että koko teoksen jälkipuolisko, siv. 57—216, siis noin 10 arkkia, on valmiiksi ladottu ja, viimeistä arkkia lukuunottamatta, valmiiksi painettukin. Puheenalainen jälkipuolisko alkaa johdannolla (siv. 57—96), joka sisältää erittäin mieltä kiinnittäviä tietoja näiden muistomerkkien aikuisista kansoista ja valtakunnista; alustavia muistutuksia itse muistomerkeistä ja kirjoituksista, niiden laadusta, tyylistä j. n. e. Tämän jälkeen seuraa rinnakkain muinaisturkkilaisten tekstien transskriptsioni ja ranskalainen käännös. Siitä syystä, ettei kirjoituksia silloin, kuin seura julkaisi suuren Orkhonkirjoitus-julkaisunsa, vielä osattu lukea ja kirjoitukset monesti olivat epäselvät, jäi tietysti tekstiin monta epävarmaa kohtaa. Prof.

Thomsen on nyt keksimänsä kirjainten selityksen avulla voinut monessa suhteessa oikaista ja varmentaa tekstiä. Tässä työssä hän on seuran julkaisun typograafisen osan ohessa, joka hänellä on ollut varsinaisena pohjatekstinä, käyttänyt saman julkaisun autokopia-kuvia sekä myöskin Akat. Radloffin Atlasta. Lisäksi on vielä toht. A. O. Heikel prof. Thomsenin pyynnöstä epäilyttäviä paikkoja verrannut itse alkuperäisiin valokuvalaattoihin, ja muutamissa kohdin on tälläkin tavoin saavutettu lisävarmennusta. Näin ollen siis saatamme olla varmat siitä, että muinaisturkkilainen teksti tässä julkaisussa ilmestyy niin varmana ja puhtaana kuin tätä nykyä yleensä on mahdollista. — Transskriptsionin ja käännöksen jälkeen on tekijä painattanut koko joukon muistutuksia (siv. 135—187), joissa on kosketeltu historiallisia ja kielellisiä seikkoja, puolustettu tekijän käännöstä ja lukutapaa sekä polemiseerattu muita käsityksiä vastaan, y. m. Tämän perästä seuraa joku määrä lisäyksiä ja oikaisuja (siv. 188—198) ynnä rekisteri (asia- ja kieliopillinen rekisteri sekä sanaluettelo, siv. 199—211). Lopuksi julkaisee prof. Thomsen uuden, englanninkielisen käännöksen kiinalaisesta Kül-teginin monumentista, jonka käännöksen tekijä on etevä englantilainen sinologi Mr. E. H. Parker. Latomatta on nyt enää ainoastaan eräs lisäys (noin 6 sivua), johon on antanut aihetta W. Radloffin viimeksi ilmestynyt julkaisu: Die alttürkischen Inschriften der Mongolei. Dritte Lieferung.

Vilh. Thomsenin nero on noista sammaltuneista kivistä, jotka vuosituhannen kuluessa ovat mykkinä maanneet, loihtinut esiin ääniä, muinaisen kansallisen epopean „etäisiä kaikuja, jotka milloin kuuluvat voitonriemuisilta, milloin murhemielisiltä“. Todistuksena siitä arvonannosta, joka oppineen maailman puolelta jo on tullut Thomsenin tutkimusten osaksi, tulee meidän mainita että Ranskan akatemia, Institut de France, on prof. Thomsenille „niistä hänen teoksistaan, jotka koskevat Orkhon- ja Jenisei-kirjoitusten selvittämistä“, nykyisin antanut Volneyn palkinnon (prix Volney), 1,500 fr., joka palkinto sen perustajan kreivi Const. François Volneyn († 1820) määräyksen mukaan vuosittain annetaan etevimmästä itämaisia kieliä koskevasta teoksesta.

Painettavana on paraikaa:

4) K. B. Wiklund. Urlappische lautlehre, joka tulee muodos-

tamaan eri osan seuran toimituksia. Tähän asti on kuusi arkkia valmiiksi painettu.

Sitä paitsi ovat valmistavat työt tohtori A. O. Heikelin mordvalaista puku- ja kuosikokoelmaa varten, joihin seura ennen on myöntänyt varoja, tämän vuoden kuluessa edistyneet niin pitkälle, että teoksen painattamista saatetaan ajatella. Valitettavasti eivät seuran varsinaiset rahavarat nykyään salli ryhtyä tähän painatustyöhön, jonka on laskettu maksavan 8,000 markan paikoille, vaan on seuran ollut pakko lykätä se toistaiseksi. Puheenalaiset erittäin runsaat kansatieteelliset ainekset, jotka hra Heikel laajoilla matkoillaan on koonnut, varmaankin kerran julkaistuina herättävät suurta huomiota — siitä on jo se menestys takeena, jonka hra Heikelin kokoelmat saavuttivat Kööpenhaminassa v. 1888 pidetyssä Pohjoismaiden taideteollisuusnäyttelyssä — sekä avaavat kulttuuritutkimukselle uusia näkökohtia suomalais-ugrilaisten kansain merkillisesti kehittyneen ornamentiikin alalla. Suomalais-ugrilainen seura sen vuoksi ei saata olla hartaasti toivomatta että sille piakkoin olisi suotu ryhtyä kokoelman julkaisemiseen.

Seuralle on viimekuluneena vuosikautena tarjoutunut tilaisuus tutkimuksien alkuunpanemiseen erään uuden tieteenhaaran alalla, joka on omansa antamaan kielitieteelle objektiivisesti vakavan pohjan ja toivottavasti on saavuttava siinä suhteessa yhä käytännöllisempiä tuloksia. Tarkoitamme niitä fysikaalis-foneettisia tutkimuksia suomenkielen vokalismista, joita fonetikan dosentti yliopistossamme, toht. H. Pipping on ottanut suorittaakseen. Kun seuralta liikenevät varat näihin aikoihin tarvitaan melkoisen laajoihin painatustöihin, päätti seura esimiehensä prof. Donnerin ehdotuksesta kääntyä Yliopiston Konsistoorin puoleen pyynnöllä, että Konsistoori myöntäisi puheena olevien tutkimustöiden suorittamista varten tarvittavan rahamäärän, 2,000 markkaa, jota vastoin seura sitoutui aikanaan julkaisemaan tutkimusten tulokset, ja katsoikin Konsistoori hyväksi tehdä esityksen tämän summan myöntämisestä vasta mainitulla ehdolla, joka esitys sittemmin asianomaisessa paikassa tuli hyväksytyksi.

Jo kauan on myöskin Suomalais-ugrilaisen seuran puolelta ollut hankkeissa juurtajaksaisen kielellisen ja folkloristisen keräystyön toimeenpaneminen „Tverin Karjalassa“, jotta saataisiin suomalaiselle tutkimukselle mahdollisimmasti tarkkaan pelastetuksi ne ainekset, mitkä nopein askelin edistyvältä venäläistymiseltä vielä ovat säilyneet. Tämän tärkeän tehtävän ovat yliopiston Korkean Kanslerin käyttövaroista myönnetyllä matka-avulla viime kesänä suorittaneet maisteri V. Alava ja ylioppilas K. F. Karjalainen, jotka keskenänsä jakoivat työn siten, että edellisen osalle tuli kansanrunouden kerääminen, jälkimäisen taas kielellinen puoli, etupäässä tarkan sanaston laatiminen. Hra Karjalaisen työn tuloksena ovat hänen Suomalais-ugrilaisessa seurassa esittämän matkakertomuksensa mukaan toistakymmentätuhatta numeroa sisältävä sanaluettelo sekä joukko kieliopillisia muistiinpanoja ja kielennäytteitä (satuja). Kun hra Karjalainen jo ennen Suomalaisen Kirjallisuuden Seuran toimesta on läpikäynyt Vienan läänin karjalaisten kielen sanaston, on toivottavasti jo piakkoin odotettavissa kielitieteelle tervetullut täydellinen karjalankielen sanakirja. Hra Alavan monipuolinen matkasaalis sisältää runoja ja uudempia lauluja sävelmineen, itkuja, loihtuja, taikoja, arvoituksia, sananlaskuja ja satuja sekä erityisiä kansatieteellisiä muistiinpanoja, jota paitsi hra Alava on koonnut paikannimiä. — Matka kesti 12 p:stä kesäkuuta 22 p:ään syyskuuta.

Jo useina vuosina on Suomalaisen Kirjallisuuden Seura, samalla kuin se suosiollisesti on antanut kokoushuoneensa Suomalais-ugrilaisen seuran käytettäväksi, myöskin suonut kirjastohuoneessaan sijan seuran kirjastolle ja kirjavaroille. Kun kuitenkin näiden yhä lisääntyessä siellä tarjona oleva tila alkoi käydä riittämättömäksi, päätti Suomalais-ugrilainen seura yhdessä Historiallisen seuran, Suomen maantieteellisen seuran ja Societas pro fauna et flora fennica'n kanssa anoa hallitukselta apurahaa oman huoneuston vuokraamista varten Suom. Kirjallisuuden Seuran talossa, jossa sopivia huoneita oli saatavissa. Tähän pyyntöön onkin hallitus katsonut hyväksi suostua, myöntäen puheenalaista tarkoitusta varten mainituille seuroille yhteisesti 2,000

markan suuruisen vuotuisen apurahan. Olkoon Suomalais-ugrilaiselle seuralle suotu täten puolestaan ilmi lausua kiitollisuutensa siitä uudesta huolenpidon ja suosion osotuksesta, joka näin muodoin on tullut myöskin tämän seuran edustamien tieteellisten harrastusten osaksi.

Seuran kokouksissa on vuoden kuluessa esitetty seuraavat esitelmät ja tiedonannot: O. Donner: W. Radloffin julkaisusta „Die alttürkischen Inschriften der Mongolei. Dritte Lieferung"; A. Genetz 1) suomalais-ugrilaisesta *d*:stä, 2) lapin ja suomen vokalismista ensi tavuussa, 3) *pt*:n edustuksesta *ht*:nä suomessa; K. F. Karjalainen: Tverin Karjalaan tekemästään matkasta; Joos. J. Mikkola: 1) „Wiener Zeitschrift der Morgenländischen Gesellschaft" nimisessä aikakauskirjassa olleista lisistä prof. G. Schlegelin seuran toimituksissa julkaisemaan kirjoitukseen kiinankielisistä kalliokirjoituksista, 2) suomen sanoista *‚haahla'*, *‚marhaminta'*, *‚katvi'*, *‚kappalainen'*, 3) Vironmaan kuvernementin tilastollisen komitean julkaisusta „Vremjannik Estljandskoj gubernii"; H. Paasonen: 1) A. Sementovskijn toimittamasta „Etnografičeskij obzor Vitebskoj gubernii" v:lta 1872, 2) v. 1861 Moskovassa ilmestyneestä moksha-mordvalaisesta katekismuksesta („Kratkij katikhizis na mordovskom jazykě"), 3) N. N. Haruzinin kansatieteellisestä kertomuksesta Aunuksen läänistä („Olonetskij sbornik"in 3 vihkossa olevan kirjoituksen mukaan), 4) Géza Kuunin Klausenburgissa v. 1892 ilmestyneestä teoksesta „Relationum Hungarorum cum oriente gentibusque orientalis originis historia antiquissima", 5) Oikeauskoisen lähetysseuran arkangelilaisen komitean käännöstoimikunnan toiminnasta v. 1894—1895, 6) suomalais-ugrilaisia kansoja koskevista tiedoista, jotka tavataan Buturlinin Moskovassa v. 1871 julkaisemissa, Firenzen arkistossa säilytetyissä asiakirjoissa 1600-luvulta; E. N. Setälä: Gy. Zolnain toimittamasta Unkarin tiedeakatemian julkaisusta „Nyelvemlékeink a könyvnyomtatás koráig", 2) J. Balassan kirjoituksesta unkarinkielen vokaalien historiasta, 3) suomalais-ugrilaisen *pt*:n edustuksesta *ht*:nä ja *tt*:nä suomessa, 4) suomalais-ugrilaisesta kvantiteettivaihtelusta (n. s. konsonantinheikennyksestä ynnä suomalais-ugrilaisesta *δ*:stä ja *δ'*:stä); M. Varonen: muinaissuomalaisten paka-

nallisesta vainajainpalveluksesta, hautajaistapojen perustuksella esitettynä.

Julkaisujen vaihtoon seuran kanssa ovat vuoden kuluessa ryhtyneet: Deutsche Morgenländische Gesellschaft (Halle, Leipzig), Société d'Antropologie (Paris), Asiatic Society of Bengal (Calcutta), Kongl. Vitterhets Historie och Antiqvitets Akademien (Tukholma).

Kuoleman kautta on Suomalais-ugrilainen seura vuoden kuluessa kotimaassa kadottanut useita jäseniä, joista kanslianeuvos C. G. Borg, professori C. G. von Essen, salaneuvos V. von Haartman ja valtioneuvos A. Moberg perustajina ovat kuuluneet seuraan sen syntymästä saakka. M. A. Castrénin teosten julkaisijana on Carl Gustaf Borg säilyttävä pysyvän sijan Suomalais-ugrilaisen seuran edustamien tieteiden historiassa.

Joku aika takaperin sai seura vastaanottaa surusanoman kirjeenvaihtojäsenensä, kymnaasinprofessori Gábor Szarvasin kuolemasta, jonka pitkällinen, uuttera elämäntyö on kantanut runsaita hedelmiä unkarinkielen tieteellisen tutkimuksen ja erittäinkin sen käytännöllisen kehityksen hyväksi.

Kunniajäsenikseen on Seura kutsunut Pietarin muinaistieteellisen komissionin puheenjohtajan kreivi A. Bobrinskijn ja saman komissionin jäsenen vapaaherra V. G. Tiesenhausenin sekä kirjeenvaihtojäsenekseen Moskovan yliopiston professorin, turkkilaisten kielten tutkijan F. E. Korschin.

Ulkomaalta on seuralle vuoden kuluessa tullut yksi vuosijäsen, kauppias H. Wissendorff Pietarista. Kotimaassa on tullut kaikkiaan 10 uutta jäsentä, joista 3 perustajaa ja 7 vuosijäsentä, nimittäin:

perustajia:

Armfelt, C. A., kreivi.
Grönroos, V. F., kauppias.
Homén, G. W., hovioikeudenneuvos.

vuosijäseniä:

Granit, B., maisteri.
Kumlin, A., hovioikeudenneuvos.
Luoma, E., pastori.
Montin, Uno, pormestari.
Nordqvist, E., maisteri.
Snellman, A. H., hovioikeudenneuvos.
Tamelander, B. W., hovioikeudenneuvos.

Tämän ohessa saa seura kiitollisuudella mainita että sen uusi perustajajäsen herra V. F. Grönroos on perustajamaksuna suorittanut kolmesataa markkaa sekä samalla ilmoittanut olevansa taipuvainen vastaisuudessakin kannattamaan seuran isänmaallisia pyrintöjä.

Rapport annuel de la Société finno-ougrienne. Année 1895.

Du dernier rapport annuel de la Société Finno-Ougrienne, lu à l'assemblée générale de 1894, il résulte que l'année écoulée surpassait toutes les précédentes pour le nombre des publications. Les ressources dont dispose la Société étant limitées, on comprend aisément que les fruits visibles de son activité sont plus ou moins abondants selon les années. Quand bien même l'année aujourd'hui révolue présente moins de résultats que celle qui précède, la Société peut attendre d'autant plus de celle à venir, vu que plusieurs publications, en partie en préparation, en partie sous presse déjà, seront alors prêtes à paraître.

Les ouvrages suivants ont paru cette année:

1) Le tome XIII du *Journal* de la Société, dont voici la table des matières: Volmari Porkka's tscheremissische Texte mit Übersetzung, herausgegeben von Arvid Genetz. John Abercromby, The earliest list of Russian Lapp words; Arvid Genetz, Bemerkungen zum obigen. Rapport annuel du secretaire de la Société pour l'année 1894. La livraison contient IX + 168 pages.

Il a paru un *tirage à part* de cet ouvrage:

2) Volmari Porkka's tscheremissische Texte mit Übersetzung. Herausgegeben von Arvid Genetz. Le nombre des pages est de 140 + IX.

La publication de ces recueils de textes a été accueillie par la Société avec une satisfaction particulière. Près d'une dizaine d'années se sont écoulées depuis que Volmari Porkka fit en qualité de boursier de la Société son voyage de recherches linguistiques au pays des Tchérémisses. Sa santé brisée par les fatigues du voyage ne lui laissa pas le temps de publier lui-même ses recueils, et une mort prématurée réduisit à néant les riches espérances qu'on avait fondées sur le jeune savant. Dès cette époque, le souhait sincère de la Société a été de voir publier les résultats de ces recherches et elle en doit la réalisation à M. le professeur Arvid Genetz, aux soins duquel elle put confier l'examen et la rédaction définitive des manuscrits du défunt et la surveillance de l'impression de l'ouvrage.

Pour paraître prochainement:

3) Inscriptions de l'Orkhon, déchiffrées par Vilh. Thomsen. Cet ouvrage forme le tome V des *Mémoires* de la Société.

La première partie de l'ouvrage (pages 1—56) est imprimée depuis l'été 1894. Lorsque cette partie fut présentée au congrès des orientalistes à Genève au mois de septembre 1894, on espérait voir paraître prochainement l'ouvrage complet. Malheureusement M. Thomsen fut atteint dans l'automne d'une grave maladie dont une récidive, survenue pendant l'hiver de 1895, l'obligea d'aller vivre sous un climat plus méridional. Tout cela a considérablement retardé l'achèvement de l'ouvrage, bien que l'auteur, dans la mesure de ses forces, ait continué l'impression et la rédaction interrompues de son ouvrage. A présent la seconde partie (pp. 57—216), comptant environ dix feuilles, est déjà composée et même imprimée, sauf la dernière feuille. Cette seconde partie commence par une introduction (pp. 57—96) qui contient des renseignements intéressants sur les peuples et les royaumes qui ont existé au temps des monuments en question, des notes d'orientation sur les monuments et les inscriptions, leur genre et leur caractère. Après suivent parallèlement la transscription des textes turcs et une version française. Comme on n'était pas encore à même de déchiffrer les inscriptions lors de la publication des *Inscriptions de l'Orkhon* par la Société et que les inscriptions étaient souvent peu lisibles, bien des passages du texte étaient restés obscurs. Après avoir trouvé le déchiffrement de l'alphabet

on a pu corriger et fixer les textes en bien des points. Pour ce travail M. Thomsen a employé, outre la partie typographiée de la publication de la Societé, qui lui a servi de base principale de son texte, les autocopies de la même publication et en outre l'*Atlas* de M. Radloff. Sur la demande de M. Thomsen, M. le docteur A. O. Heikel a encore comparé des passages équivoques avec les plaques photograhiées. Ainsi nous pouvons être sûrs que la transscription du vieux texte turc dans cette publication est aussi fidèle, aussi exempte d'erreurs que possible. Après la transscription et la traduction suivent diverses notes (pp. 135—187) dans lesquelles l'auteur touche à des faits d'histoire et de linguistique ou soutient sa traduction et ses leçons contre les interprétations divergentes. Viennent ensuite une quantité d'additions et de rectifications, un index analytique des matières et un „index turc" (= vocabulaire et index grammatical; pp. 199—211). Enfin M. Thomsen communique une nouvelle traduction anglaise de l'inscription chinoise du monument de Kül-tegin, laquelle est due à l'éminent sinologue anglais Mr E. H. Parker. Restent environ six pages qui ne sont pas encore composées et qui contiennent des „remarques finales" suscitées par la dernière publication de W. Radloff: Die alttürkischen Inschriften der Mongolei. Dritte Lieferung.

Le génie de Vilh. Thomsen a fait parler ces pierres moussues restées muettes pendant plus de mille ans, il en a fait sortir de „lointains échos d'une épopée nationale, tour à tour triomphants et pleins d'une douloureuse tristesse." Comme une preuve de l'appréciation générale dont les recherches de M. Thomsen ont été l'objet de la part du monde savant, il nous faut mentionner que l'Institut de France vient de lui décerner, pour ceux de ses ouvrages qui concernent les inscriptions de l'Orkhon et de l'Iénisséi, le prix Volney, accordé tous les ans, selon la disposition du fondateur, pour l'ouvrage le plus important sur les langues orientales.

Sous presse:

4) K. B. Wiklund: Urlappische lautlehre, qui formera un tome à part des *Mémoires* de la Société. Jusqu'ici six feuilles sont imprimées.

En outre les travaux préparatoires pour le recueil de costumes et de dessins mordouins que va publier M. A. O. HEIKEL, ont été continués aux frais de la Société jusqu'au point que l'on pourrait songer à l'impression de l'ouvrage. Malheureusement les ressources de la Société ne suffisant pas pour l'impression de l'ouvrage, dont les frais sont évalués á 8,000 marcs, la Société a dû la remettre à l'avenir. Une fois publiés les riches matériaux ethnographiques recueillis par M. Heikel pendant ses grands voyages seront sans doute l'objet d'une attention bien méritée — le succès que les recueils de M. Heikel remportèrent à l'exposition des arts et des industries à Copenhague en 1888 nous le garantit déjà. Par les renseignements qu'ils contiennent sur l'art de l'ornementation particulièrement dévéloppé des peuples finno-ougriens, ils serviront à nous fournir quelques nouveaux points de vue pour l'étude comparée de l'histoire de la civilisation. La Société finno-ougrienne espère qu'il lui sera possible, dans un avenir pas trop éloigné, de procéder à la publication du recueil.

Pendant l'année écoulée la Société à été mise à même de commencer des recherches dans une nouvelle branche de la science, propre à donner à la linguistique une base objective et solide, et sous ce rapport il faut espérer qu'elle obtiendra des résultats de plus en plus pratiques. Nous voulons parler des recherches physico-phonétiques sur le vocalisme de la langue finnoise, que M. PIPPING, maître de conférences en phonétique à notre université, a été chargé de faire. Les moyens dont dispose la Société étant actuellement absorbés par des travaux d'impression considérables, la Société a résolu, sur la proposition de son président, M. DONNER, de solliciter que le Consistoire académique accordât la somme nécessaire pour l'exécution de ce travail, 2,000 marcs, à condition que la Société s'engageât à publier en son temps les résultats des recherches. Le Consistoire a agrée la demande à la condition susdite, ce qui fut approuvé par les autorités.

Depuis longtemps déjà la Société Finno-Ougrienne songe à rassembler dans la Carélie du Tver des matériaux de linguistique et de folklore pour sauver à la linguistique finnoise ce qui a échappé au mélange de plus en plus rapide d'éléments russes. Grâce à une bourse de voyage sur les fonds mis à la disposition de l'auguste Chancelier de l'université, ce travail important a été exécuté par MM. V. Alava et K. F. Karjalainen, qui l'ont partagé entre eux de telle sorte que le premier a recueilli la poésie nationale, le second a fait le dépouillement linguistique, en particulier la collection des mots pour un vocabulaire complet. Les résultats du travail de M. Karjalainen, selon le compte-rendu de son voyage qu'il a lu à la Société Finno-Ougrienne, consistent en un vocabulaire contenant plus de dix mille numéros, et en une quantité de notes de grammaire et de spécimens de la langue (contes populaires). M. Karjalainen ayant parcouru déjà auparavant en qualité de boursier de la Société de Littérature finnoise tout le vocabulaire de l'idiome carélien du gouvernement d'Archangel, on peut s'attendre à voir paraître dans un avenir prochain un dictionnaire très complet du dialecte carélien. Les recueils très variés de M. Alava contiennent des runes et aussi des chants plus modernes avec la mélodie, des lamentations, des runes magiques, des formules d'enchantement, des tours de magicien, des énigmes et des contes; diverses notes ethnographiques; en outre un recueil de noms de lieu. Le voyage a duré du 12 juin au 22 septembre.

Pendant bien des années déjà la Société de Littérature finnoise a non seulement mis sa salle de séances à la disposition de la Société, mais encore fait place dans sa bibliothèque pour la bibliothèque et les livres de fonds de la Société Finno-Ougrienne. Ces collections s'augmentant de plus en plus et l'espace disponible commençant à ne plus suffire, la Société Finno-Ougrienne, conjointement avec la Société d'histoire, la Société pour la géopraphie de la Finlande et la Societas pro fauna et flora fennica, a pris la résolution de solliciter du gouvernement une subvention pour louer un local particulier dans la maison de la Société de Littérature fin-

noise, où il y a des salles disponibles. Le gouvernement a agréé cette demande et a concédé pour cet emploi aux Sociétés susdites en commun une subvention annuelle de 2,000 marcs. Qu'il soit permis ici à la Société finno-ougrienne d'exprimer pour sa part sa reconnaissance pour cette nouvelle preuve de faveur et de protection, accordée à la Société.

Pendant l'année écoulée il a été fait aux séances de la Société les conférences et les communications suivantes: O. Donner: Sur la publication de W. Radloff, Die alttürkischen Inschriften der Mongolei. III. Lieferung; A. Genetz: 1) sur le *đ* finno-ougrien, 2) sur le vocalisme dans la première syllabe dans la lapon et le finnois, 3) sur le *pt* représenté par *ht* dans le finnois; K. F. Karjalainen: Sur son voyage dans la Carélie du Tver; Joos. J. Mikkola: Sur les additions publiées dans la „Wiener Zeitschrift der Morgenländischen Gesellschaft" à un article du professeur G. Schlegel sur les inscriptions chinoises dans les Mémoires de la Société, 2) sur les mots finnois *„haahla", „marhaminta", „katvi", „kappalainen"*, 3) sur une publication du comité de statistique du gouvernement de l'Esthonie: „Vremiannik Estlandskoï guberniï"; H. Paasonen: 1) sur „Etnografičeskiï obzor Vitebskoï guberniï", année 1872, rédigé par A. Sementovsky, 2) sur un catéchisme en langue mokchamordouine, publié en 1861, („Kratkiï katikhizis na mordovskom jazykě"), 3) sur une description ethnographique du gouvernement d'Olonetz de N. N. Haruzin d'après un article dans la troisième livraison du „Oloneztkiï zbornik"; 4) sur un ouvrage de Géza Kuun publié en 1892 à Klausenbourg: „Relationum Hungarorum cum oriente gentibusque orientalis originis historia antiquissima", 5) sur l'œuvre du comité de translation de la division d'Archangel de la Société de mission orthodoxe 1894—1895, 6) sur les renseignements sur les peuples finno-ougriens qui se trouvent dans des pièces du XVII:e siècle conservées dans les archives de Florence et publiées par M. Buturlin à Moscou en 1871; E. N. Setälä: sur „Nyelvemlékeink a könyvnyomtatás koráig", rédigé par Gy. Zolnai et publié par l'Académie des sciences hongroise, 2) sur un article de

J. Balassa sur l'histoire des voyelles hongroises, 3) sur le *pt* finno-ougrien représenté par *ht* et *tt* dans le finnois, 4) sur le changement de la quantité dans les langues finno-ougriennes (aussi: sur *δ* et *δ'* finno-ougriens); M. VARONEN: sur le culte des mânes chez les anciens finnois d'après les céremonies funéraires.

Les Sociétés suivantes sont entrées en échange de publications avec la Société finno-ougrienne: Deutsche Morgenländische Gesellschaft (Halle, Leipsic), Société d'Antropologie (Paris); Asiatic Society of Bengal (Calcutta); Kongl. Witterhets Historie och Antiqvitets Akademien (Stockholm).

La Société finno-ougrienne a perdu par la mort plusieurs membres compatriotes, parmi lesquels le conseiller de chancellerie C. G. BORG, le professeur C. G. von ESSEN, le conseiller d'État A. MOBERG ont appartenus comme membres fondateurs à la Société depuis sa fondation. Ayant rédigé les œuvres de M. A. CASTRÉN, CARL GUSTAF BORG conservera une place honorable dans les annales de la Société.

Il y a quelque temps la Société a reçu la nouvelle affligeante de la mort d'un de ses membres correspondants, le professeur GÁBOR SZARVAS, dont les travaux assidus ont apporté de riches contributions aux recherches scientifiques et surtout au développement actuel de la langue hongroise.

La Société a nommé membres honoraires: le président de la Commission Archéologique de St.-Pétersbourg, le comte A. BOBRINSKY, et le membre de la même commission le baron W. G. TIESENHAUSEN; et membre correspondant le professeur à l'université de Moscou T. E. KORSCH.

En qualité de membre annuel est entré M. H. Wissendorff, commerçant à St.-Pétersbourg. En Finlande la Société s'est augmentée de dix nouveaux membres, dont trois membre sfondateurs et sept membres annuels:

membres fondateurs:

MM. le comte Armfelt, C. A.
Grönroos, V. F., commerçant.
Homén, G. W., conseiller à la cour d'appel.

membres annuels:

MM. Granit, B., licencié ès lettres.
Kumlin, A., conseiller à la cour d'appel.
Luoma, E., pasteur.
Montin, Uno, bourgmestre.
Nordqvist, E., licencié ès lettres.
Snellman, A. H., conseiller à la cour d'appel.
Tamelander, B. W., conseiller à la cour d'appel.

Nous mentionnons avec reconnaissance que le nouveau membre fondateur M. V. F. Grönroos a donné comme contribution de fondateur 300 marcs en promettant de soutenir désormais les aspirations patriotiques de la Société.

Suomalais-ugrilaisen seuran uudet jäsenet 1894—96.

(Ks. *Aikakauskirja* XII).

Nouveaux membres de la Société Finno-ougrienne 1894—96.

(Voir le *Journal* XII).

Ulkojäseniä. — Membres étrangers.

Bobrinskij, A., kreivi, Pietarin muinaistieteellisen komissionin puheenjohtaja. Kunniajäsen 95.

Tiesenhausen, W. G., vapaaherra, Pietarin muinaistiet. komiss. jäsen. Kunniajäsen 95.

Korsch, F. E., klassillisen filologian professori, Moskova. Kirjeenvaihtaja-j. 95.

Perustajia. — Membres fondateurs.

Armfelt, C. A., kreivi, toimituspäällikkö, Pietari.

Brander, Hj., tilanomistaja, Loppi.

Brander, K. A., tohtori, toimitusjohtaja, Helsinki. (Ennen vuosijäsen).

Candelin, Leon., j:r, konsuli, Oulu.

Granberg, Thure, kruununvouti, Maarianhamina.

Gripenberg, Sebastian, vapaaherra, ylitirehtööri, Helsinki.

Grönroos, V. F., kauppias, Viipuri.

Hjelmman, Werner, lääninsihteeri, Kuopio.
Hoffrén, J. W., apteekkari, Helsinki.
Homén, G. W., hovioikeudenneuvos, Viipuri.
Hornborg, N. K., senaattori, Helsinki.
Idman, Nils, mol. oik. kand., pankinjohtaja, Tampere. (Ennen vuosijäsen).
Johnsson, Julius, kauppaneuvos, Jyväskylä.
Karvonen, J. J., lääket. lis., Helsinki. (Ennen vuosijäsen).
Lagerstedt, F. W., kunnallisneuvos, Lapua.
Lindstedt, Vilho, provasti, Huittinen.
Meurman, Werner E., fil. maisteri, Helsinki.
Nordlund, Frans, provasti, esittelijäsihteeri, Helsinki.
Nybergh, Aug., hovioik. asessori, Helsinki.
Nybergh, Karl Aug., senaattori, Helsinki.
Palmroth, Fredr., esittelijäsihteeri, valtioneuvos, Helsinki.
Parviainen, Walter, lääket. lis., Helsinki.
Polón, Eduard, varatuomari, Helsinki.
Snellman, Karl Aug., kauppias, Oulu.
Sohlberg, G. W., tehtailija, Helsinki.
Söderström, G. L., konsuli, Porvoo.
Tudeer, Carl, senaattori, sen. talousosaston varapuheenjohtaja, hovitallimestari, Helsinki.
28. **Wegelius, K. A.**, fil. maisteri, apteekkari, Helsinki.

Vuosijäseniä. — Membres annuels.

Forsström, O. A., tohtori, lehtori, Jyväskylä.
Granit, B., fil. maisteri, Kuopio.
Hjelt, August, fil. tohtori, aktuario, Helsinki.
Hårdh, Emil, fil. maisteri, Helsinki.
Kumlin, A., hovioikeudenneuvos, Viipuri.
Kyrklund, K. G., lääket. toht., Turku.
Luoma, E., pastori, Jyväskylä.
Malin, F. H., konsuli, Pori.
Montin, Uno, pormestari, Rauma.

Neovius, Ad., pastori, Porvoo.
Nordqvist, E., fil. maisteri, Vaasa.
Parviainen, Axel, kauppias, Helsinki.
Snellman, A. H., hovioikeudenneuvos, Viipuri.
Tamelander, B. W., hovioikeudenneuvos, Viipuri.
15. **Wissendorff, Henri**, kauppias, Pietari.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 00561 7710